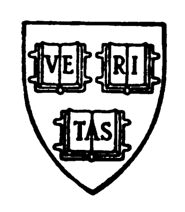
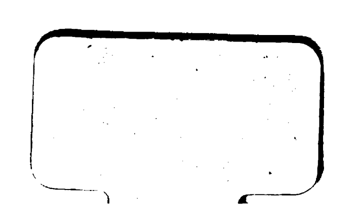

VE
RI
TAS





VICOMTE DE BROC

LE

STYLE ÉPISTOLAIRE

CICÉRON — PLINE LE JEUNE — SAINT FRANÇOIS DE SALES
BALZAC — VOITURE — MADAME DE SÉVIGNÉ
MADAME DE MAINTENON — MADAME DU DEFFAND — VOLTAIRE

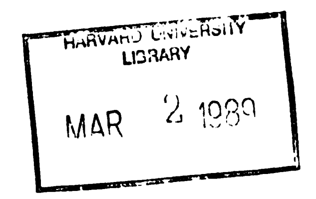


PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1901

LE

STYLE ÉPISTOLAIRE



Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1901.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La France sous l'ancien régime. *Le Gouvernement et les Institutions.* Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

La France sous l'ancien régime. *Les Usages et les Mœurs.* Un volume in-8°. 7 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.*)

La France pendant la Révolution. Deux volumes in-8°. (Traduit en russe.). 15 fr.

La Vie en France sous le premier Empire. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. *Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille.* Deuxième édition. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

La Fontaine moraliste. Un volume in-18 . . . 3 fr. 50

Propos littéraires. Un volume in-18. . . . . . . 3 fr. 50

PARIS. IMPRIMERIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929.

VICOMTE DE BROC

LE STYLE ÉPISTOLAIRE

CICÉRON — PLINE LE JEUNE — SAINT FRANÇOIS DE SALES
BALZAC — VOITURE — MADAME DE SÉVIGNÉ
MADAME DE MAINTENON — MADAME DU DEFFAND — VOLTAIRE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE

1901

Minot fund.

LE
STYLE ÉPISTOLAIRE

CHAPITRE PREMIER

I. LE STYLE ÉPISTOLAIRE. — II. LES ANCIENS. CICÉRON.
III. PLINE LE JEUNE

Les lettres n'occupent pas dans notre existence la place qu'on leur accordait autrefois; elles n'ont plus la même importance, elles n'excitent plus le même intérêt. La rapidité des communications, en rendant les correspondances si fréquentes et si faciles, leur a enlevé une partie de leur mérite et de leur attrait. Si elles

apprennent les événements de la vie privée, servent à traiter les affaires, à échanger les pensées; si elles sont les messagères des joies et des douleurs, rapprochent les foyers que sépare la distance, adoucissent les séparations, elles ne parviennent pas à devancer les informations d'une presse dont les voix arrivent partout. Elles ne sont que les commentaires des journaux; elles les répètent, à la manière des échos où se prolongent les sons affaiblis.

On écrit encore pour épancher son cœur; on n'écrit plus guère pour montrer son esprit.

Comme les lettres, la conversation a perdu ce qui en faisait jadis le charme. La foule a envahi le salon, et elle n'a pas donné plus de vie à la société; elle en a banni les jouissances intellectuelles et délicates.

Nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait suppléer par une histoire à l'absence du rôti. Les raffinements matériels remplacent les bons mots. On dépense plus d'argent que d'esprit. — Dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, nous nous hâtons d'accomplir les obliga-

tions, ou de goûter les plaisirs d'une existence fiévreuse, agitée.

Comment perdrions-nous du temps à écrire de jolies lettres, quand le télégramme vient abréger le temps et les phrases, en nous permettant de converser, en style nègre, avec nos amis? Le format du papier, la carte postale où, par un nouveau progrès, des illustrations tiennent la plus grande place, tout nous invite à être brefs, à ne pas construire d'élégantes périodes, à ne pas employer de mots inutiles. Nous revenons à la concision du latin.

On abrège jusqu'aux suscriptions, et l'on sourirait en retrouvant des lettres d'autrefois, adressées *à Monsieur, Monsieur... à Madame, Madame...* Ces formules cérémonieuses nous donnent une triste idée du formalisme de nos pères et nous reportent aux lenteurs de la diligence.

On ne voyageait pas autant, ni aussi vite : mais on arrivait, ce qui alors était l'essentiel. On versait parfois en route, au lieu de dérailler.

Les lettres étaient comme les voyages : elles n'avaient rien de hâtif, de précipité. On les

écrivait à loisir, longuement, parce qu'on écrivait moins souvent, et qu'on n'avait pas, comme aujourd'hui, les mille ressources d'un service postal dont la fréquence égale la célérité.

Nous n'aurions plus besoin de nous excuser par ces lignes que Boileau adressait à Racine, en 1687 :

« Ne vous étonnez pas, monsieur, si vous ne recevez pas des réponses à mes lettres aussi promptement peut-être que vous le souhaitez, parce que la poste est fort irrégulière à Bourbon, et qu'on ne sait pas trop bien quand il faut écrire. »

Les courriers, les *ordinaires,* comme on les appelle alors, partent seulement deux fois la semaine, et une lettre ne parvient souvent qu'au bout de huit ou neuf jours. On n'est donc pas pressé par l'heure. Aussi, l'on aura soin de ne rien omettre dans des messages qui n'ont pas souvent l'occasion de se renouveler.

Aux époques, dans les milieux où sont en honneur les choses de l'esprit, les lettres prendront vite l'importance des œuvres goûtées, recher-

chées du public, et le style épistolaire deviendra un genre littéraire. Mme de Sévigné n'est pas la créatrice du genre; mais elle en est la personnification la plus éclatante, le type le plus accompli; son nom est le premier qui s'échappe de toutes les lèvres. Il exprime les qualités qu'on aime à trouver dans cette manière d'écrire : l'aisance, le naturel, l'enjouement, la grâce familière. Avant elle, Balzac avait écrit des lettres admirées de ses contemporains, mais visant à l'éloquence, ayant la forme du discours plutôt que celle de l'épître, qui a le caractère d'une confidence.

Voiture s'était acquis, à son tour, par ses lettres, une réputation consacrée par l'hôtel de Rambouillet, dont il fut l'oracle; mais elles sont gâtées par l'affectation. Il y court après l'esprit, l'antithèse, la pointe, le jeu de mots. Il annonce Trissotin et prépare la comédie vengeresse des *Précieuses ridicules*.

Les lettres de Balzac et de Voiture sont composées sur un thème qu'ils développent, à la manière d'une dissertation. On sent qu'elles sont

moins destinées à leurs correspondants qu'à un public prêt à les lire. Elles ne nous apprennent rien de leur temps, ni d'eux-mêmes. Elles n'ont pas le caractère spontané de celles des hommes célèbres qu'on imprime après leur mort, pour dévoiler leurs sentiments cachés, leurs pensées familières, et pénétrer dans leur vie intime.

Mme de Sévigné s'appropria le genre épistolaire, en le dépouillant de ses défauts. Du premier coup, en se jouant, elle atteignit la perfection, avec les grâces inimitables d'un esprit voisin du génie. Les lettres, sous sa plume, furent ce qu'elles doivent être : des conversations écrites où l'on touche, en passant, à tous les sujets. Leur caractère consiste à tout effleurer sans rien approfondir. Elles peuvent être œuvres d'écrivain, à la condition de n'en avoir pas les allures, de ne pas sentir l'apprêt, l'ambition d'être lues et applaudies. Pour mériter la publicité, elles ne doivent pas y prétendre. Elles plairont d'autant plus qu'elles auront cet air de négligence qui fait mieux valoir qu'une riche parure. L'esprit s'y montrera, en voulant se cacher.

S'il s'agit de personnages illustres, mêlés aux événements de leur pays et de leur temps, ayant joué un rôle dans la vie publique, exercé une influence sur les hommes et les événements, les lettres ne seront plus seulement des feuilles volantes qui tombent dans l'oubli. Elles deviendront l'histoire d'une vie, d'une époque, et l'on y recueillera les éléments de chroniques, tracées par des esprits supérieurs. Les figures, ayant l'émotion, la sincérité, nous donneront la sensation des choses vécues, et nous verrons les individus d'après nature, peints par eux-mêmes.

Essayons d'analyser le style épistolaire, en feuilletant des lettres dont les auteurs ont brillé par leur esprit et obtenu la renommée. Le XVIIe et le XVIIIe siècles abondent en écrits de ce genre qui ont trouvé alors un milieu propice à leur éclosion. Mais avant d'aborder ces époques, nous pourrons remonter beaucoup plus haut. Les épistoliers et les épistolières ont des ancêtres dans les temps reculés, et il ne sera pas sans intérêt et sans profit de nous arrêter un instant parmi eux.

II

L'antiquité nous fournit deux modèles de l'art épistolaire dans Cicéron et Pline le Jeune. Si l'on cherchait ce qui les distingue, on trouverait entre le premier et le second les différences qu existent entre Mme de Sévigné et Balzac ou Voiture.

Avec Pline, nous revenons aux lettres pour le public et sur des sujets déterminés. L'esprit s'y rencontre souvent; mais le naturel est la qualité qui leur manque le plus.

Cicéron, au contraire, se livre tout entier dans ses lettres, qui exhalent, avec la mobilité de sa nature ardente et passionnée, ses impressions du moment, ses désirs, ses craintes, ses espérances, ses affections, ses doctrines, racontant les grands événements de son pays, les petits événements de son foyer. Pourquoi ces lettres ont-elles gardé

après tant de siècles le cachet et la saveur de l'actualité? Pourquoi sont-elles restées si vivantes, si colorées? C'est qu'il les a écrites sans autre préoccupation que celle de converser avec ceux dont il était séparé. Il s'abandonne tour à tour aux effusions de son cœur et aux inspirations de son esprit toujours en éveil. L'écrivain, l'orateur, l'homme public, se révèlent en traits rapides, incisifs ; mais l'homme privé, la vie quotidienne et intime, dominent ces épîtres, où tout passe avec la promptitude de la pensée, le caractère de l'improvisation (1).

Comment y aurait-il de l'apprêt dans les lettres de Cicéron? Il les rédige à la hâte, si vite, qu'il est parfois illisible pour ses correspondants.

« Allons, écrit-il à l'un d'eux, je prendrai une plume mieux taillée, de l'encre plus claire, un papier plus lisse, puisque vous n'avez pu lire, dites-vous, ma dernière lettre; mais n'en cher-

(1) Il est superflu de rappeler le livre si instructif et si attrayant qu'a consacré à cette époque M. Gaston Boissier : *Cicéron et ses amis, étude sur la société romaine du temps de César*. In-12, librairie Hachette.

chez pas si loin la cause. Il n'y avait chez moi préoccupation, perturbation ni colère contre qui que ce fût. C'est tout simplement parce que j'écris avec la première plume venue, bonne ou mauvaise (1). »

Dans les lignes suivantes, il définit avec son style celui qui convient aux lettres :

« Que pensez-vous de moi comme épistolaire? Mon langage ne vous semble-t-il pas bien commun? On ne peut pourtant pas toujours être sur le même ton; et quel rapport y a-t-il entre une lettre et un discours politique ou judiciaire? Même aux débats du forum, on varie les tons suivant les causes. S'agit-il d'intérêts privés de peu d'importance, je me garde de m'élever trop haut. Est-ce une question de vie ou d'honneur, je parle avec plus de pompe. Quand j'écris une lettre, au contraire, j'emploie ces mots dont je me sers tous les jours (2). »

(1) *OEuvres complètes de Cicéron*, publiées sous la direction de M. Nisard. In-4°, librairie Firmin-Didot, t. V, p. 135. Je continuerai d'emprunter à ce volume la traduction des lettres citées dans le cours de ce chapitre.

(2) *Ibid.*, p. 528.

Voilà bien, en effet, le vrai style épistolaire, approprié aux sujets, aux circonstances; disant simplement ce qu'on veut dire, sans prétention, sans effort; remplaçant la causerie, en conservant le charme et en donnant l'illusion.

Atticus est, de tous les correspondants de Cicéron, celui auquel il a écrit davantage; c'est son confident le plus intime, son ami le plus fidèle. Les lettres qu'il lui adresse sont la peinture de son caractère, l'écho de ses sentiments, le reflet de sa vie. Avec quelle vivacité, quelle chaleur d'expressions il exalte son affection pour lui!

« Après mon père et ma propre famille, vous êtes au premier rang de ceux dont je me crois aimé. J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai senti tour à tour vos sollicitudes et vos joies dans les différentes phases de ma vie. Que de fois j'ai goûté avec délices et votre bonheur dans mes triomphes et vos consolations dans mes périls! Maintenant que vous êtes absent, vous que personne n'égale en lumières, vous dont la conversation a pour moi tant de charme, je sens un vide immense.

S'agit-il des affaires publiques, qu'il ne m'est plus permis de négliger ; du forum, dont j'ai d'abord soutenu les luttes pour m'ouvrir la voie, et où je dois me conserver en faveur pour assurer à ma gloire un appui ; de mes affaires particulières, pour lesquelles j'aurais eu, surtout depuis le départ de mon frère, tant besoin de vous avoir et de causer avec vous, partout enfin vous me faites défaut. Oui, au milieu de mes veilles ou de mon repos, pendant mes travaux et pendant mes loisirs, au forum aussi bien qu'au foyer domestique, pour les soins de l'État comme pour mes propres intérêts, je ne puis plus longtemps me passer de vous, du secours divin de vos conseils et du charme de votre entretien (1). »

« J'ai, lui dit-il encore, des amitiés politiques, tout extérieures, toutes fardées, bonnes seulement pour le relief de la vie publique, mais nulles au sein du foyer privé. Aussi, lorsque, à l'heure matinale, ma maison regorge de clients ; lorsque je descends du forum, pressé par les nombreux

(1) Cicéron, *OEuvres*, p. 22.

amis qui m'escortent, je cherche en vain dans cette foule avec qui rire en liberté ou gémir sans contrainte. Je vous attends, je vous désire, je vous appelle (1). »

Lorsque Cicéron ne peut s'épancher avec son ami dans des entretiens sans cesse renouvelés, il le fait dans ses lettres et provoque des réponses toujours lentes à son gré. Quelle déception lorsqu'elles ne lui sont pas parvenues !

« J'attendais avec mon impatience accoutumée une lettre de vous vers le soir. On m'annonce que mes gens arrivent de Rome. Eh bien, mes lettres, mes lettres ! — Point de lettres. — Comment ! rien de Pomponius (2)? Mon ton, mon regard, les effrayent. Ils avaient une lettre, mais ils confessent qu'ils l'ont perdue en route. Ai-je besoin de vous dire mon désappointement? De toutes vos dernières lettres, il n'y en avait pas une qui ne contînt quelque chose d'intéressant ou d'aimable (3). »

(1) Cicéron, *OEuvres*, p. 24.
(2) *Pomponius Atticus*.
(3) Cicéron, *OEuvres*, p. 48.

Ces épîtres nous montrent tout un côté moral de Cicéron, et non le moins sympathique : son besoin d'affection, sentiment qui s'exprime de mille manières et prend les formes les plus variées.

L'enjouement de son esprit brille dans des lettres où il peint ses goûts, raconte son existence et laisse échapper des lignes qui respirent la gaieté.

« Votre lettre, écrit-il de Rome, à un de ses correspondants, me charme doublement. J'ai ri, et j'ai vu que vous pensiez rire! J'aime cette pluie de pommes que vous me lancez comme sur le bouffon de la troupe. Ce qui me désole, c'est de ne pouvoir aller vous voir comme je le désirais; ce n'était pas en oiseau de passage; au moins, j'aurais posé mon nid chez vous, et vous auriez vu quel homme! Ce n'est plus le convive dont vous aviez raison avec des hors-d'œuvre. C'est un convive dont l'appétit dévorant attaque l'œuf du début et n'a pas encore bronché aux rôtis de la fin. Arrière les éloges que vous me donniez autrefois : quel homme facile! quel con-

vive commode! Je n'ai plus à me nourrir de préoccupations politiques, de discours au Sénat, de préparations judiciaires; et je me jette corps et biens dans le camp d'Épicure, mon ancien ennemi. Je ne veux pas de vos excès; mais j'aime le goût de la bonne chère que vous mettiez jadis dans votre somptueuse existence, quoique vous n'ayiez jamais été bien riche en habitations et en terres.

« Alerte! Alerte! Vous avez affaire à un gourmand qui commence à s'y connaître... Savez-vous bien que j'ai souvent à ma table et votre Verrius et Camille? Quels types d'élégance! Quels modèles de bon goût! Mais voyez mon audace! j'ai été jusqu'à donner à souper à Hirtius, sans avoir de paon. Cependant, à l'exception des consommés bouillants, mon cuisinier n'a réussi à donner le change sur rien.

« Voici ma vie : le matin, je reçois des gens à mine longue, des vainqueurs au visage rayonnant; tous, d'ailleurs, me comblent de prévenances et de témoignages d'affection. Quand la foule s'est écoulée, je m'enveloppe dans mes

livres, et j'écris ou je lis. Viennent alors quelques visites; il y a des personnes qui sont avides de m'entendre et qui me croient savant parce que j'en sais un peu plus qu'elles. Je donne le reste du temps aux soins du corps et de la santé. N'ai-je pas, hélas! assez pleuré sur la patrie, pleuré plus amèrement et plus longtemps que jamais aucune mère sur un fils unique? Mais, de grâce, soignez-vous bien. Je ne voudrais pas aller manger le bien d'un homme au lit, et pourtant, malade ou non, je ne vous ferai pas quartier (1). »

A la campagne, dans ses villas, Cicéron ne cesse de correspondre avec ses amis et de traiter tour à tour, d'une plume légère, les affaires publiques, les questions littéraires, les choses de la vie quotidienne. Un certain Quintus n'ose aller le voir, de peur d'être indiscret, et lui exprime le scrupule auquel il a obéi. Il le plaisante sur ses craintes, en l'invitant à venir à Pouzzol, au milieu de ses constructions et de ses ouvriers :

(1) Cicéron, *Œuvres*, p. 421.

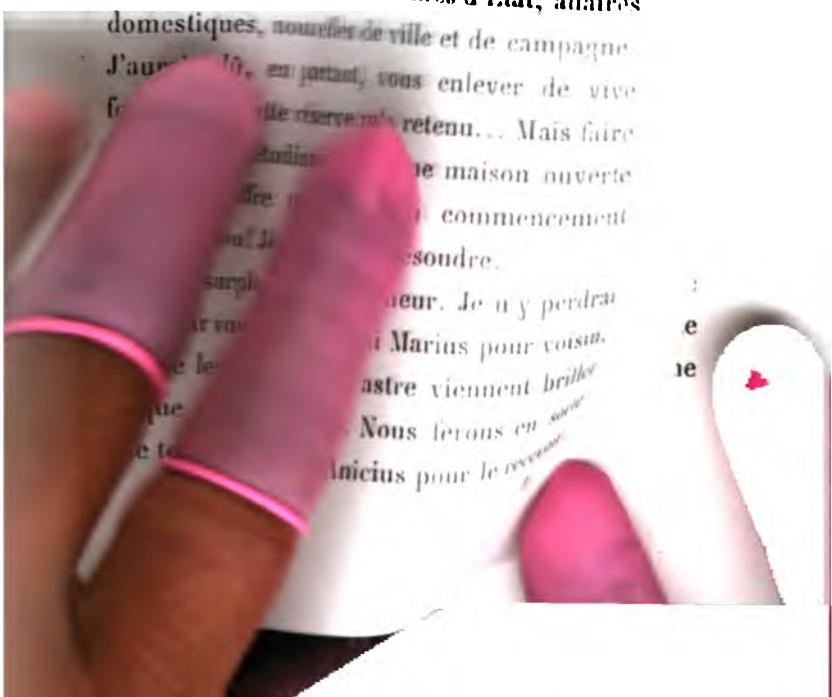
« Vous, craindre de m'importuner! D'abord, puisque nous en sommes sur ce point, qu'appelez-vous importuner? Vraiment, je suis tenté de croire que vous me donnez là une leçon, parce que je n'ai pas, moi, cette espèce de discrétion à votre égard. Eh! interpellez, interrompez, apostrophez, conversez, je le demande. C'est tout plaisir pour moi. Que je meure si jamais cerveau touché par les muses fut plus empressé de lire ses vers nouveau-nés que je ne le suis de jouir de votre conversation sur quelque sujet que ce soit, affaires d'État, affaires domestiques, nouvelles de ville et de campagne. J'aurais dû, en partant, vous enlever de vive force; une sotte réserve m'a retenu... Mais faire venir un valétudinaire dans une maison ouverte et qui n'offre pas même un commencement d'habitation! Je n'ai pu m'y résoudre.

« Au surplus, j'ai du bonheur. Je n'y perdrai rien. Car vous saurez que j'ai Marius pour voisin, et que les rayons de cet astre viennent briller jusque sur ma demeure. Nous ferons en sorte que tout soit prêt chez Anicius pour le recevoir.

livres, et j'écris ou je lis. Viennent alors quelques visites; il y a des personnes qui sont avides de m'entendre et qui me croient savant parce que j'en sais un peu plus qu'elles. Je donne le reste du temps aux soins du corps et de la santé. N'ai-je pas, hélas! assez pleuré sur la patrie, pleuré plus amèrement et plus longtemps que jamais aucune mère sur un fils unique? Mais, de grâce, soignez-vous bien. Je ne voudrais pas aller manger le bien d'un homme au lit, et pourtant, malade ou non, je ne vous ferai pas quartier (1). »

A la campagne, dans ses villas, Cicéron ne cesse de correspondre avec ses amis et de traiter tour à tour, d'une plume légère, les affaires publiques, les questions littér[illegible], les [illegible] de la vie quotidienne. [illegible] aller le voir, de [illegible] exprime le s[illegible] sante sur [illegible] Pouzzo[illegible] ses [illegible]

« Vous, craindre de m'importuner ! D'abord, puisque nous en sommes sur ce point, qu'appelez-vous importuner ? Vraiment, je suis tenté de croire que vous me donnez là une leçon, parce que je n'ai pas mis cette espèce de discrétion à votre égard. Eh ! interpellez, interrompez, apostrophez, [illegible], je le demande. C'est tout plaisir pour moi. Que je meure si jamais cerveau tourné sur ses muses fut plus empressé de lire ses nouveau-nés que je ne le suis de jouir de votre conversation sur quelque sujet que ce soit, affaires d'État, affaires



domestiques, nouvelles de ville et de campagne. J'au[illegible], en partant, vous enlever de vive f[illegible] [illegible] retenu... Mais faire [illegible] [illegible] maison ouverte [illegible] commencement [illegible] résoudre.

[illegible] neur. Je n'y perdrai [illegible] Marius pour voisin. [illegible] astre viennent briller [illegible] Nous ferons en sorte [illegible] Anicius pour le [illegible]

Je suis assez philosophe pour habiter au milieu des ouvriers... Tout le temps que vos importunités me laisseront de reste, je l'emploierai à écrire. Et puissent-elles ne pas m'en laisser du tout! Du moins, si je n'écris pas, on pourra s'en prendre à vous et non à ma paresse. C'est avec peine que je vous vois vous affecter de l'état des affaires et vouloir être meilleur citoyen que Philoctète, dont le cœur ulcéré cherchait des consolations là où vous ne trouvez que des douleurs. Accourez vers moi. Je vous consolerai. Je dissiperai vos chagrins; surtout, si vous m'aimez, amenez Marius. Mais hâtez-vous tous deux. J'ai un jardin (1). »

Quand il est fatigué du poids des affaires, des visiteurs de Rome, Cicéron se réfugie dans sa bibliothèque. A Curius, qui, pour fuir Rome, s'est retiré en Grèce, il écrit :

« J'ai dû me procurer la même liberté par un autre moyen. Ce moyen, c'est d'aller me cacher au milieu de mes livres, aussitôt après avoir reçu

(1) Cicéron, *OEuvres*, p. 120.

les visites de mes amis, visites où la foule est plus grande que de coutume, parce qu'on court après un bon citoyen presque comme après un merle à blanc plumage (1). »

S'il s'agit d'un personnage considérable par le rang, l'autorité, la fonction, le caractère, Cicéron sait donner à ses lettres un tour noble, élégant, et en même temps simple et mesuré. Le style chez lui s'élève avec le sujet, mais ne va pas jusqu'à l'emphase, la solennité. Sa vanité perce assez souvent, et nul ne fut plus sensible aux louanges, aux honneurs. Mais il sait aussi assaisonner la flatterie, et la rehausser par des formes délicates. Sa lettre à Caton, dont la franchise donnait tant de valeur à ses suffrages, est un modèle de convenance et de bon goût :

« Si les éloges ont du prix, c'est dans la bouche de ceux qui ont su les mériter eux-mêmes. Quant à moi, félicité par votre lettre, exalté par le témoignage public, je ne sais pas ce qui me reste à désirer. Ce qui m'enorgueillit et me charme

(1) Cicéron, *Œuvres*, p. 435.

tout ensemble, c'est de voir ici l'amitié s'applaudir de ce qui n'est donné qu'à la stricte justice. Rome fût-elle peuplée de Catons, au lieu de n'en posséder qu'un seul (ce qui est déjà un assez grand prodige), quel char de triomphe, quelle couronne mettrais-je en comparaison avec vos éloges (1)? »

La recherche dans la pensée et dans l'expression est ici commandée par le sujet, par les circonstances. Il n'en est pas de même des lettres adressées aux parents, aux amis, aux familiers, *ad familiares*. Elles ont la spontanéité, l'abandon des causeries intimes. C'est encore Cicéron qui tient la plume; mais il lui a mis « la bride sur le cou », comme disait Mme de Sévigné. Il va d'un sujet à un autre, jetant sur le papier tout ce qui lui vient à l'esprit.

Après ses lettres à Atticus, rien ne peint mieux sa nature ouverte, communicative, affectueuse, que ses lettres à Tiron. Ce Tiron était son esclave, et longtemps avant de l'avoir

(1) Cicéron, *Œuvres*, p. 273.

affranchi, Cicéron le traita moins en serviteur qu'en confident et en ami. A une époque où le christianisme n'avait pas encore brisé les chaînes de l'esclavage, adouci les mœurs, enseigné la pitié, Cicéron, c'est là un des traits de son caractère, se montre humain, compatissant envers les inférieurs. On le voit par ses rapports avec Tiron, auquel il adresse des lettres remplies de confiance, d'affection, de sollicitude. Tiron est-il retenu loin de lui par la maladie? Il ne cesse de multiplier les témoignages de son intérêt, qui s'exprime de mille manières :

« Je croyais, lui écrit-il, pouvoir supporter votre absence; décidément, je ne saurais m'y faire, et malgré ce grand intérêt des honneurs qui m'appelle à Rome, je me reproche comme un tort de vous avoir quitté. Cependant, vous aviez tant de répugnance à vous embarquer avant le retour de vos forces que j'ai dû me rendre, et que je vous approuve encore pour peu que vous persistiez. Mais si, depuis que vous avez cessé la diète, vous vous croyez en état de partir, vous en êtes le maître...

« Si vous aimez mieux attendre que vous soyez plus fort, ne manquez pas de choisir pour votre retour bonne compagnie, beau temps et vaisseau commode...

« Avec votre esprit, vous allez me comprendre à merveille. Je vous aime pour vous et pour moi. L'un de ces sentiments dit : revenez bien portant; l'autre : revenez bien vite. Mais le premier a le dessus. Commencez donc par vous bien porter. De vos services sans nombre, ce sera le plus précieux (1). »

Tiron n'est certes pas un esclave ordinaire, si l'on en juge par la place qu'il occupe dans la vie de Cicéron, dont le frère, le fils, le neveu, lui témoignent les mêmes sentiments. Le fils de Cicéron se plaint de ne pas recevoir assez souvent de ses nouvelles :

« Vous vous justifiez à merveille d'être resté longtemps sans m'écrire; mais, je vous en prie, n'ayez pas besoin de vous justifier. J'apprends bien ce qui se passe par les bruits et les nou-

(1) Cicéron, *OEuvres*, p. 280.

velles; de plus, mon père m'écrit ses volontés; mais la moindre petite lettre de votre main aurait tant de charme! C'est vraiment un besoin pour moi que votre correspondance, et gardez-vous de croire que vous puissiez vous acquitter aussi bien par des excuses que par des lettres (1). »

Quintus, un des amis de Cicéron, adresse à Tiron les lignes suivantes, qui montrent de quels égards était entouré cet homme obscur par sa condition, mais que devait distinguer une intelligence égale à son dévouement :

« Je vous ai dit à part moi bien des injures, quand j'ai vu pour la seconde fois les dépêches arriver sans lettre de vous. C'est un crime dont vous ne pouvez en conscience refuser de subir la peine. Prenez Marcus pour avocat, et voyez, je vous le conseille, si, en mettant beaucoup de temps à élucubrer, à revoir, à commenter votre défense, il parviendra à démontrer que vous n'êtes pas coupable. Je me rappelle une ancienne

(1) Cicéron, *OEuvres*, p. 613.

habitude de notre mère : elle cachetait les bouteilles vides comme les pleines, afin qu'on ne pût pas en boire à la dérobée de pleines qu'on eût rangées parmi les vides. Eh bien, je vous en prie, faites votre profit de cet exemple. Si vous n'avez rien à mettre dans votre lettre, ne laissez pas de m'écrire encore, sans quoi c'est un vol trop à découvert que vous me faites. Oui, un vol, car vos lettres ne sont jamais vides pour moi. Elles exhalent toujours un parfum exquis (1). »

De tels éloges n'ont rien de banal et prouvent que les familiers de Cicéron rivalisaient dans l'art de bien penser et de bien dire. Sans doute, son influence se reconnaissait dans la culture d'esprit de son entourage. Il communiquait à ses amis, à ses serviteurs, le feu sacré dont il était animé lui-même. On ne vivait pas dans son intimité sans participer à ses dons, sans s'échauffer à sa flamme, sans refléter quelque chose de ses talents. Ardent et pas-

(1) Cicéron, *Œuvres*, p. 534

sionné, il est prompt à l'enthousiasme, ressent avec une vivacité singulière l'impression qu'il reçoit d'une nouvelle, d'un événement, et apporte dans ses jugements sur les hommes et sur les choses toute la mobilité de son caractère. Sa plume traduit ses émotions avec la promptitude et la sincérité d'une nature impressionnable, et qui prête à l'éloquence la fougue de ses désirs ou l'amertume de ses regrets. Aussi, la correspondance de cet homme de génie jette-t-elle une vive lumière sur ses contemporains, sur la société romaine, sur lui-même. Mieux qu'un livre d'histoire, elle nous offre le tableau d'une des époques les plus orageuses et les plus intéressantes de l'antiquité, en nous initiant aux pensées intimes du grand orateur, du grand écrivain dont l'existence si brillante, si tourmentée, eut un dénouement tragique, et qui fut plus courageux devant la mort que devant l'inconstance de la fortune.

III

Pline le Jeune a eu le privilège de rester un moderne parmi les anciens. Ses lettres traduites, souvent réimprimées, ont obtenu la faveur d'un public séparé de lui par plus de dix-huit siècles, et elles continuent d'être lues avec plaisir, tant a su leur donner un tour agréable celui qui les a écrites.

Neveu et héritier de Pline l'Ancien ou le Naturaliste, qui, lors de l'éruption du Vésuve, s'étant approché du cratère pour étudier le redoutable phénomène, mourut asphyxié, victime de son amour de la science, Pline le Jeune est un des hommes les plus remarquables de son temps par la culture de l'esprit, les talents, l'élévation du caractère. Élève de Quintilien, ses succès oratoires le placent auprès de Cicéron, au Sénat, où ses plaidoiries mirent le sceau à sa réputa-

tion. Homme public, il occupa les plus hautes charges de l'État, parvint jeune aux honneurs du consulat, gouverna avec sagesse le Pont et la Bithynie, jouit de la confiance de Trajan, entretint avec l'empereur une correspondance qui est parvenue jusqu'à nous, et où l'on trouve de curieux renseignements sur l'histoire administrative de l'époque.

D'illustres amitiés le couronnent de leur auréole. Il vécut dans l'intimité de Tacite, de Suétone, de Martial, de Silius Italicus, dont il a fait, dans une de ses lettres, un touchant éloge. De tels noms honorent le sien, en montrant quels hommes appréciaient la supériorité de son esprit. Son caractère n'attirait pas moins vers lui, et l'homme privé valait l'homme public. Ami fidèle et dévoué, généreux, il faut louer sa bonté pour ses esclaves, ses inférieurs; ces sentiments d'humanité que devait répandre le christianisme, et dont eurent l'instinct quelques païens comme lui et Cicéron. S'il accepta la soumission au pouvoir, il ignora la servilité. Il sut allier la dignité à la modération. Tous ces

dons réunis composent une figure sympathique. Il eut la sérénité des vies heureuses. Dans la sienne se rencontrent les honneurs avec la fortune, et le goût de l'étude, l'amour de la nature, lui firent goûter de profondes et délicates jouissances.

L'écrivain se recommande par ses qualités brillantes. Ce sont celles d'un bel esprit, aimant le succès et le recherchant. Il écrit avec le but d'avoir des lecteurs, des admirateurs. Il a pris soin de disposer lui-même avec art le recueil de ses lettres, négligeant l'ordre chronologique, préoccupé seulement de l'effet à produire, « metteur en œuvre, » comme l'appelle justement Sainte-Beuve.

Le naturel est donc absent de ces lettres, et c'est là leur défaut, puisque le style épistolaire ne doit pas avoir l'apprêt d'une composition littéraire. Elles ont cependant un mérite qu'on ne peut leur contester, puisqu'elles ont su plaire et conserver la réputation dont elles jouissent aujourd'hui encore. Elles nous reportent à l'antiquité romaine, et nous la font connaître de la

manière dont nous aimons qu'on nous en parle, nous y introduisant, non avec la gravité de l'histoire, mais avec la bonne grâce d'un guide aimable et souriant.

Pline ne se passionne pas comme Cicéron pour les événements qui intéressent le gouvernement, la politique. Les questions littéraires, les choses de l'esprit ont ses préférences. Il aime trop l'étude pour ne pas aimer la campagne, et pour ne pas s'éloigner volontiers de l'existence agitée des grandes villes, des capitales, qu'il censure dans les lignes suivantes :

« Prenez à part chacune des journées que l'on passe à Rome, vous vous rendrez compte ou à peu près de son emploi. Prenez-en plusieurs, réunissez-les toutes, il en sera autrement. En effet, demandez à quelqu'un : « Qu'avez-vous « fait aujourd'hui? — J'ai assisté, dira-t-il, à « une prise de toge virile. J'ai été invité à des « fiançailles ou à des noces. On m'a requis pour « cacheter un testament. Celui-ci m'a chargé « de sa cause; celui-là m'a fait appeler à une « consultation. » Chacune de ces occupations, le

jour où l'on s'y est livré, a paru nécessaire; mais quand on vient à réfléchir que c'est ainsi que se sont écoulées toutes les journées, on les trouve vides, surtout dans la retraite. On se dit alors : à quelles bagatelles ai-je perdu mon temps? C'est ce que je répète dans ma villa de Laurente, où je lis, où je compose, où j'exerce mon corps, dont la bonne disposition seconde les opérations de mon esprit. Je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit. Personne, devant moi, ne déchire autrui par de malins discours. Ma censure ne s'adresse qu'à moi-même, quand je suis mécontent de ce que j'écris. Point de désir, point de crainte qui m'inquiète, point de bruit qui me tourmente. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô la paisible vie! ô le délicieux loisir! qu'il est honorable et préférable peut-être à tout emploi! O mer, ô rivage, mes vrais musées solitaires, qui fécondez mon imagination, que de pensées ne m'inspirez-vous pas!

« Fuyez donc, comme moi, le fracas et le

vain mouvement de la ville; renoncez à toutes ces occupations frivoles qui vous y attachent; livrez-vous à l'étude ou au repos, et songez au mot si profond et si plaisant de notre cher Attilius : *Il vaut mieux ne rien faire que de faire des riens* (1). »

Cette villa de Laurente, où les jours s'écoulent avec tant de sérénité, est une demeure où sont déployées des recherches qu'on ne surpasserait pas à notre époque, si éprise de bien-être. Pline se complait à en décrire la disposition, la beauté, les avantages.

Voisine de Rome, on y accède par un portique vitré qui abrite contre le mauvais temps, et s'ouvre sur une cour intérieure de riant aspect. « De là, on passe dans une assez belle salle à manger qui s'avance sur la mer, dont les vagues viennent mourir au pied du mur, lorsque souffle le vent du midi. De tous les côtés, cette salle est garnie de portes à deux battants et de fenêtres aussi grandes que les portes, de manière

(1) Liv. I, lettre IX. Traduct. de Sacy. Édit. Charpentier.

qu'à droite comme à gauche et en face on découvre comme trois mers différentes. A la gauche de cette salle à manger est une grande pièce moins avancée vers la mer, et de là on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, l'une au levant, l'autre au couchant. Celle-ci donne aussi sur la mer, que l'on voit de plus loin, mais avec plus de charme.

« L'angle que forme la salle à manger avec le mur de la chambre semble fait pour rassembler, pour concentrer tous les rayons du soleil... Là se taisent tous les vents, excepté ceux qui chargent le ciel de nuages, et nuisent plutôt à la clarté du lieu qu'aux agréments qu'il présente. A cet angle est annexée une rotonde dont les fenêtres reçoivent successivement tous les soleils. »

La bibliothèque n'a pas été oubliée. C'est une armoire renfermant « non les livres qu'on ne lit qu'une fois, mais ceux qu'on doit relire sans cesse ». On a prévu le froid, et l'on y a remédié par un moyen de chauffage qui n'est pas sans analogie avec le calorifère. Ainsi pourrait-on appeler « le conduit garni de tuyaux suspendus

qui répandent et distribuent de tous côtés une chaleur salutaire ».

Les affranchis et les valets occupent des chambres dignes de recevoir des maîtres. Dans une autre aile, existe un cabinet d'une grande élégance, puis une petite salle à manger « que le soleil et la mer égayent à l'envi », et une salle « aussi fraîche en été par son élévation que chaude en hiver par les abris qui la préservent de tous les vents ». Les salles à manger ont été multipliées dans les différentes parties de l'habitation. Il en est une « où, quand la mer est agitée, on n'entend que le bruit faible et presque amorti de ses vagues ». Les bains ont été aménagés avec le luxe qu'aimaient à y trouver les Romains. Il y a aussi un jeu de paume exposé au soleil couchant, et de superbes jardins entourent cette résidence au climat plein de douceur, au sol fertile où jaillissent des sources nombreuses d'eau pure, et à laquelle Ostie apporte toutes les ressources qui alimentent l'existence (1).

(1) Liv. II, lettre XVII.

Pline possède, en outre, plusieurs villas sur les bords du lac de Côme, chacune offrant des attraits différents par leur situation. « Les flots n'approchent point de la première de ces villas ; ils viennent se briser contre la seconde. De l'une vous voyez pêcher ; de l'autre vous pouvez pêcher vous-même sans sortir de votre chambre, et presque de votre lit, d'où vous jetez l'hameçon comme d'un bateau (1). »

Quelle est la vie de Pline, l'été, en Toscane, dans sa villa de Laurente ? Il va nous le dire :

« Je m'éveille quand je puis, ordinairement vers la première heure (2), quelquefois avant, rarement plus tard. Je tiens mes fenêtres fermées, car le silence et les ténèbres laissent à l'esprit toute sa force... Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe. Je dispose jus-

(1) Liv. IX, lettre VII.

(2) Les anciens partageaient les jours en douze heures. Mais au lieu de les commencer à minuit, ils les comptaient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils étaient plus courts dans le solstice d'hiver, plus longs dans celui d'été. Leur première heure, dans les équinoxes, était de 6 à 7 heures du matin.

qu'aux paroles, comme si j'écrivais et corrigeais. Je travaille tantôt plus, tantôt moins, selon que je me trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir. J'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres, et je dicte ce que j'ai composé. Il me quitte; je le rappelle encore une fois, et je le renvoie. A la quatrième ou cinquième heure (car mes moments ne sont pas régulièrement distribués), je vais me promener dans une allée ou une galerie. Je continue de composer et de dicter. Ensuite, je monte en voiture; et là, mon attention étant ranimée par le changement, je reprends l'ouvrage entrepris pendant que j'étais couché ou que je me promenais. Je dors un peu, puis je me promène. Je lis à haute voix une harangue grecque ou latine, moins pour me fortifier la voix que la poitrine; mais la voix elle-même en profite. Je me promène encore une fois et je me frotte d'huile; je fais de l'exercice, je me baigne. Pendant le repas, si je mange avec ma femme et un petit nombre d'amis, on fait une lecture. Au sortir de table vient un comédien ou un

joueur de lyre. Après quoi je me promène avec mes employés, parmi lesquels il y en a de fort instruits. La soirée se prolonge ainsi par une conversation variée, et les jours, quoique fort longs, s'écoulent rapidement.

« Quelquefois je m'écarte un peu de cet ordre. Car si je suis resté au lit, ou si je me suis promené longtemps après mon sommeil et ma lecture, je ne monte pas en voiture, mais à cheval ; je vais plus vite et je reviens plus tôt. Mes amis viennent me voir des villes voisines et m'occupent une partie de la journée. Ils me délassent quelquefois par une utile diversion. Je chasse de temps en temps, mais jamais sans mes tablettes, afin que si je ne prends rien, je rapporte au moins quelque chose. Je donne aussi quelques heures à mes fermiers, trop peu à leur avis. Mais leurs plaintes rustiques ne servent qu'à me donner plus de goût pour les lettres et les occupations de la ville (1). »

Les doléances des cultivateurs sont de tous

(1) Liv. IX, lettre XXXVI.

les temps, on le voit, et se répètent dans tous les pays. Le bonheur de la vie champêtre, célébré par les poètes, n'est ni connu, ni goûté des villageois. Si Pline jouit de ses belles résidences, il n'échappe pas aux ennuis de la campagne, et il s'en plaint à l'un de ses correspondants :

« Les embarras de la ville me poursuivent jusqu'ici. Un grand nombre me prend pour juge ou pour arbitre. Ajoutez à cela les plaintes des paysans qui profitent amplement du droit qu'ils ont de se faire écouter après une si longue absence. D'ailleurs, je suis occupé du soin de chercher des fermiers, nécessité fâcheuse, car il est très rare d'en trouver de bons (1). »

Cette question des fermiers revient plus d'une fois sous sa plume. A un de ses amis qui venait d'être promu à la dignité du consulat, il écrit :

« Je suis retenu ici par la nécessité de trouver des fermiers : il s'agit de mettre des terres en valeur pour longtemps, et de changer tout le

(1) Liv. VII, lettre xxx.

plan de leur régie. Car les cinq dernières années, mes fermiers sont demeurés fort en reste, malgré les grandes remises que je leur ai faites. De là vient que la plupart négligent de diminuer leur dette, désespérant de pouvoir l'acquitter entièrement. Ils arrachent même et consument tout ce qui est déjà sur terre, persuadés que ce ne serait pas pour eux qu'ils épargneraient. Il faut donc aller au-devant d'un désordre qui augmente tous les jours et y remédier. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de ne point affermer en argent, mais en nature à partager dans la récolte avec le fermier, et de préposer quelques-uns de mes gens pour avoir l'œil sur la culture des terres, pour exiger ma part dans les fruits et pour les garder. D'ailleurs, il n'est pas de revenu plus légitime que celui qui nous vient de la terre, du ciel et des saisons; mais il exige une probité parfaite, des yeux vigilants et beaucoup de bras. Je veux pourtant essayer de tenter, comme dans une maladie invétérée, tous les secours que le changement des remèdes pourra me donner. Vous voyez que ce n'est pas pour

mon plaisir que je m'abstiens d'assister à votre installation dans le consulat. Je vous promets pourtant d'en célébrer le jour par mes vœux, par ma joie, par mes félicitations, comme si j'étais présent (1). »

Ces préoccupations rurales qui arrachent Pline à ses chères études nous le montrent d'esprit pratique. Mais le lettré domine toujours en lui le campagnard, et nous ne croyons pas que le gibier ait rien à craindre de lui, lorsque nous le voyons emporter ses tablettes à la chasse pour y écrire ce qui lui vient à l'esprit. Il a cependant un jour des succès dont il se hâte d'informer Tacite :

« Vous allez rire : eh bien ! riez tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connaissez a pris trois sangliers, et des plus beaux. Quoi ! lui-même? Oui, lui-même. N'allez pas pourtant croire qu'il en ait coûté beaucoup à mon repos et à ma paresse. J'étais assis près des toiles : ni épieu ni dard sous ma main ; rien qu'un poinçon et des tablettes.

(1) Liv. IX, lettre XXXVI.

« Je rêvais, j'écrivais, et je me préparais à la consolation de remporter mes pages pleines, si je m'en retournais les mains vides. Ne dédaignez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de la vivacité à l'esprit ; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude et ce profond silence qu'exige la chasse sont très propres à nous inspirer. Ainsi, croyez-moi, quand vous voudrez vous livrer à cet exercice, portez votre pannetière et votre bouteille, mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve ne se plaît pas moins que Diane sur les montagnes (1). »

Pline est ami de la table, non des festins somptueux où règnent la contrainte et la cérémonie, mais des repas qui réunissent des convives joyeux et familiers. Il raconte, en le critiquant, le souper auquel il prit part, et où l'amphitryon distinguait ses invités par des catégories offensantes :

« Il faudrait remonter trop haut, et la chose

(1) Liv. I, lettre VI.

n'en vaut pas la peine, pour vous dire comment, malgré mon extrême réserve, je me suis trouvé à souper chez un individu, selon lui magnifique et rangé, selon moi somptueux et mesquin tout à la fois. Il servait pour lui et pour un petit nombre de conviés des plats excellents, et pour les autres des mets communs et grossiers. Il avait aussi partagé les vins en trois classes dans de petites bouteilles, non pour laisser la liberté de choisir, mais afin d'ôter le droit de refuser. Le premier était pour le maître et pour nous; le second, pour les amis du second degré (car il y a des amis de plusieurs rangs); le dernier, pour ses affranchis et pour les nôtres. L'un de mes voisins me demanda si j'approuvais l'ordonnance de ce festin. Je lui répondis que non. *Comment donc en usez-vous?* me dit-il. — *Je fais servir également tout le monde : car mon but est de réunir mes amis dans un repas, et non de les offenser par des distinctions injurieuses. Je n'établis aucune différence entre ceux que ma table à mis de niveau.* — *Quoi!* reprit-il, *traitez-vous de même les affranchis?* — *Oui, ils ne sont*

plus à mes yeux des affranchis, mais des convives. — Cela vous coûte beaucoup, ajouta-t-il. *— Point du tout. — Est-il possible? — Voici comment : c'est que mes affranchis ne boivent pas le même vin que moi, mais que je bois le même vin que mes affranchis* (1). »

Ces sentiments de bienveillance et d'aménité sont dans le caractère de Pline. Il les témoigne à ses inférieurs, à ses esclaves, et s'en ouvre à un de ses amis, en lui recommandant un de ses affranchis qu'il envoyait dans un climat propice au rétablissement de sa santé :

« Je vous avouerai ma douceur pour mes gens, d'autant plus franchement que je sais avec quelle bonté vous traitez les vôtres. J'ai constamment dans l'esprit ce vers d'Homère :

Il eut toujours pour eux le cœur d'un tendre père,

et ce nom de *père de famille* que parmi nous on donne aux maîtres. Mais quand je serais naturellement insensible et dur, je serais encore

(1) Liv. II, lettre VI.

touché de la maladie de mon affranchi Zozime. Je lui ai d'autant plus d'égards qu'ils lui sont plus nécessaires. Il est honnête, complaisant, instruit. Son talent principal et son titre, pour ainsi dire, c'est celui de comédien. Il déclame avec feu, avec goût, avec justesse, même avec grâce, et il sait jouer de la lyre plus habilement qu'un comédien n'a besoin de le savoir. Ce n'est pas tout, il lit des harangues, des histoires et des vers aussi parfaitement que s'il n'avait jamais appris autre chose. Je suis entré dans ces détails pour vous apprendre combien cet homme me rend de services, et de services agréables. Ajoutez-y l'affection que j'ai pour lui depuis longtemps, et que son danger a redoublée. Car nous sommes faits ainsi : rien ne donne plus d'ardeur et de vivacité à notre tendresse que la crainte de perdre ce que nous aimons (1). »

La mort de Silius Italicus lui inspire des réflexions philosophiques sur la brièveté de nos jours.

(1) Liv. V, lettre XIX.

« Qu'y a-t-il d'aussi court et d'aussi borné que la plus longue vie humaine? Ne vous semble-t-il pas que le règne de Néron finit à peine? Cependant, de tous ceux qui ont exercé le consulat sous lui, il n'en reste pas un seul... Dans cette multitude d'hommes répandus sur la terre, la longévité elle-même est si bornée, que je n'excuse pas seulement, mais que je loue même ces nobles larmes de Xerxès qui, après avoir contemplé son armée immense, pleura, dit-on, sur le sort de tant de milliers d'hommes qui devaient si tôt finir. Combien cette idée ne doit-elle pas nous engager à profiter de ce peu d'instants qui nous échappent si vite? Si nous ne pouvons les employer à des actions d'éclat qui appartiennent à d'autres mains que les nôtres, consacrons-les aux belles-lettres. S'il ne nous est pas permis de vivre longtemps, laissons, au moins, des ouvrages qui attestent que nous avons vécu (1). »

Dans une lettre éloquente à Tacite, il jette

(1) Liv III, lettre VII.

un regard vers la postérité, en souhaitant qu'elle les réunisse comme ils l'ont été par l'amitié :

« J'ai lu votre livre, et j'ai noté avec tout le soin possible ce que je crois nécessaire d'y changer ou d'en retrancher : car j'ai autant l'habitude de dire la vérité que vous aimez à l'entendre, et d'ailleurs on ne trouve point de gens plus dociles à la censure que ceux qui méritent le plus d'hommages. Je m'attends qu'à votre tour vous me renverrez mon livre avec vos critiques. Quel doux, quel noble échange! Quel plaisir de penser que si la postérité s'occupe de nous, on parlera de notre union, de notre franchise, de notre amitié! Ce sera un spectacle rare et intéressant que celui de deux hommes à peu près de même âge et de même rang, de quelque célébrité dans les lettres (si je n'en dis pas plus de vous, c'est que je parle en même temps de moi), qui s'animaient mutuellement dans leurs études. Pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, en vous voyant dans l'éclat de votre gloire, je désirais ardemment de vous suivre, de

paraître marcher et de marcher en effet sur vos traces.

Loin de vous, mais enfin le premier après vous.

« Il y avait alors à Rome beaucoup d'illustres génies; mais la conformité de nos esprits vous montrait à moi comme celui que je pouvais le mieux imiter, et comme le plus digne modèle. Voilà pourquoi je suis si flatté qu'on nous désigne ensemble dans les entretiens littéraires, et qu'on pense à moi dès qu'on parle de vous. Il est plus d'un écrivain qu'on nous préfère; mais que m'importe le rang pourvu qu'on m'y place avec vous? Venir après vous, c'est être le premier (1). »

Ces lignes, plus exemptes de modestie que de sincérité, révèlent une âme éprise de renommée. Le sentiment que Pline ne prend pas le soin de cacher conduisait sa plume. Il a inspiré ses lettres, et en exclut, par conséquent, le naturel et l'abandon. Elles n'en restent pas moins un

(1) Liv. VII, lettre xx.

recueil précieux pour l'histoire, parce qu'il s'y est peint lui-même, en donnant une image de son temps ; une lecture attrayante et facile, car on y trouve le charme de l'esprit et les grâces du style. Inférieur à Cicéron, dont il n'a pas la verve et l'élan, les saillies imprévues, le ton familier, l'allure prime-sautière, la phrase colorée, Pline a néanmoins les dons de l'écrivain, formé dans l'art de bien penser et de bien dire, et s'il a eu bonne opinion de lui, il a été justifié par la consécration qu'il attendait de l'avenir.

CHAPITRE II

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Saint François de Sales n'est pas seulement un saint aimé de tous par sa douceur, son indulgence, ses vertus exquises; c'est un écrivain plein d'imagination, unissant la grâce et la poésie à la piété qui inspire tous ses actes : c'est un saint littéraire. Il nous appartient par les liens qui l'attachent à la France, et l'Académie française l'a reconnu pour un des nôtres, en le mettant au rang des écrivains proposés comme modèles.

Il peut figurer parmi les épistoliers. La bonhomie, l'enjouement, une simplicité aimable et spirituelle, distinguent les lettres que lui dictèrent le zèle apostolique et la charité : par sa langue comme par sa naissance, il fait partie du

XVIe siècle, et termine son existence au moment où commence le XVIIe siècle. Il nous servira de transition entre l'antiquité païenne et la grande époque de Louis XIV, qu'illustrèrent tant de beaux génies, préparés par le règne de Louis XIII.

Le XVIe siècle représente une période confuse où se font remarquer les progrès de l'esprit français, où se forme la langue qui n'a pas trouvé encore la voie qu'ouvriront devant elle des chefs-d'œuvre dont le temps n'a pu ternir l'éclat. Les défauts apparaissent alors dans l'incorrection des écrits qui n'ont ni la clarté, ni l'élégance de ceux des âges suivants. Toutefois, ce siècle marque un grand pas dans la recherche des connaissances humaines; il répand des lumières qui brilleront complètement lorsque l'autorité, la règle, le goût, auront épuré la langue, qui se ressent d'une époque anarchique, incohérente.

La poésie n'a pas encore vu venir Malherbe et attend la législation que lui donnera Boileau. La prose hésite et n'est pas toujours l'instrument qu'appelle la pensée. Elle est simple, naturelle,

familière chez saint François de Sales. Son âme se réfléchit dans ses lettres, où la religion se montre pleine d'indulgence et de sourires. Il définit ainsi le caractère de la vraie piété :

« Vous ne devez pas seulement être dévote et aimer la dévotion, mais vous devez la rendre aimable, utile et agréable à un chacun. Les malades aimeront votre dévotion s'ils en sont charitablement consolés ; votre famille l'aimera si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus aimable à reprendre et ainsi du reste... Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dévotion attrayante (1). »

Il est l'ennemi des scrupules et des austérités excessives. Il raconte un jour à Mme de Chantal les traits suivants :

« Spiridion, un ancien évêque, ayant reçu un pèlerin presque mort de faim en temps de carême, et en un lieu où il n'y avait autre chose que de la chair salée, il fit cuire cette chair et la

(1) A la présidente Brulart, *OEuvres de saint François de Sales*, Paris, 1821, in-12, lettres, t. I, p. 463.

présenta au pèlerin. Le pèlerin n'en voulait pas manger, nonobstant sa nécessité. Spiridion n'en avait nulle nécessité qui en mangea le premier, par charité, afin d'ôter par son exemple le scrupule du pèlerin. Voilà une charitable liberté d'un saint homme.

« Le père Ignace de Loyola, qu'on va canoniser, le mercredi saint, mangea de la chair, sur la simple ordonnance du médecin, qui le jugeait expédient pour un petit mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fût fait prier trois jours (1). »

A la mère Angélique de Port-Royal, il fera des recommandations comme celle-ci :

« Dormez bien : petit à petit, vous reviendrez aux six heures, puisque vous le désirez. Manger peu, travailler beaucoup, avoir beaucoup de tracas d'esprit et refuser le dormir au corps, c'est vouloir tirer beaucoup de service d'un cheval qui est efflanqué, et sans le faire repaître (2). »

(1) Lettre du 14 octobre 1604, t. I, p. 387.
(2) T. III, p. 207, lettre du 12 septembre 1619.

Le badinage, la bonne humeur, animent ces lettres paternelles et les illuminent de rayons qui réjouissent le cœur :

« Hier, écrit-il à Mme de Chantal, j'allais sur le lac en une petite barquette pour visiter M. l'archevêque de Vienne, et j'étais bien aise de n'avoir point d'appui qu'un ais de trois doigts sur lequel je me pusse assurer, sinon la sainte providence : et si j'étais encore bien aise d'être là sous l'obéissance du nocher qui nous faisait asseoir et tenir fermes sans remuer, comme bon lui semblait ; et vraiment je ne remuai point. Mais, ma fille, ne prenez pas ces paroles pour des effets de grand prix. Non, ce ne sont que de petites imaginations de vertus que mon cœur fait pour se recréer ; car quand c'est à bon escient, je ne suis pas si brave...

« Je me ressouvins encore hier de sainte Marthe, exposée dans une petite barque avec Magdeleine. Dieu leur servit de pilote pour les faire aborder en notre France (1). »

(1) T. I, p. 435, lettre du 10 juillet 1605.

Tout lui est sujet d'édification, jusqu'au spectacle que lui offrent un jour des pigeons :

« Il avait fort neigé, et la cour était couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu et balaya certaine petite place emmi la neige, et jeta, de là, la graine à manger pour les pigeons qui vinrent tous ensemble en ce réfectoire-là, prendre la réfection avec une paix et un respect admirables; et je m'amusai à les regarder. Vous ne sauriez croire la grande édification que ces animaux me donnèrent, car ils ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tôt fait leur réfection s'envolèrent là, auprès, pour attendre les autres.

« Et quand ils eurent vidé la moitié de la place, une quantité d'oisillons qui les regardaient vinrent là, autour d'eux; et tous les pigeons qui mangeaient encore se retirèrent en un coin, pour laisser la plus grande part de la place aux petits oiseaux qui vinrent aussi se mettre à table et manger, sans que les pigeons s'en troublassent.

« J'admirais la charité, car les pauvres pi-

geons avaient si grand'peur de fâcher ces petits oiseaux, auxquels ils donnaient l'aumône, qu'ils se tenaient tous rassemblés en un bout de la table. J'admirais la discrétion de ces mendiants qui ne vinrent à l'aumône que quand ils virent que les pigeons étaient sur la fin du repas, et qu'il y avait encore des restes à suffisance.

« En somme, je ne pus m'empêcher de venir aux larmes, de voir la charitable simplicité des colombes, et la confiance des petits oiseaux en leur charité. Je ne sais si un prédicateur m'eût touché si vivement. Cette image de vertu me fit grand bien tout le jour (1). »

Les moindres incidents de la vie journalière sont, pour saint François de Sales, matière à réflexions pieuses, assaisonnées d'une douce gaieté, d'une grâce aimable et d'un tour poétique. Il emploie fréquemment les comparaisons, les images que lui fournissent les grands spectacles de la nature au milieu de laquelle s'écoule sa vie. A propos d'un orage, d'une

(1) T. II, p. 459, à Mme de Chantal, 2e jour de carême, 1615.

violente tempête survenue au château de Sales, où il se trouvait alors, il mande à Mme de Chantal :

« Mon Dieu! que ma pauvre mère eut grand'-peur le jour que tant d'éclairs et tonnerres se firent, dont je vous écrivis dernièrement; car la foudre tomba en plusieurs endroits, tout autour de Sales, sans intérêt néanmoins d'aucunes créatures, mais avec tant d'eau et de tintamarre que jamais on n'avait rien vu de tel. Tout était fourré et coigné dans la petite chapelle. Or bien, ma fille, que notre âme soit quelquefois comme cela, que la tempête et les foudres fondent tout autour, si faut-il avoir courage et se tenir dans notre petit tabernacle, les colonnes duquel pendant qu'elles sont entières, il n'y a que la peur et point de mal (1). »

Qui croirait que l'*Introduction à la vie dévote*, ce livre célèbre où la haute piété s'insinue par le charme dont elle est revêtue, fut composée à la sollicitation d'Henri IV? On n'associe guère

(1) T. II, p. 31, août 1607.

le souvenir du saint évèque à celui du roi « vert galant ». Il n'est que juste cependant de rapporter à Henri IV l'honneur et le mérite d'un ouvrage qui n'aurait peut-être pas vu le jour sans son intervention. Les lettres de direction de saint François de Sales avaient attiré l'attention de quelques personnes pieuses qui en réclamaient la publication. L'humilité du prélat résistait à leurs instances, lorsque Henri IV lui fit exprimer le désir d'avoir de lui un livre destiné à l'édification des princes, des gens du monde et de la Cour, leur donnant, sous une forme attrayante, les règles de la vie chrétienne. Saint François de Sales n'hésita plus et prit la plume, sans se douter que son livre, écrit pour le seul bien des âmes, parviendrait à la gloire littéraire. Il avait exaucé le vœu d'Henri IV, dont il admirait les hautes capacités et le grand caractère. Il pleura sa mort avec tous les Français, et l'on a de lui une lettre écrite peu de jours après cette fin tragique, lettre où il s'élève jusqu'à l'éloquence en parlant de celui dont le règne, trop tôt terminé, laissa un impérissable souvenir :

« Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en la valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en bonheur, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs, hé! qui n'eût dit, à proprement parler, que la grandeur était inséparablement liée et collée à sa vie; et que lui ayant juré une inviolable fidélité, éclaterait un feu d'applaudissements à tout le monde, par son dernier moment qui la terminerait en une glorieuse mort...

« Celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards, desquels il avait si longuement fendu la presse pour arriver à l'heureuse paix, de laquelle il avait été jouissant ces dix années dernières, le voilà mort d'un contemptible coup de couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue!...

« Tout ce que ce monde nous fait voir de grand, ce n'est que fantôme, illusion et mensonge. Qui eût dit qu'un fleuve d'une vie royale, grossi de l'affluence de tant de rivières d'hon-

neurs, de victoires, de triomphes, et sur les eaux duquel tant de gens étaient embarqués, eût dû périr et s'évanouir de la sorte, laissant sur la grève et à sec tant de navigeants? N'eût-on pas plutôt jugé qu'il devait aller fondre dans la mort comme dans une mer et un océan, par plus de triomphes que le Nil n'a d'embouchures?...

« Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt fut celui par lequel, se rendant enfant de l'Église il se rendit père de la France; se rendant brebis du grand pasteur, il se rendit pasteur de tant de peuples, et convertissant son cœur à Dieu, il convertit celui de tous les bons catholiques à soi. C'est ce seul bonheur qui me fait espérer que la douce et miséricordieuse providence du Père céleste aura insensiblement mis dans ce cœur royal, en ce dernier article de sa vie, la contrition nécessaire pour une heureuse mort. Ainsi prié-je cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui pardonna à tant d'ennemis, et qu'elle reçoive cette âme réconciliée à sa gloire, qui en reçut

tant en sa grâce après leur réconciliation (1). »

Le style de cette lettre est presque celui de l'oraison funèbre; les pensées, tour à tour humaines et chrétiennes, grandissent avec le sujet, et l'on sent l'émotion inspirée par l'événement qui remuait alors tous les cœurs. Celui de saint François de Sales n'était pas le moins touché d'un malheur que rien ne faisait prévoir, car il fut l'ouvrage du crime.

L'évêque de Genève aimait la France, et rendait hommage à la générosité, au génie politique du souverain qu'elle venait de perdre. La mémoire d'Henri IV est restée chère au peuple français; les vertus de saint François de Sales séduisent jusqu'aux incrédules, et le meilleur des rois méritait d'être loué par le plus aimable des saints.

(1) T. II, p. 195, à M. Deshayes, 27 mai 1610.

CHAPITRE III

BALZAC

I

« Je ne sais pas si l'on pourra jamais mettre dans les lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de Balzac et de Voiture (1). »

Cet éloge de la Bruyère nous paraît excessif aujourd'hui. Il prouve de quelle faveur continuaient alors de jouir des écrivains dont on a retenu les noms, mais dont on ne lit plus guère les œuvres. On ne connaissait pas dans notre langue d'autres modèles de l'art épistolaire que

(1) *Les Caractères*. Des ouvrages de l'esprit.

Balzac et Voiture. Les lettres de Mme de Sévigné étaient goûtées d'une élite, d'un cercle de privilégiés ; elles n'avaient pas encore reçu le jour de la publicité qui a mis le sceau à leur renommée.

Balzac eut le mérite de donner à la prose l'ordre dans la composition, l'harmonie, la clarté, qui souvent lui avaient manqué. Il y apportait un purisme exagéré, sacrifiant parfois la pensée au choix des mots, à l'effet ; consultant volontiers l'oreille autant que l'esprit. Mais ses défauts étaient des qualités à une époque où le goût se ressentait de la grossièreté des mœurs, où le style reproduisait le désordre des esprits, le trouble de l'état social. On l'a dit très justement : « Ses ouvrages sont médiocres ; mais son influence fut excellente (1). »

Jean-Louis de Guez, seigneur de Balzac, né en 1594 à Angoulême, était issu d'une famille noble de la province. Son père, mort presque centenaire, avait été attaché au duc d'Épernon, dont lui-même suivit quelque temps la fortune.

(1) Nisard, *Histoire de la Littérature française*, 5e édit., t. II, p. 33.

L'éducation développa en lui les dons qui devaient plus tard illustrer son nom. Elle fut complétée par ses voyages. A dix-sept ans, il alla en Hollande et y fit ses débuts littéraires par un *Discours politique sur l'état des provinces des Pays-Bas,* écrit déclamatoire dont la jeunesse de l'auteur excuse la médiocrité. Revenu en France, dans son pays natal, il mit ses talents au service de Louis de Nogaret, archevêque de Toulouse, connu plus tard sous le nom de cardinal de la Valette, et dont il devint l'agent à Rome, pendant deux années. Remarqué par Richelieu, qui, n'étant encore qu'évêque de Luçon, était venu à Angoulême pour y servir les intérêts de Marie de Médicis, il attira sur lui l'attention du célèbre cardinal, dont il conquit la faveur, et dont il éprouva aussi la disgrâce. Lorsque l'Académie française fut fondée par Richelieu, il en occupa un des premiers fauteuils, en 1634. Il ne parut pas goûter beaucoup l'honneur d'appartenir à la compagnie, qui n'avait pas encore reçu la consécration du temps et des gloires littéraires. Il répondit à l'envoyé du cardinal qui

venait lui annoncer le choix dont il avait été l'objet « que son dessein était d'être tout seul de son ordre, qu'il n'y avait pas de société dans laquelle il put, ni voulut entrer, fût-elle plus illustre que celle des Argonautes qui était composée de princes et de demi-dieux ». Il fut nommé, malgré cette déclaration peu flatteuse, ne parut qu'une fois à l'Académie, où il lut des fragments d'*Aristippe,* traité qu'il venait de composer; mais à sa mort il légua une somme de 2,000 francs, destinée à la fondation d'un prix d'éloquence. Ce prix avait pour but d'encourager l'éloquence de la chaire et de former des prédicateurs dignes d'elle.

Les louanges ne manquèrent pas à Balzac de son vivant. L'admiration de ses contemporains épuisa pour lui les hyperboles, le célébra en prose et en vers. Racan était l'interprète de son temps, lorsqu'il disait dans une ode composée en l'honneur de Balzac :

Son éloquence est la première
Qui joint l'éloquence au savoir,
Et qui n'a point d'yeux pour la voir,
N'en a point pour voir la lumière.

Un autre poète (1), dans des vers latins, aperçoit en lui l'Éloquence « heureuse de se faire voir sous ses propres traits, si elle descendait du ciel, soit pour accabler le crime, soit pour diviniser la vertu ».

On se plaisait à dire que « les malades se guérissaient à la vue des lettres de Balzac », que « c'était le philtre qui faisait aimer le français aux nations qui habitent les bords de la mer glaciale », et on allait jusqu'à lui demander des nouvelles de *Messieurs ses livres.*

Tant de succès et de flatteries ne pouvaient qu'encourager la vanité de Balzac ; ils étaient aussi son excuse. Les critiques les plus acerbes lui firent expier durement les éloges. Un jeune religieux, de l'ordre des Feuillants, Dom André de Saint-Denis, commença par l'attaquer. L'abbé Ogier, prédicateur célèbre, prit la défense de Balzac, et la guerre fut dès lors déclarée entre ses partisans et ses ennemis. Le général des Feuillants, nommé le père Goulu, entra en lice

(1) Jean Sirmond.

et publia contre Balzac les pamphlets les plus injurieux. Il releva les expressions affectées, les comparaisons bizarres et ridicules qui se trouvaient dans ses écrits, et le mit au défi, avec son talent, de faire un bon livre, lui qui, disait-il, « a déjà épuisé tous les panégyriques pour avoir écrit moins de lettres qu'un banquier n'en dépêche pour son ordinaire. »

Balzac avait à cœur de confondre la critique par la publication d'une œuvre dont son adversaire le jugeait incapable. Il fit paraître, en 1631, *le Prince*, traité où il propose l'idéal d'un roi, en y mêlant des louanges adressées à Louis XIII. Ce livre n'eut aucun succès, malgré les efforts des amis de Balzac pour en faire valoir les mérites. Il en fut de même de l'*Aristippe* et du *Socrate chrétien*, qui n'ajoutèrent pas à la réputation que lui avaient acquise ses lettres, et justifièrent ses envieux, en montrant le déclin de la faveur du public dont il avait joui. La guerre de plume, commencée par une escarmouche littéraire, n'avait pas duré moins de six ans; elle lui avait suscité des ennemis implacables chez

les Feuillants et leurs amis, qui avaient employé contre lui toutes les armes capables de ternir sa réputation et d'ébranler son crédit. Richelieu, auquel son indépendance avait déplu, s'était éloigné de lui. Le terrible père Goulu, le général des Feuillants, son implacable ennemi, était mort; mais l'astre de Voiture brillait quand le sien commençait à pàlir.

Les dernières années de Balzac furent assombries par les chagrins que lui avaient causés les querelles littéraires et l'inconstance de la fortune. Il s'ensevelit en Angoumois, dans la retraite, à la campagne, qu'il aimait, dont la paix et le silence le consolaient des injustices des hommes et le reposaient des agitations de sa vie. Il se consacra aux bonnes œuvres, à la charité. Il écrivait à Conrart peu de temps avant sa mort : « Dans mon extrême langueur, je n'ai point d'autre consolation que celle de penser à mourir en la grâce de Dieu, et de me représenter à toute heure quel bonheur ce m'est d'avoir acquis un ami tel que vous, et de l'avoir conservé jusqu'au tombeau. »

Sa fin fut édifiante. Le 18 février 1654, il expira, âgé de soixante ans, ayant demandé par testament à reposer à Angoulême dans l'hôpital de Notre-Dame-des-Anges, « aux pieds des pauvres qui y estaient déjà inhumés. »

II

La plupart des lettres de Balzac ont la forme et la solennité du discours. Elles traitent de la politique, de la religion, de la morale, des affaires publiques. Balzac construit, pour ainsi dire, une lettre sur un sujet qu'il développe. Il a un thème à l'usage de ses correspondants, et disserte, en style relevé, employant des tours de phrase éloquents, sentencieux. Rien de la négligence, du laisser aller qui caractérise le style épistolaire; rien de ces causeries où l'on effleure les sujets les plus différents, de ces épîtres écrites au courant d'une plume dont la légèreté

fait l'agrément. L'éloquence, qu'on bannit des lettres comme une prétention et un manque de goût, est précisément le genre, le caractère dominant de Balzac. Ses lettres, que l'on sent très étudiées, étaient des compositions littéraires. Elles atteignaient leur but, en apprenant à une époque, encore ignorante dans l'art de bien dire, la recherche et le souci de la forme trop négligée jusqu'alors. Aussi étaient-elles accueillies avec empressement, lues avec avidité. Richelieu traduisait l'opinion générale quand il lui écrivait :

« Les conceptions de vos lettres sont fortes et aussi éloignées des imaginations ordinaires qu'elles sont conformes au sens commun de ceux qui ont le jugement relevé ; la diction en est pure, les paroles autant choisies qu'elles le peuvent être pour n'avoir rien d'affecté, le sens clair et net, et les périodes accomplies de tous leurs membres.

« Mon sentiment, lui disait encore le grand cardinal, sera suivi de beaucoup d'autres, et s'il y en a quelques-uns qui en aient un contraire,

j'ose vous assurer que le temps leur fera connaître que les défauts qu'ils remarquent en vos lettres viennent de leur esprit et non de votre plume, et qu'ils sont comme les pauvres malades qui, ayant la jaunisse jusque dedans les yeux, ne voient rien qui ne leur semble en avoir la teinture. »

C'était répondre plaisamment aux critiques qui devaient poursuivre Balzac et empoisonner les louanges qu'on lui prodigua.

Parmi ses lettres, prenons-en quelques-unes qui feront connaître son genre d'esprit. Différentes par les sujets comme par les personnages auxquels il les adresse, elles permettront de juger l'écrivain.

Le cardinal de la Valette était à Paris et avait retardé son départ pour Rome. Voici sur ce sujet la lettre de Balzac :

« Puisque vous avez jugé que de quitter la Cour tout d'un coup, ce serait autant que mourir de mort subite, et qu'il ne faut pas moins de force ni de temps pour se résoudre à laisser les choses plaisantes que pour surmonter les diffi-

ciles, je reprendrai, s'il vous plaît, le commerce que le bruit commun m'avait fait cesser et ne croirai pas une autre fois que vous puissiez sortir de Paris plus aisément que l'Arsenal et le Louvre. Si ce n'était un lieu tout plein d'enchantements et de chaînes, et qui a une telle force d'attirer et de retenir les hommes qu'il a fallu donner des batailles pour en chasser les Anglais et en éloigner les Espagnols, on pourrait s'étonner de la peine que vous avez à vous en tirer. Mais il est certain que tout le monde y trouve sa maison et ses affaires, et pour vous, monseigneur, puisqu'en ce pays-là les rois naissent et deviennent vieux, et que c'est le siège de leur empire, personne ne vous saurait blâmer d'y demeurer trop longtemps sans vous accuser d'aimer votre maître et de vouloir être près de sa personne.

« A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée : vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables. Mais ce sont les amusements d'un

esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage, et qui n'est pas venu au monde pour le laisser en oisiveté. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires et commencé ce long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple et où le sang des martyrs a été souvent mêlé avec celui des criminels et des bêtes, je ne doute point qu'après avoir encore regardé beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome, qui sont deux choses beaucoup plus propres à la nuit et aux cimetières qu'à la Cour et à la lumière du monde (1). »

Le séjour de Paris et celui de Rome sont

(1) Lettre du 3 juin 1623.

opposés l'un à l'autre, et peints en termes pompeux dans ces lignes, qui ont moins la forme d'une lettre que celle d'une narration ou d'un discours. Les phrases sont construites savamment, et s'allongent avec dignité, de manière à flatter l'oreille, comme si elles étaient débitées devant un auditoire. C'est là ce qu'on admirait au temps de Balzac, que Richelieu félicite de ses « périodes accomplies de tous leurs membres ».

Lisons maintenant une lettre de Balzac à Corneille, qui venait de lui envoyer sa tragédie de *Cinna*. Cette fois, c'est un sujet littéraire, et il n'est pas sans intérêt de voir ce qu'il dit de l'œuvre du grand poète :

« Monsieur,

« J'ai senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, et je crie : miracle! dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades; il fait que les paralytiques battent des mains; il rend la parole à un muet, ce serait trop peu dire à un enrhumé. En effet,

j'avais perdu la parole avec la voix. Et puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre moyen, il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire, et à dire sans cesse : La belle chose! Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir apporté assez de force pour soutenir la grandeur romaine. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement approuvée. Et s'il était vrai qu'en quelqu'une de ses parties vous eussiez senti quelque faiblesse, ce serait un secret entre vos Muses et vous, car je vous assure que personne ne l'a reconnue. La faiblesse serait de notre expression, et non pas de votre pensée; elle viendrait du défaut des instruments, et non pas de la faute de l'ouvrier; il faudrait en accuser l'incapacité de notre langue.

« Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en la

remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore et aussi déchirée qu'elle était au siècle des Théodorics : c'est une Rome de Tite-Live et aussi pompeuse qu'elle était au temps des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la République, cette noble et magnanime fierté; et il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions; mais vous êtes le vrai et le fidèle interprète de son esprit et de son courage. Je dis plus, monsieur, vous êtes souvent son Pédagogue, et l'avertissez de la bienséance quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le Réformateur du vieux temps, s'il a besoin d'embellissement ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre; quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre; et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle (1). »

Dans cette lettre, il serait facile de relever les

(1) Lettre du 17 janvier 1643.

fautes contre le goût, l'enflure, les phrases sur cette Rome « de brique » changée en marbre, et que le poète tragique « n'a point brisée en la remuant ». Balzac délaye, affaiblit parfois sa pensée, en l'amplifiant. En cherchant l'effet, il tombe dans la rhétorique. Mais le ton de cette lettre a la noblesse et la dignité qui conviennent au grand Corneille, pour lequel elle a été écrite; elle rend un bel hommage au caractère de son génie, où revit l'âme de l'ancienne Rome. « Il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles; mais vous êtes le vrai et fidèle interprète de son esprit et de son courage. » Et ce mot heureux qui résume tous les éloges : « Ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle. » On ne pouvait mieux penser ni mieux dire. Balzac parlait de Corneille comme devait en parler la postérité.

L'hôtel de Rambouillet était le centre des beaux esprits de l'époque. Il devait finir par les *précieuses ;* mais il avait commencé par exercer sur le langage, la politesse, la société, une influence salutaire, et l'on a trop oublié son vrai

rôle, en le couvrant d'un ridicule qu'a mérité seulement l'exagération de ses qualités. Balzac était naturellement un des habitués de ce salon célèbre, et ses lettres y parvenaient à un cercle digne de les goûter.

La marquise de Montausier, Julie d'Angennes de Rambouillet, qu'a immortalisée *la Guirlande de Julie*, perdit son fils en 1651. Balzac lui écrit, à ce sujet, ce qu'on appellerait aujourd'hui une lettre de condoléance :

« Madame,

« Si en l'état où vous êtes vous pouvez recevoir de la consolation, Dieu seul vous en peut donner. Pour ne rien perdre, il faut lui offrir ce qu'on perd. C'est le moyen de priver la fortune de ses droits ; par là on ôte même à la mort la puissance de faire mourir. Croyez-moi, madame, faites une offrande du sujet de votre douleur, afin qu'il change de nature et qu'il devienne la matière de votre mérite. Si vous mettez sur les autels la chose que vous regrettez, premièrement vous en augmenterez le prix, la faisant passer à

un saint usage. Vous rendrez plus parfaite, par cette consécration, une créature que le temps n'avait pas encore bien achevée; mais outre cela vous la posséderez en Dieu plus sûrement que vous le possédiez en elle-même.

« Dieu est fidèle, madame; il vous gardera ce que vous lui aurez donné. Votre dépôt sera un don que vous ne pourrez plus perdre, l'ayant confié à celui chez lequel on trouve tout. Ce sont des pensées de la semaine sainte, et qui me viennent une fois l'an; mais ce sont vos méditations de tous les jours. Et quoique cette sorte de philosophie soit un peu élevée et un peu abstraite, elle ne l'est pas trop pour une âme de la hauteur de la vôtre. Ayant appris de M. l'évêque de Grasse (1) et de tant d'autres saints que vous pouvez appeler vos saints domestiques, qu'il y a plus de remèdes en notre religion qu'il n'y a de maux en notre vie, sans doute, madame, vous préviendrez par votre piété le secours que la raison humaine vous pourrait fournir en cette occasion.

(1) Godeau.

J'eusse bien voulu qu'il s'en fût présenté une moins fâcheuse pour vous renouveler les assurances de mes respects et pour vous dire, à mon retour de l'autre monde, où je viens de faire un voyage assez dangereux, que je suis toujours, madame,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« BALZAC. »

Cette lettre, appropriée à la circonstance, exprime en termes délicats des idées élevées et chrétiennes sur le sacrifice qu'on doit faire à Dieu de ceux qui ne sont plus : « Pour ne rien perdre, il faut lui offrir ce qu'on perd. » Et cette autre pensée : « Dieu est fidèle ; il vous gardera ce que vous lui aurez donné. »

Balzac, quand il traçait ces lignes, achevait son existence loin du monde et du bruit, sur les bords de la Charente, où lui apparaissait, à l'horizon, le souvenir des jours glorieux et celui des jours amers. Il avait connu les jouissances de l'amour-propre et les blessures de la critique et de l'envie. Détaché du monde et de ses vanités,

il goûtait le calme de la vie des champs, dont il avait fait, en te mes poétiques, la peinture, au temps heureux où tout souriait à sa jeunesse, et où il écrivai à un ami

« Il fit hier un de ces beaux jours sans soleil que vous dites qui ressemblent à cette belle aveugle dont Philippe second était amoureux. En vérité, je n'eus jamais tant de plaisir à m'emtretenir moi-même, et quoique je me promenasse en une campagne toute nue, et qui ne saurait servir à l usage des hommes que pour être le champ d'une bataille, néanmoins l'ombre que le ciel faisait de tous côtés m'empêchait de désirer celle des grottes et des forêts. La paix était générale depuis la plus haute région de l'air jusque sur la face de la terre; l'eau de la rivière paraissait aussi plate que celle d'un lac; et si, en pleine mer, un tel calme surprenait pour toujours les vaisseaux, ils ne pourraient jamais ni se sauver, ni se perdre. Je vous dis ceci afin que vous regrettiez un jour si heureux que vous avez perdu à la ville, et que vous descendiez quelquefois de votre Angoulême, où vous allez

de pair avec nos tours et nos clochers, pour venir recevoir les plaisirs des anciens rois qui se désaltéraient dans les fontaines et se nourrissaient de ce qui tombe des arbres. Nous sommes ici en un petit rond, tout couronné de montagnes où il reste encore quelques grains de cet or dont les premiers siècles ont été faits. Certainement, quand le feu s'allume aux quatre coins de la France, et qu'à cent pas d'ici la terre est toute couverte de troupes, les armées ennemies d'un commun consentement pardonnent toujours à notre village, et le printemps qui commence les sièges et les autres entreprises de la guerre, et qui depuis douze ans a été moins attendu pour le changement des saisons que pour celui des affaires, ne nous fait jamais rien voir de nouveau que des violettes et des roses.

« Je ne veux pas vous faire le portrait d'une maison dont le dessin n'a pas été conduit selon les règles de l'architecture, et la matière n'est pas si précieuse que le marbre et le porphyre. Je vous dirai seulement qu'à la porte il y a un bois où en plein midi il n'entre de jour que ce qu'il

en faut pour n'être pas nuit et pour empêcher que toutes les couleurs ne soient noires... Les arbres y sont verts jusqu'à la racine, tant de leurs propres feuilles que de celles du lierre qui les embrasse, et pour le fruit qui leur manque, leurs branches sont chargées de tourtres et de faisans en toutes les saisons de l'année. De là, j'entre en une prairie où je marche sur les tulipes et les anémones que j'ai fait mêler avec les autres fleurs... Je descends enfin quelquefois dans cette vallée qui est la plus secrète partie de mon désert et qui jusqu'ici n'avait été connue de personne. C'est un pays à souhaiter et à peindre que j'ai choisi pour vaquer à mes plus chères occupations et passer les plus douces heures de ma vie. L'eau et les arbres ne laissent jamais manquer de frais et de vert. Les cygnes, qui couvraient autrefois toute la rivière, se sont retirés en ce lieu de sûreté, et vivent dans un canal qui fait rêver les plus grands parleurs, aussitôt qu'ils s'en approchent, et au bord duquel je suis toujours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste... Par quelque

porte que je sorte du logis et de quelque part que je tourne les yeux en cette agréable solitude, je rencontre toujours la Charente, dans laquelle les animaux qui vont boire, voient le ciel aussi clairement que nous faisons, et jouissent de l'avantage qu'ailleurs les hommes veulent leur ôter. Mais cette belle eau aime tellement cette belle terre qu'elle se divise en mille branches et fait une infinité d'îles et de détours afin de s'y amuser davantage, et quand elle se déborde, ce n'est que pour rendre l'année plus riche et pour nous faire prendre à la campagne ses truites et ses brochets qui valent bien les crocodiles du Nil et le faux or de toutes les rivières des Poètes (1). »

Cette lettre, du genre descriptif, exprime le sentiment de la nature. Elle montre Balzac épris de solitudes, de paysages. Ce goût s'alliait à son caractère indépendant, et l'âge ne fit que l'incliner davantage vers la retraite, où il vint se réfugier, fidèle au pays natal, qu'il s'était plu à décrire et à célébrer.

(1) A M. de la Motte-Aigron, lettre du 4 septembre 1622.

Sa fierté se pliait mal au joug du pouvoir absolu.

« S'il m'était défendu de faire profession de la vérité, avait-il écrit au cardinal de Richelieu, je ne serais pas pour cela rebelle, ni ne m'opposerais à l'ordre établi. J'obéirais à une loi si fâcheuse, à cause que je suis bon citoyen ; mais ce serait par mon silence et non par lâcheté, et à la charge de ne point parler, et non pas de parler contre ma conscience. »

Ces lignes courageuses, adressées au ministre tout-puissant et vindicatif, prouvent que Balzac n'était pas de la race des courtisans ; il ne pouvait être du nombre des favoris. Il avait cherché à inspirer dans ses écrits l'amour du beau, du vrai et du bien. S'il servit la cause des lettres par ses talents, il l'honora par son caractère, éloge que ne méritent pas tous les écrivains. La Bruyère le place auprès de Malherbe (1). Il

(1) « L'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avaient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis ont laissé perdre. » (*Les Caractères*. Des ouvrages de l'esprit.) « Ronsard et Balzac ont eu, chacun dans leur genre,

rendit, en effet, à la prose les services que Malherbe avait rendus à la poésie; il la perfectionna, épura le langage, enseigna l'art d'écrire et en donna le goût à une époque qui est comme l'aurore du siècle de Louis XIV. Mais il eut le sort des novateurs; il fut oublié, méconnu de ceux qui vinrent après lui, et qu'il avait enrichis. La justice doit lui garder la place qu'il occupe dans l'histoire littéraire. Il a cessé d'être un modèle, mais il reste un ancêtre.

assez de bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose. » (*Ibid.*)

CHAPITRE IV

VOITURE

I

Nous ne voyons plus dans Voiture qu'un bel esprit maniéré, un écrivain prétentieux, et si sa mémoire n'a pas péri, elle est presque vouée au ridicule. La lecture de ses œuvres, que personne peut-être n'aurait le courage d'entreprendre, ne détruirait pas cette opinion, et causerait un insurmontable ennui. Voiture a joui cependant d'une brillante renommée. Il n'a pas régné seulement à l'hôtel de Rambouillet; il a été une autorité à son époque et dans le monde lettré. Sa réputation lui a survécu, et les juges les plus sévères

ont parlé de lui dans des termes que nul ne ratifierait de nos jours. Boileau, qui fit une rude guerre à la préciosité, à l'affectation et au mauvais goût de l'école dont Voiture est une des personnifications les plus célèbres, a été jusqu'à l'égaler à Horace et la Fontaine. Dans la satire *A son esprit*, publiée en 1668, vingt ans après la mort de Voiture, il disait :

Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse,
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace et de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

Énumérant les grands noms littéraires qui ont illustré le siècle de Louis XIV, il écrivait, en 1700, à Charles Perrault : « Avec quels battements de mains n'a-t-on point reçu les ouvrages de Voiture, de Sarrasin et de la Fontaine! »

Ce rapprochement, plus flatteur pour Voiture que pour la Fontaine, pouvait être une concession, à l'époque où se réconciliaient les deux adversaires, armés par la querelle des anciens et des modernes. Quelques années plus tard, Boi-

leau ajoute un correctif dans la satire sur *l'Équivoque :*

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De son froid jeu de mots l'insipide figure :
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez soi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
Faire de son discours la piquante beauté.

La critique frappe juste, mais elle est encore adoucie. Pour combien d'autres la férule de Boileau a-t-elle eu moins de ménagements, sans aucun des éloges que le nom de Voiture obtient sous sa plume! Le jugement de la Bruyère sur cet écrivain est loin d'être sévère :

« Balzac, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que Voiture; mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre (1). »

(1) *Les Caractères*. Des ouvrages de l'esprit.

Voltaire veut bien rendre justice à quelques-unes des poésies de Voiture; mais il l'exécute d'un mot, en qualifiant ses lettres de « baladinage ». Son opinion a prévalu. La vogue qui entoura Voiture se prolongea parmi la génération qu'avait séduite son esprit. Le souvenir de ses succès continua de le protéger; mais plus on s'éloignait de son temps, plus on était choqué de ses défauts. Les œuvres de Voiture n'étaient pas de celles que consacre le temps. La critique arriva pour elles, en attendant l'oubli, cette mort définitive des écrivains dont la réputation éprouve l'inconstance du goût, la faveur changeante du public. Ce fut le sort de Voiture.

L'homme tenait du petit maître et du courtisan. Il n'avait pas le genre d'esprit qui crée les choses durables, mais celui qui plaît et qui amuse. Il lui dut ses succès auprès des grands, dans le monde de la ville et de la Cour. Né à Amiens en 1598, il était fils d'un marchand de vins qui avait acquis de la fortune et de belles relations. Il avait pour le vin une répugnance sur laquelle

on le raillait parfois, en lui rappelant une origine, dont il n'aimait guère à se souvenir.

Un rimeur fit un jour à table cet impromptu qu'il lui débita, en présence de plusieurs convives :

Quoi ! Voiture, tu dégénère!
Hors d'ici, maugrebi de toi.
Tu ne vaudras jamais ton père.
Tu ne vends du vin, ni n'en bois.

Un soir qu'à l'hôtel de Rambouillet l'on jouait aux jeux d'esprit, il proposa un proverbe qui ne plut pas, et lui attira cette répartie, où il était facile de voir une allusion à la condition de son père : « Ceci ne vaut rien, percez-nous-en d'une autre. »

Le maréchal de Bassompierre disait : « Le vin qui fait revenir le cœur aux autres fait pâmer Voiture. »

Ses succès, l'engouement dont il était l'objet, avaient encouragé en lui une fatuité qu'on n'était pas fâché, sans doute, d'humilier quand on en trouvait l'occasion. « Il était femme par la vanité. » C'est le mot de la marquise de Sablé, et le prince

de Condé exprimait sur son compte cette opinion : « Si Voiture avait été de notre condition, on ne pourrait le souffrir. »

Admis dans la familiarité des princes et des grands seigneurs, il offensa un personnage qui le provoqua en duel. Voiture savait mieux manier la plume que l'épée. « La partie n'est pas égale, dit-il à son adversaire ; vous êtes grand et je suis petit ; vous êtes brave et je suis poltron. Vous voulez me tuer ? Et bien je me tiens pour mort. »

Mlle de Bourbon définissait assez bien la préciosité de sa personne et de son esprit, en disant qu'« il faudrait le conserver dans du sucre ». Vaniteux à l'excès, il était capable aussi de bienfaisance et de générosité. Le trait suivant en est la preuve. Balzac lui emprunta 400 écus en lui en donnant une quittance, au bas de laquelle Voiture écrivit en la lui renvoyant : « Je soussigné confesse devoir à M. de Balzac la somme de 800 écus pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter 400. »

Son existence ne fut pas seulement consacrée

aux lettres; il aborda la diplomatie, où il déploya sa finesse et ses talents. Soutenu par d'illustres protecteurs, il fit rapidement son chemin dans le monde. D'abord introducteur des ambassadeurs chez Gaston duc d'Orléans, frère du Roi, il le suit en Lorraine, en Belgique. Parlant avec facilité l'espagnol, il est envoyé par ce prince en Espagne pour y entamer une négociation, revient, par le Portugal et l'Angleterre, en Belgique, où il retrouve le duc d'Orléans, qui le récompense par un brevet de 30,000 livres.

En 1638, il est envoyé à Florence pour notifier au grand-duc de Toscane la naissance de Louis XIV. Distingué par Richelieu, il se fait auprès de lui le protecteur des hommes de lettres. Il obtient auprès de Mazarin la faveur dont il avait joui auprès de Richelieu. Maître d'hôtel du Roi, il accompagne, à Péronne, Marie de Gonzague, reine de Pologne.

Le comte d'Avaux, qui dès ses débuts s'était intéressé à sa fortune, ne l'oublia pas quand il fut devenu lui-même contrôleur des finances. Il lui donna le titre de premier commis avec

20,000 livres d'appointements. On voit qu'il n'eut pas à se plaindre du sort. Mais il avait évidemment le don de plaire et de réussir. Si ses talents ne lui servirent pas à conquérir une réputation durable, ils lui procurèrent les faveurs des grands et le conduisirent à la fortune.

Ses poésies légères, dont quelques-unes ont mérité d'être retenues, sont d'un tour agréable et facile. Il avait le génie des langues, faisait des vers en latin, en italien et en espagnol. Lorsqu'il mourut, en 1648, à l'âge de cinquante ans, l'Académie, dont il était membre depuis 1634, porta son deuil, honneur qu'elle n'accorda à aucun autre, et qui prouve l'admiration qu'il inspirait.

Ayant à le juger ici comme épistolier, nous citerons quelques-unes de ses lettres.

On sait que ses contemporains se plaisaient à l'opposer à Balzac. Celui-ci ne voyait pas sans une secrète amertume la faveur du public s'éloigner de lui pour aller à son rival. La lettre que lui adressa Voiture est curieuse à ce titre et fera juger favorablement son caractère. Après s'être

plaint de ceux qui avaient cherché à les armer l'un contre l'autre et avoir rendu hommage à la supériorité de Balzac, il ajoute :

« Vous avez regagné en mon estime la même place qu'on vous a ôtée en mon affection, et en même temps que j'ai commencé à vous aimer moins, j'ai été contraint de vous honorer davantage. Je n'ai rien vu de vous depuis votre départ qui ne m'ait semblé au-dessus de ce que vous avez jamais fait ; et par ces derniers ouvrages vous avez surmonté celui qui a passé tous les autres. Cependant, je trouve étrange qu'avec tant de raisons que vous avez d'être content, vous ne le puissiez être, et que tous les grands hommes étant satisfaits de vous, il n'y ait que vous seul qui ne le soyez pas. Aujourd'hui toute la France vous écoute. Il n'y a plus personne qui sache lire à qui vous soyiez indifférent. Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de ce royaume ne s'informent pas plus de ce que fait M. le Maréchal de Créquy que de ce que vous faites, et nous avons plus de deux généraux d'armée qui ne font pas tant de bruit avec trente mille hommes

que vous dans votre solitude. Ne vous étonnez donc point qu'avec tant de gloire vous ayez beaucoup d'envie, et souffrez doucement que ces mêmes juges devant qui Scipion a été criminel, et qui ont condamné Aristide et Socrate, ne vous donnent pas tout d'une voix ce que vous méritez. C'est de tout temps que le peuple a cette coutume de haïr en autrui les mêmes qualités qu'il admire. Tout ce qui est hors de la règle l'offense, et il souffrirait plus volontiers un vice commun qu'une vertu extraordinaire... Gardez-vous bien d'appeler votre malheur ce qui n'est que le malheur du siècle, et ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes, puisque tous ceux qui ont quelque valeur sont de votre côté (1). »

Il était impossible de panser les blessures de l'amour-propre par des louanges plus délicates, de parler à un grand écrivain un langage plus noble et plus digne. Rien d'affecté ni d'outré dans cette lettre. C'est ce qu'on pourrait appeler la bonne manière de Voiture.

(1) *OEuvres de Voiture*, 2 vol. in-12, Paris, 1681, t. Ier.

La flatterie envers les princes tombe facilement dans la fadeur et l'adulation. Il ne suffit pas d'offrir l'encens; il faut savoir le présenter, et ce ne serait pas élever les autres que de trop s'abaisser soi-même. Voyons comment écrit Voiture au grand Condé, alors duc d'Enghien, pour le féliciter de la prise de Dunkerque :

« Monseigneur,

« Je crois que vous prendriez la lune avec les dents, si vous l'aviez entrepris. Je n'ai garde de m'étonner que vous ayiez pris Dunkerque. Rien ne vous est impossible. Je suis seulement en peine de ce que je dirai à Votre Altesse là-dessus, et par quels termes extraordinaires je lui pourrai faire entendre ce que je conçois d'elle. Sans doute, Monseigneur, dans l'état glorieux où vous êtes, c'est une chose très avantageuse que d'avoir l'honneur d'être aimé de vous. Mais à nous autres beaux esprits qui sommes obligés de vous écrire sur les bons succès qui vous arrivent, c'en est une aussi bien embarrassante que d'avoir à

trouver des paroles qui répondent à vos actions, et de temps en temps de nouvelles louanges à vous donner. S'il vous plaisait vous laisser battre quelquefois, ou lever seulement le siège de devant quelque place, nous pourrions nous sauver par la diversité, et nous trouverions quelque chose de beau à vous dire sur l'inconstance de la fortune, et sur l'honneur qu'il y a à souffrir courageusement ses disgrâces. Mais dès vos premiers exploits, vous ayant mis avec raison de pair avec Alexandre, et voyant que de jour en jour vous vous élevez davantage, en vérité, Monseigneur, nous ne saurions où vous mettre ni nous aussi, et nous ne trouvons plus rien à dire qui ne soit au-dessous de vous. L'éloquence qui des plus petites choses sait faire de grandes, ne peut avec tous ses enchantements, égaler la hauteur de celles que vous faites. Et ce que, dans les autres sujets, elle appelle hyperboles n'est qu'une façon de parler bien froide pour exprimer ce qu'on pense de vous. Et certes, cela est incompréhensible que Votre Altesse trouve moyen, tous les étés, d'accroître de quelque chose cette gloire à

laquelle tous les hivers précédents il semblait qu'il n'y eut rien à ajouter, et qu'ayant débuté de si grands commencements et ensuite de plus grands progrès, les dernières choses que vous faites se trouvent toujours les plus glorieuses. »

Nous ne sommes encore qu'à l'époque de la minorité de Louis XIV, et Voiture parle déjà comme un courtisan de l'OEil-de-Bœuf. L'homme de lettres est doublé en lui d'un homme du monde. Le fils du marchand de vins, reçu chez les grands et adulé par eux, sait leur parler leur langage; il porte avec aisance le jabot de dentelles et pirouette à la façon des marquis à talons rouges. Son esprit léger, badin, est fait pour avoir du succès dans un monde qui veut moins être instruit qu'amusé, et où la science ne vaut pas l'art de plaire.

La lettre suivante, adressée à Godeau, évêque de Vence, un des familiers de l'hôtel de Rambouillet, nous montre les écueils et les défauts du genre. L'esprit tourne à l'affectation et la flatterie tombe dans la préciosité, dans le galimatias :

« Monsieur,

« Vous me deviez donner loisir d'apprendre notre langue devant que de m'obliger à vous écrire. Et il n'est guère à propos, qu'après avoir été si longtemps étranger et ne faisant que sortir encore de la Barbarie, je fasse voir de mes lettres à un des plus éloquents hommes de France. Cette considération m'avait fait taire jusqu'à cette heure. Mais si je me suis gardé de faire réponse à vos défis, je ne me puis pas empêcher de faire réponse à vos civilités, et malgré toutes mes fuites, vous avez trouvé un autre moyen de me vaincre. En l'état où je suis, il vous sera plus avantageux de m'avoir surmonté de cette sorte que si vous m'aviez gagné par force. Ce vous eût été peu de gloire de mener à outrance un homme déjà outré et à qui la fortune a donné tant de coups que les moindres le pensent abattre. Dans les ténèbres où elle nous a jetés, il n'y a point d'art de se défendre, ni d'escrime dont on puisse se servir. Il en arriverait peut être autrement et tout au contraire de ce que vous

me dites, si vous m'aviez mis devant les yeux le soleil dont vous me parlez; et quelque humble que vous me voyez à cette heure, je pourrais être assez hardi pour vous combattre, si sa lumière était partagée entre nous deux. C'est plus de l'avoir de votre côté que si le reste du ciel était pour nous. Toutes les beautés qui brillent dans ce que vous faites ne viennent que de la sienne, et ce sont ses rayons qui vous font produire tant de fleurs. »

Les lettres de Voiture à Mlle Paulet se distinguent, pour la plupart, par un badinage prétentieux, par un style galant et maniéré. Celles qu'il adresse à Mlle de Rambouillet, qui devint la duchesse de Montausier, donnent bien l'idée du genre d'esprit et de la conversation en honneur dans le célèbre hôtel de Rambouillet, qui, avant d'engendrer les *précieuses*, exerça sur la société du temps un empire salutaire et incontesté. On en jugera par des lignes comme celles-ci : « Quelque menaçante que soit votre lettre, je n'ai pas laissé d'en considérer la beauté et d'admirer que vous puissiez joindre ensemble avec tant d'arti-

fice le beau et l'effroyable. Comme on voit l'or et l'argent sur la peau des serpents, vous émaillez avec les plus vives couleurs de l'éloquence des paroles venimeuses, et je ne puis m'empêcher, en les lisant, que les mêmes choses qui m'épouvantent, ne me plaisent. Vous commencez bientôt à tenir ce que vous m'avez dit : que vous ne seriez bonne qu'autant que la fortune me serait mauvaise. A cette heure qu'il me semble qu'elle me veuille donner un peu de repos, vous me le venez troubler, et me montrez que pour être échappé de la mer et des pirates, je ne suis pas encore en sûreté, et que vous êtes plus à craindre que tout cela.

« J'ai lu à toutes les heures du jour la lettre que vous m'avez écrite à minuit, et quoique je n'aie pas accoutumé de trouver fort agréables les biens que l'on me fait à ces heures-là, j'ai reçu celui-ci avec plus de contentement que je ne le puis dire. Après l'avoir bien considéré, je n'ai pas trouvé qu'elle fût d'une personne endormie, et j'ai confirmé le jugement que j'avais fait de vous autrefois : que ce temps-là est celui où

votre esprit est le plus clair et qu'il reprend de nouvelles forces. En cherchant la cause de cela, je ne veux pas, mademoiselle, soupçonner de vous rien de mauvais, ni remarquer que cela est assez étrange que l'heure des Lutins soit la vôtre. J'aime mieux croire que c'est qu'il ne peut y avoir de nuit dans votre esprit, et qu'étant, comme il est, une source de clarté, les ténèbres qui appesantissent les autres ne lui peuvent nuire. Lorsqu'elles couvrent toutes choses, on le voit briller avec plus d'éclat, et l'ombre de la terre ne peut monter jusqu'aux astres ni jusqu'à lui. »

Chapelain, si malmené par Boileau, n'est plus connu que par les traits du grand satirique qui poursuivait en lui l'école du mauvais goût. Voiture, son confrère à l'Académie, auquel il avait envoyé des vers de Balzac, lui répond en ces termes :

« Si vous êtes juste, vous ne devez pas trouver étrange que l'on ait peur en écrivant à un docteur comme vous êtes, et certes, quand il me vient à la pensée que c'est au plus judicieux homme de notre siècle, à l'ouvrier de la cou-

ronne impériale, au métamorphoseur de la Lionne, au père de la *Pucelle* que j'écris, les cheveux me dressent en la tête si fort qu'ils semblent d'un hérisson. Mais d'ailleurs, quand je pense que cette lettre s'adresse au plus indulgent de tous les hommes, à l'excuseur de toutes les fautes, au loueur de tous les ouvrages, à une colombe, à un agneau, à un mouton, mes cheveux s'applatissent tout à coup, plats comme d'une poule mouillée, et je ne vous crains non plus que rien. »

Ces louanges, grotesques à force d'être outrées, furent, sans doute, très goûtées de celui qui en était l'objet.

Quelques exemples ont suffi pour montrer les défauts de Voiture. Ses lettres écrites de l'étranger, pendant ses voyages, ne manquent pas d'agrément, quoique l'esprit y soit toujours cherché. Il dit de l'Andalousie : « Vous ne trouverez pas étrange que je loue un pays où il ne fait jamais froid et où naissent les cannes de sucre. J'y puis partout cueillir des palmes. Cet arbre pour qui toute l'ancienne Grèce a com-

battu, et qui ne se trouve en France que dans nos poètes, n'est pas ici plus rare que les oliviers, et il n'y a pas un habitant de cette côte qui n'en ait plus que tous les Césars. On y voit tout d'une vue les montagnes chargées de neige et les campagnes couvertes de fruits. On y a de la glace en août et des raisins en janvier. L'hiver et l'été y sont toujours mêlés ensemble, et quand la vieillesse de l'année blanchit la terre partout ailleurs, elle est ici toujours verte de lauriers, d'orangers et de myrthes. »

La lettre sur la prise de Corbie a les proportions d'un mémoire; elle aborde la politique, et commente les événements dans une langue supérieure au style de Voiture. L'éloge de Richelieu s'y détache avec beaucoup de relief :

« Durant cette tempête, n'a-t-il pas toujours tenu le gouvernail d'une main et la boussole de l'autre? S'est-il jeté dedans l'esquif pour se sauver? Et si le grand vaisseau qu'il conduisait avait à se perdre, n'a-t-il pas témoigné qu'il y voulait mourir devant tous les autres? Est-ce la Fortune qui l'a tiré de ce labyrinthe, ou si ç'a

été sa prudence, sa constance et sa magnanimité? Les ennemis sont à quinze lieues de Paris et les siens sont dedans. Il y a tous les jours avis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France et l'Espagne, par manière de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenu parmi tout cela cet homme que l'on disait qui s'étonnerait au moindre mauvais succès, et qui avait fait fortifier le Havre pour s'y jeter à la première mauvaise fortune? Il n'a pas fait une démarche en arrière pour cela. Il a songé aux périls de l'État et non pas aux siens, et tout le changement qu'on a vu en lui, durant ce temps-là est, qu'au lieu qu'il avait accoutumé de ne sortir qu'accompagné de deux cents gardes, il se promena tous les jours, suivi seulement de cinq ou six gentilshommes. Il faut avouer qu'une adversité soutenue de si bonne grâce et avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prospérités et de victoires. »

Cette lettre, ce portrait du cardinal-ministre, relèvent moins du style épistolaire que du style académique. Voiture y déploie des qualités d'é-

crivain qu'on ne soupçonne pas, en lisant un grand nombre de ses lettres. Celle qu'il adresse au président de Maisons, à l'occasion d'un procès, est fort habilement tournée :

« Monsieur,

« Madame de Marsilly s'est imaginé que j'avais quelque crédit auprès de vous, et moi qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la Cour, et qui dispose de tout le Parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge et qu'elle croie que j'y aie contribué en quelque chose, vous ne sauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, et combien j'en serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner, car je sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être touché des vôtres. Sans cela je vous promettrais son amitié. C'est un bien par lequel les plus sévères juges se pourraient laisser corrompre et dont un si honnête homme que vous doit être tenté. Vous

le pouvez acquérir justement, car elle ne demande de vous que la justice. »

L'esprit de Voiture n'est pas seulement l'esprit d'un homme : c'est celui d'une époque. Nous en apercevons les travers, sans en reconnaître aussi les mérites. Le XVII[e] siècle, avec ses écrivains de génie, relégua dans l'ombre ceux qui l'avaient précédé, en contribuant aux progrès de la langue. Les lettres de Balzac cherchaient l'éloquence; celles de Voiture visaient à l'esprit, et c'est pour cela qu'elles ont pu charmer une génération, sans obtenir un succès durable, car il leur a manqué le naturel, supérieur à l'art lui-même, et sans lequel le style épistolaire est condamné par le goût, parce qu'en voulant être un talent, il devient une prétention.

CHAPITRE V

MADAME DE SÉVIGNÉ

I

Mme de Sévigné a la rare fortune de ne pas vieillir, et de garder, à travers les siècles, une cour d'admirateurs qui lui reste fidèle. La critique n'a pas réussi à l'atteindre. Si elle a des adversaires, et ils sont peu nombreux, ce sont ceux qui ne l'ont pas lue, ou n'ont pas su la lire. Sa gloire est plus solide et plus durable que beaucoup d'autres, parce que le charme de l'esprit se joint chez elle aux sympathies qu'inspirent sa personne et son caractère. On l'aime autant qu'on l'admire, et elle possède le plus précieux

de tous les dons, celui de plaire. Des écrivains peuvent conquérir l'immortalité par un seul livre, si ce livre est un chef-d'œuvre, ou par de volumineux ouvrages lorsque le génie ou le talent les ont marqués de leur empreinte. Comment se fait-il qu'une femme soit devenue si célèbre pour n'avoir écrit que des lettres à sa fille, à ses parents, à ses amis? Comment, sans avoir rien d'un auteur, est-elle classique au point d'être dans toutes les bibliothèques? C'est qu'elle a écrit non pas des dissertations en style oratoire comme Balzac, ou des épîtres constellées de brillants, à la manière de Voiture, mais de véritables lettres qui sont comme le miroir de sa vie, où se réfléchissent les sentiments de son âme, les mille événements de la ville et de la Cour, de Paris et de la province, les tendresses de son cœur maternel, les saillies de son imagination, les malices d'un esprit dont la grâce embellit ce qu'il touche. Sa plume court, elle vole, sans ordre dans la composition, comme il convient à une causerie où les sujets se succèdent au hasard.

Si le naturel avait manqué à ces lettres, elles n'eussent point été ce qu'elles sont : des chefs-d'œuvre. On leur a contesté cependant la qualité qui en fait le principal attrait. On s'est refusé à croire que Mme de Sévigné ait pu écrire naturellement, sans apprêt, quand elle savait combien ses lettres étaient recherchées de ceux qui n'étaient pas destinés à les lire. Elle n'ignorait certainement pas les succès dont elle a joui de son vivant; elle se plaignait doucement d'indiscrétions qui étaient un hommage rendu au mérite de ses lettres et à leur séduction. Il n'en est pas moins vrai que ce qu'elle écrit porte le cachet du naturel, et que l'on peut écrire naturellement bien, même lorsque l'on sait être exposé à cette demi-publicité, qui devance la lumière répandue sur les ouvrages livrés à l'impression. Quand une femme a beaucoup d'esprit, est-il étonnant qu'elle en mette dans ses lettres, même sans chercher à en avoir? La conversation de Mme de Sévigné était comme ses lettres, et elle n'aurait pu s'empêcher d'avoir de l'esprit, la plume à la main. Elle avait aussi trop de goût

pour avoir ou pour montrer rien de ce qui ressemble à de la prétention.

Ses lettres à Bussy-Rabutin, à Coulanges, à ses correspondants, n'ont pas le caractère de celles qu'elle écrit à sa fille, parce qu'elle ne saurait y parler avec autant d'abandon. Avec Mme de Grignan, elle peut soupçonner encore que celle-ci ne sera pas toujours seule à la lire; mais elle sera plus simple, plus familière, et aura de l'esprit quand même, un esprit qui part comme un trait ou s'échappe en fusées.

Les lettres de Mme de Sévigné semblaient vouées à la publicité, tant la célébrité s'était attachée à son nom. Pourtant, elles ne virent le jour que trente ans après sa mort. En 1725, on imprime à Troyes un petit volume in-12 renfermant une trentaine de lettres, mutilées, méconnaissables. A Rouen et à la Haye, en 1726, paraissent des éditions moins fautives et moins incomplètes.

Puis arrive le chevalier Perrin, qui obtient de Mme de Simiane, la petite-fille de Mme de Sévigné, communication des lettres de son immor-

telle aïeule. Il pressent l'immense succès réservé au dépôt confié à ses mains. Mais bien des difficultés entravent encore cette publication. Il y a des amours-propres à ménager, des gens qui n'ont pas disparu, des susceptibilités qu'éveilleront, dans certaines familles, des anecdotes, des noms mentionnés. Mme de Simiane meurt au milieu de ces négociations et des tracas que lui suscite une édition publiée en 1734. D'autres lui succèdent en 1737 et en 1754.

Il appartenait à M. Montmerqué de donner l'édition qu'on pourrait appeler définitive de ces lettres réunies dans la belle collection des *Grands Écrivains de la France* par M. Ad. Regnier.

En 1876, M. Charles Capmas a eu la bonne fortune de retrouver un manuscrit authentique de lettres inédites de Mme de Sévigné qu'il a publiées en deux volumes (1). Elles ont réjoui les amis de l'illustre marquise, sans rien ajouter à sa gloire. Cette gloire n'a subi aucune éclipse. La charmante épistolière porte une couronne que ne me-

(1) Librairie Hachette, 1876.

nace aucune révolution, et elle continuera de séduire toutes les générations qui croiront l'avoir connue et avoir vécu de sa vie, en lisant ses lettres.

Rien de plus difficile que de faire un choix quand on veut en citer quelques-unes, car on ne sait auxquelles donner la préférence. Il semble cependant que les lettres qui donnent l'idée la plus juste, la plus complète, de l'esprit et du talent de Mme de Sévigné ne sont pas les plus connues, comme par exemple : la mort de Vatel, la mort de Turenne et de Louvois, le mariage de Mlle de Montpensier, ou encore la lettre à Coulanges sur la fenaison (1). Ce sont des modèles de narration, devenus classiques et souvent reproduits dans les manuels de littérature. Mme de Sévigné s'y montre supérieure dans l'art du récit. Mais son vrai talent, le meilleur de son esprit, ne sont pas là; ils sont dans les lettres écrites à sa fille, de Bretagne, au milieu des bois dont elle arpente les allées, loin du bruit et

(1) Lettre du 22 juillet 1671.

des agitations de la capitale. Mme de Sévigné à la campagne n'a plus à peindre que de petites choses, et elle y excelle. Ses lettres de Paris sont pleines des échos mondains qu'elle assaisonne de ses grâces piquantes. Elle y est moins elle-même, parce qu'elle y parle plus des autres. Mais au milieu des nouvelles, des « faits divers » qui émaillent alors ses épîtres, se retrouvent son allure familière, sa grâce inimitable et la gaicté que traduisent de malicieux commentaires. Une mode nouvelle lui fournit d'amusantes réflexions :

« Je fus voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour, écrit-elle à Mme de Grignan ; elle était belle comme un ange. Mme de Nevers y vint, coiffée à faire rire ; il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin (1) l'avait bretaudée par plaisir comme un patron de la mode excessive. Elle avait donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés naturellement par cent papillotes qui font souffrir toute la nuit mort et passion. Tout cela fait une petite tête de

(1) Coiffeuse en vogue de l'époque.

chou ronde, sans nulle chose par les côtés : toute la tête nue et hurlupée. Ma fille, c'était la plus ridicule chose qu'on pût s'imaginer : elle n'avait point de coiffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais toutes ces femmes de Saint-Germain et cette la Motte se font testonner par la Martin. Cela est au point que le roi et les dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert sait si bien : les boucles renversées, voilà tout; elles se divertissent à voir outrer cette mode jusqu'à la folie (1). »

Quinze jours sont à peine écoulés que Mme de Sévigné se réconcilie avec cette coiffure, et en fait l'éloge à sa fille :

« Je vous mandais l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers et dans quel excès la Martin avait poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui

(1) 18 mars 1671.

sont défrisées en un moment, qui sièent mal, et qui ne sont pas plus à la mode présentement que la coiffure de Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes; je suis rendue. Cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange et cela est fait en un moment...

« Imaginez-vous une tête blonde, partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet : on coupe ses cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts, car comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse

traîner jusque sur la gorge... Je vous vois, vous me paraissez, et cette coiffure est faite pour vous; mais qu'elle est ridicule à certaines dames dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas (1)! »

Il s'agit une autre fois d'un nouvel habillement qui a un grand succès, et qu'adoptent les dames de la Cour. Mme de Sévigné ne manque pas d'en faire la description :

« Avez-vous ouï parler des transparents? Ce sont des habits entiers, des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus, des robes noires transparentes, ou de la belle dentelle d'Angleterre, ou de chenilles veloutées sur un tissu, comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues : cela compose un transparent qui est un habit noir, et un habit tout d'or ou d'argent ou de couleur, comme on veut, et voilà la mode (2). »

Tout passe rapidement dans ces pages qui ont la chaleur de l'improvisation : les bruits de la ville ou de la Cour, les visites, les relations, les

(1) Avril 1671.
(2) 5 novembre 1676.

amitiés, les événements de la société. Peut-on peindre avec de plus vives couleurs un grand mariage à Paris ?

« J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois : que vous dirai-je? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, où ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est (1). »

Être à Paris, c'est aller à Versailles, où resplendit l'astre de Louis XIV, où chacun sollicite la faveur d'une parole royale. Mme de Sévigné jouit de ces distinctions, comme elle jouit de

(1) 29 novembre 1679.

tout ; elle en parle avec cette aisance, cette belle humeur, qui animent ses récits. Elle va à la Cour et nous y introduit dans les lettres adressées à sa fille absente :

« Je fus samedi à Versailles avec les Villars : voici comme cela va. Vous connaissez la toilette de la reine, la messe, le dîner ; mais il n'est plus besoin de se faire étouffer, pendant que Leurs Majestés sont à table, car à trois heures, le roi, la reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, Mme de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin ce qui s'appelle la Cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud, on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse en nul lieu. Un jeu de reversis donne la forme, et fixe tout. C'est le roi (Mme de Montespan tient la carte), Monsieur, la reine et Mme de Soubise, Dangeau et compagnie ; Langlée et compagnie. Mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a

point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau et j'admirais combien nous sommes sots auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire et gagne où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot sa bonne conduite défie la fortune; aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette. Il dit que je prenais part à son jeu, de sorte que je fus assise très agréablement et très commodément. Je saluai le roi comme vous me l'avez appris; il me rendit mon salut comme si j'avais été jeune et belle. La reine me parla aussi longtemps de ma maladie que si c'eût été une couche. Elle me parla aussi de vous. Monsieur le Duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti :* vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce qu'on trouve en chemin...

« Cette agréable confusion, sans confusion de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure jusqu'à

six heures depuis trois. S'il vient des courriers, le roi se retire pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute et qui fait un très bon effet. Il cause avec celles qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin on quitte le jeu à l'heure que je vous ai dite... A six heures donc, on monte en calèche, le roi, Mme de Montespan, Monsieur, Mme de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans la *gloire de Niquée*. Vous savez comme ces calèches sont faites; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre avec les princesses, et ensuite tout le monde attroupé selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on y trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait médianoche (1). Voilà comme se passa le samedi. Nous revînmes quand on monta en calèche (2). »

(1) Repas fait à minuit, en gras, pour marquer le passage d'un jour maigre à un jour gras.

(2) 29 juillet 1676.

Rien de plus animé, de plus vivant, que ce tableau qui représente les personnages avec leurs gestes, leurs attitudes, dans le cadre somptueux de la monarchie absolue. Mme de Sévigné a le don de peindre d'un trait, d'un mot. Elle a l'originalité dans l'expression, le tour vif et enjoué qui font de ses narrations des pages d'histoire écrites « à la volée », sous l'impression du moment. Avec sa nature expansive, son esprit observateur et plein de saillies, elle aime la société, les spectacles du monde. Volontiers elle fuit leurs servitudes et se réfugie à Livry, où l'attire le repos que viennent parfois interrompre ses relations de Paris. Elle décrit plaisamment l'importunité de ces visites survenues à l'improviste :

« Admirez combien je suis peu destinée à la solitude ; j'ai pris ce matin mes deux verres de séné bien sagement ; je ne me suis point coiffée en toupet ; je suis demeurée, jusqu'à midi *spensierata*, de crainte de troubler mes opérations. Comme je les finissais, voilà un carrosse à six chevaux. J'avais un pigeon pour mon dîner.

C'est M. et Mme de Villars, Mme de Saint-Géran et la petite ambassadrice, qui se sont fait un plaisir de me surprendre toute seule par le plus beau temps du monde, et montrer ces jardins que vous connaissez à M. de Villars. Vous entendez tout ce qui se dit. Conclusion : mon cuisinier se met à fricasser des poulets, des pigeons et nous avons très bien dîné. Nous nous sommes promenés jusqu'à six heures, et puis l'abbé est venu, qui a mis dans sa calèche M. de Coulanges et Mlle Martel : ils ont apporté des perdreaux. Et voilà ma pauvre solitude où je me trouvais si parfaitement bien (1). »

L'automne la ramène une autre année à Livry, et elle se réjouit d'y être rendue à elle-même :

« Je suis ici, ma chère fille, toute fine seule : je n'ai pas voulu me charger d'un autre ennui que le mien : nulle compagnie ne me tente à commencer sitôt mon hiver. Si je voulais, je me donnerais d'un air de solitude ; mais depuis que j'entendis l'autre jour Mme de Brissac dire qu'elle

(1) 22 août 1675.

était livrée à ses réflexions, qu'elle était un peu trop avec elle-même, je veux me vanter d'être seule l'après-midi dans cette prairie, causant avec nos vaches et nos moutons. J'ai de bons livres, et surtout Montaigne ; que faut-il autre chose quand on ne vous a point (1) ? »

II

Très instruite, sans pédanterie, sachant l'italien et l'espagnol, lisant Virgile dans le texte latin, nourrissant son esprit des chefs-d'œuvre dont le XVII[e] siècle a été prodigue, Mme de Sévigné reste femme par plus d'un côté ; elle n'est point indifférente aux jouissances de l'amour-propre, aux distinctions dont elle est l'objet dans le monde et à la Cour. Mais elle est trop supérieure pour ne pas sentir le vide des propos de salon. « J'ai

(1) 25 octobre 1679.

un grand dégoût, dit-elle, pour les conversations inutiles qui ne tombent sur rien du tout, des *oui*, des *voire*, des lanternes où l'on ne prend aucune sorte d'intérêt (1). »

En Bretagne, aux Rochers, elle se sauve pour éviter des visites ennuyeuses :

« J'ai le temps de me fortifier contre ma méchante compagnie ; je la sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre : je fis ce tour hier à une sénéchale de Vitré, et puis je grondai qu'on ne m'eût pas avertie : demandez-moi ce que je veux dire ; ce sont des friponneries qu'on est tentée de faire dans ce parc (2). »

Parfois, ce sont des hôtes qui viennent séjourner chez Mme de Sévigné, et dont la présence ne lui est pas toujours agréable. Elle s'en amuse après leur départ, et les exécute gaiement, d'un trait de plume :

« Nous avons eu un fort honnête homme, bien du bon esprit, du plus commode, du plus aisé, du plus savant, du plus tout ce qu'on veut,

(1) 19 juin 1680.
(2) 6 octobre 1675.

capable et digne de toutes sortes de conversations : il a été ici huit jours; un de ses beaux-frères, l'abbé de Marbeuf, qui ne gâte rien, un autre beau-frère du comte de Lis, qui gâterait tout s'il parlait : c'est un misanthrope intérieur, car son chagrin ne sort point ; il est fort bien fait, et chante comme un Beaumaviel, à s'y méprendre. Ce fut, ma chère enfant, la plus simple et la plus plate chose du monde quand notre honnête homme fut parti : nous avons renouvelé la vérité que nous sentîmes en ce pays avec vous sur la bonne et mauvaise compagnie : nous trouvâmes que la mauvaise était incomparablement plus souhaitable; elle fait respirer agréablement, elle rend heureux ceux qu'elle laisse; et les gens qui plaisent nous laissent comme tombés des nues : on ne sait plus comment reprendre le train de la journée ; enfin, c'est un grand malheur que d'avoir des gens raisonnables; mais ce malheur n'arrive pas souvent (1). »

Les États de Bretagne viennent répandre dans

(1) 5 octobre 1689.

le pays un mouvement inusité. Les fêtes, les soupers se succèdent chez le duc de Chaulnes, gouverneur de la province. Mme de Sévigné est forcée de prendre part à cette agitation, et de quitter, à son grand regret, le calme dont elle jouissait au milieu de ses bois. Elle écrit de Rennes à Mme de Grignan :

« Je n'ai pas beaucoup d'esprit; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe en sottises; et cela ne laisse pas de me ruiner (1). »

« Cette vie me tourmente trop, il est trop question de moi, on ne peut se cacher, cela tue; tout ce qui va chez Mme de Chaulnes vient ici; on n'a pas un moment, cela m'échauffe; ne les priez point de me tirer de ma solitude, je serais malade de faire longtemps cette vie. Les Rochers sont tranquilles et sont propres à vous conserver votre chère mère pour vous servir; on est accablé ici (2). »

Tout en gémissant d'être entraînée dans le

(1) 7 août 1680.
(2) 24 juillet 1689.

tourbillon où elle est l'objet des attentions, des hommages que lui attirent son rang et sa réputation d'esprit, elle peint la Bretagne comme elle a peint la Cour, en des tableaux qui font revivre l'époque et où brille sa verve railleuse. A la campagne, elle se fait des plaisirs de tout, et les moindres choses ont du prix sous sa plume, par le relief qu'elle sait leur donner, par le tour piquant de son esprit et de son style. Il faut la voir comme elle se représente elle-même, vêtue d'une casaque, un « bonnet de paille » sur la tête. Elle trace des allées dans son parc et se met « dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements (1) ». Elle cause avec Pilois, son jardinier. Ses ouvriers l'occupent :

« J'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui lèvent ma charpente, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos, à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence qui fait la

(1) 28 octobre 1671.

cupidité; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour douze sous veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus (1). »

Les mauvais jours viennent sans altérer la sérénité de son humeur, et la trouvent dehors « faite comme un loup garou » (2). « Je m'amuse, écrit-elle, à faire abattre de grands arbres; le fracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter;

Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante? » (3)

Mme de Sévigné lit beaucoup; c'est un sujet sur lequel elle revient sans cesse dans ses lettres à sa fille. Elle fait de la tapisserie et manie l'aiguille avec autant de dextérité que la plume :

« Je ne noircis point ma soie avec ma laine.

(1) 4 novembre 1671.
(2) 10 novembre 1675.
(3) 20 novembre 1675.

Je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin; il me semble que je n'ai que dix ans et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer (1). »

Ce qu'est la vie aux Rochers, Mme de Sévigné nous le dit, en nous la racontant heure par heure :

« Nous nous levons à huit heures, la messe à neuf; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté; on dîne fort bien; il vient un voisin, on parle de nouvelles; l'après-dîner, nous travaillons, ma belle-fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie que Mme de Kerman me donna à Chaulnes; à onze heures, on se sépare, on se promène ou seule, ou en compagnie; on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très agréables; nous en avons un de dévotion, les

(1) 6 octobre 1675.

autres d'histoire; cela nous amuse et nous occupe; nous raisonnons sur ce que nous avons lu; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi... Nous soupons à huit heures; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir; ils s'en vont à dix heures : Je ne me couche guère que vers minuit : voilà à peu près la règle de notre couvent : il y a sur la porte : sainte liberté ou fais ce que tu voudras (1). »

Il arrive de temps en temps des fermiers qui doivent de l'argent, d'autres qui n'en apportent guère, et il faut, ici encore, laisser la parole à Mme de Sévigné :

« Il me vint l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillants, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpé sur du tabis, les manches tailladées : Ah! Seigneur! quand je la vis, je me crus

(1) 18 septembre 1689.

bien ruinée; elle me doit huit mille francs...

« Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés; il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays-ci, c'est la première chose qu'ils font de les délier; ceux qui ne le font pas, sont habillés d'une étrange façon; la mode de boutonner son justaucorps par en bas n'y est point encore établie; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses, de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé (1), qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais : « Hélas! mon ami, vous « voilà bien chargé; combien apportez-vous? — « Monsieur, dit-il, en respirant à peine, je crois « qu'il y a bien ici trente francs. » C'étaient, ma bonne, tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province, avec les chapeaux pointus, et qui abusent ici de notre patience (2). »

Dans ces lettres écrites des Rochers, il est

(1) L'abbé de Coulanges.
(2) 15 juin 1680.

question de la pluie, du beau temps, de tout ce qui occupe l'esprit et les yeux, en province, au fond d'un vieux château. Les lignes suivantes nous parlent des averses contrariantes qui surviennent en été, et surprennent traîtreusement les promeneurs :

« Le mauvais temps continue, ma chère fille ; il n'y a d'intervalle que pour nous faire mouiller. On se hasarde sous l'espérance de la Saint-Jean, on prend le moment d'entre deux nuages pour être le repentir du temps, qui enfin veut changer de conduite, et l'on se trouve noyés. Cela nous est arrivé deux ou trois fois ; et pour être un peu mieux garantis que par des casaques et des chapeaux, nous allons faire planter au bout de la grande allée, du côté du mail, une petite espèce de *vernillonnerie*, et une autre au bout de *l'infinie*, où l'on pourra se mettre à couvert de tout, et causer, et lire, et jouer : en sorte que ces deux petits parasols ou parapluies seront un agrément et une commodité, et ne nous coûteront presque rien. Voilà les grandes nouvelles de nos bois ; je serais tentée

de les faire mettre dans *le Mercure galant* (1). »

Mme de Sévigné aime la nature, sentiment dont on trouve peu l'expression de son temps, et qu'elle partage avec La Fontaine, trait commun entre elle et le grand fabuliste. Elle décrit les aspects de la campagne, différents et variables selon les saisons. Écoutons-la parler des arbres aux derniers jours d'automne :

« Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry. Je ne sais si c'est la qualité des arbres et la fraîcheur des pluies; mais il n'y a pas de comparaison : tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai. Les feuilles qui tombent sont feuille-morte; mais celles qui tiennent encore sont vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté (2). »

C'est l'époque où le ciel assombri annonce l'hiver qui s'approche, et où s'écoulent mélancoliques les longues heures du soir. Mais Mme de Sévigné résiste à la tristesse envahissante

(1) 21 juin 1680.
(2) 20 octobre 1675.

des choses; elle a la santé morale qui défie les lieux et les saisons :

« Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, hélas! je les passe sans ennui; j'ai quasi toujours à écrire ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit : l'abbé me quitte à dix, et les heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec le *bien Bon* (1), et je suis avec mes chers ouvriers, ou je travaille à mon très commode ouvrage. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, que je ne sais comme on peut si profondément se désespérer des affaires de ce monde. On a le temps ici de faire des réflexions; c'est ma faute si mes bois m'en inspirent l'envie. Je me porte toujours très bien; tous mes gens vous obéissent admirablement; il ont des soins de moi ridicules; ils me viennent trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée (2). »

Mme de Sévigné passa un hiver en Bretagne,

(1) L'abbé de Coulanges.
(2) 27 octobre 1675.

où la retint sa santé. Un autre hiver elle y séjourna pour mettre ordre à ses affaires. Ses lettres écrites alors dans l'isolement de la campagne, parmi les tristesses de la saison, respirent la sérénité d'esprit, révèlent les heureuses dispositions de cette nature aimable et facile :

« Nous avons eu ici, ma fille, les plus beaux jours du monde jusqu'à la veille de Noël, mande-t-elle à Mme de Grignan, le 28 décembre 1689 : j'étais au bout de la grande allée, admirant la beauté du soleil, quand, tout d'un coup, je vis sortir du couchant un nuage noir et poétique, où le soleil s'alla plonger, en même temps un brouillard affreux, et moi de m'enfuir. Je ne suis point sortie de ma chambre ni de la chapelle jusqu'à aujourd'hui, que la colombe a apporté le rameau, et le soleil ressortant de son trou fera que je reprendrai aussi le cours de mes promenades : car vous pouvez compter, ma très chère, puisque vous aimez ma santé, que quand le temps est vilain, je suis au coin de mon feu, lisant ou causant avec mon fils et sa femme. N'avez-vous point remarqué que les jours n'ont

point été si courts qu'à l'ordinaire ? L'abbé Têtu en avait parlé à l'Observatoire, et disait qu'à cinq heures la nuit était fermée autrefois, et qu'à présent on lisait encore à cinq heures. Nous avons tellement éprouvé cette vérité, ici où rien ne nous distrait, que tous les jours à cette heure-là mon fils lit encore, et le jour ne finit qu'à cinq heures et demie : Voilà, ma chère enfant, un vrai discours pour remplir une lettre sans réponse. »

Le carnaval arrive, et il faut bien imaginer quelques divertissements pour égayer la monotonie des jours d'hiver :

« Nous commençons aujourd'hui notre carnaval qui consiste à rassembler cinq ou six hommes et femmes de ce voisinage ; on jouera, on mangera, et si notre soleil se remontrait comme il fit hier, je me promènerais avec plaisir. On entend déjà les fauvettes, les mésanges, les roitelets, et un petit commencement de bruit et d'air du printemps (1). »

(1) 5 février 1690.

Après les jours gras, le carême. Mme de Sévigné nous apprend de quelle manière elle fait le sien et nous dit alors les mets servis sur sa table :

« Nous faisons ici une fort bonne chère, nous n'avons pas la rivière de Sorgue, mais nous avons la mer; le poisson ne nous manque pas, et j'aime le beurre charmant de la Prévalaie dont il nous vient toutes les semaines; je l'aime et je le mange comme si j'étais Bretonne : nous faisons des beurrées infinies, quelquefois sur de la miche; nous pensons toujours à vous en les mangeant; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque aussi les miennes. Nous y mettrons bientôt des petites herbes fines et des violettes; le soir, un potage avec un peu de beurre, à la mode du pays, de bons pruneaux, de bons épinards; enfin, ce n'est pas jeûner, et nous disons avec confusion :

« Qu'on a de peine à servir sainte Eglise (1)! »

Par tous les petits détails semés dans les

(1) 19 février 1690.

lettres datées des Rochers, nous connaissons la vie de Mme de Sévigné à la campagne; elle nous y apparaît avec ce naturel, cette simplicité, cette gaieté inhérente à son caractère. On pourra trouver que l'existence d'une châtelaine de son temps est encore souvent à peu près la même à notre époque; mais rien ne saurait égaler la piquante originalité des peintures ressuscitant, dans le cadre du passé, la femme dont l'esprit charmant anime tous les récits et qu'ont immortalisée ses lettres.

III

La correspondance tient une grande place dans les occupations de Mme de Sévigné; elle nous le dit, et nous la croyons sans peine. Nous nous la représentons volontiers, la plume à la main, traçant sur le papier les épîtres qui sont allées à l'adresse de la postérité. Si elle écrit beaucoup

de lettres, elle en reçoit aussi un grand nombre. Au premier rang de ses correspondants, il faut placer Mme de Grignan, dont les lettres ne nous sont pas parvenues, ce qui est regrettable. Elles eussent complété celles de sa mère, sans offrir le même charme. Celles qui restent ne permettent de juger que bien imparfaitement de sa manière d'écrire, et ont la concision, le tour incisif. Dans un livre ingénieux, M. Paul Janet a eu l'heureuse idée de reconstituer les lettres de Mme de Grignan (1) à l'aide d'extraits habilement choisis parmi celles de sa mère qui, à maintes reprises, parle avec admiration de son style, de son talent de narrer. Elle excellait à dépeindre les ridicules, et tout porte à croire que Mme de Simiane, fille de Mme de Grignan, détruisit toute cette partie de la correspondance, où plus d'un trait de satire aurait blessé des familles provençales et des personnes encore existantes (2).

(1) *Les Lettres de Mme de Grignan*, in-12, 1895.

(2) Voir le livre intitulé : *la Famille de Mme de Sévigné en Provence* (Paris, 1889, in-8°), où le marquis de Saporta a réuni d'intéressants détails sur les portraits de Mme de Sévigné et la publication de ses lettres.

On peut souscrire au jugement que porte M. Janet sur Mme de Grignan, dans le livre où il analyse son esprit et son caractère :

« Grande dame, femme de tête, habile aux affaires, propre au gouvernement, connaissant les hommes et sachant user avec eux d'insinuation et d'adresse, un peu irrésolue par l'abondance des idées, mais après tout ayant une conduite ferme et suivie... Peu de tendresse, si ce n'est par élans subits, point de grâce, de l'esprit par railleries, mais une certaine sécheresse : peu de religion, une philosophie froide et raisonneuse, dépensière et magnifique... (1) :

« Elle eut le sentiment vif et profond de l'amour extraordinaire que sa mère avait pour elle ; elle souffrait profondément de ne pouvoir y répondre. Cet amour l'accablait ; et sa propre sécheresse semblait grandir en proportion de la tendresse passionnée d'une mère idolâtre (2). »

On conçoit ce qui pouvait résulter dans la vie commune de l'opposition de deux natures si

(1) P. 196.
(2) P. 270.

différentes, mais que rapprochait l'absence.

L'amour maternel de Mme de Sévigné faisait dire à M. de Coulanges : « Voyez-vous cette femme-là, elle est toujours en présence de sa fille. » Ce sentiment jaillit de son cœur comme d'une source inépuisable; il revient sans cesse sous sa plume, et prend toutes les formes. Citons ici deux lettres qui le traduisent, écrites dans des circonstances différentes. La première est inspirée par le chagrin de la séparation, alors que Mme de Sévigné s'éloigne de sa fille, qu'elle était venue voir en Provence :

« Voici un terrible jour, ma chère fille; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie

sait les raisons; je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours : de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois ne vous trouvent plus, le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser (1). »

Cette autre lettre exprime non plus les tourments de l'absence, mais la joie du retour :

« Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennuis, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous :

(1) 5 octobre 1673.

ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous ; je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé que je ne valais pas l'extrême peine que vous prenez pour moi, c'est-à-dire par un certain côté ; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu ! quelle saison ! Vous arriverez précisément le jour le plus court de l'année, et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez : c'est un arbre sec et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni*. Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus ; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à notre imagination. Je n'irai point à Melun ; je craindrais de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos ; mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges ; vous y trouverez votre potage tout chaud, et sans faire tort à qui que ce puisse être, vous y trouverez la

personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie ! Puis-je en avoir jamais une plus sensible (1)? »

Après Mme de Grignan, il faut citer, parmi les correspondants de Mme de Sévigné, son cousin le comte de Bussy-Rabutin, esprit caustique, dont les lettres trahissent l'orgueil et les prétentions (2); Coulanges, son autre parent, commensal des maisons opulentes, convive aimable, homme spirituel et gai, que la conformité d'humeur unit à Mme de Sévigné, non moins que les liens du sang et de l'affection; Mme de Coulanges, sa femme, recherchée dans le monde et à la Cour par sa conversation fine et malicieuse.

On ne saurait oublier Mme de La Fayette, cette fidèle amie de Mme de Sévigné. L'auteur de *la Princesse de Clèves* consacrait sa plume aux

(1) 13 décembre 1676.

(2) Sa correspondance a été publiée par M. Ludovic LALANNE, 6 vol. in-12, 1858.

romans qui ont fait sa réputation (1); c'est peut-être pour cette raison qu'elle donnait peu de temps à la correspondance. On a un petit nombre de lettres d'elle; assez brèves, elles ne sont pas dépourvues d'agrément; elles expriment souvent la tristesse que lui causait une santé délabrée (1). Quelques billets de La Rochefoucauld, laconiques et rappelant le style des *Maximes*, viennent, dans ce dialogue des absents, donner une note grave, en évoquant le souvenir d'illustres amitiés.

Mme de Sévigné, par son style incomparable et l'inépuisable gaieté de son esprit, domine ces figures qui passent dans sa correspondance; elle converse familièrement avec tous, sans se lasser et sans lasser ses lecteurs.

Elle reçoit en souriant la maladie, et trouve encore moyen de plaisanter sur ses souffrances, comme dans cette jolie lettre adressée à Mme de Grignan :

(1) Le comte d'Haussonville a publié sur elle un livre charmant dans la *Collection des grands écrivains français*. Librairie Hachette, in-12.

« Devinez ce que c'est, ma fille, que la chose du monde qui vient le plus vite et qui s'en va le plus lentement, qui nous fait approcher le plus près de la convalescence et qui nous en retire le plus loin, qui nous fait toucher l'état du monde le plus agréable et qui nous empêche d'en jouir, qui nous donne les plus belles espérances du monde et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le deviner? Jetez-vous votre langue aux chiens? C'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le 14 je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras ; et cette enflure, qui est ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait et que dans deux jours je pourrai marcher...

« Adieu ma très belle et très aimable, je vous conjure tous de respecter avec tremble-

ment ce qui s'appelle un rhumatisme (1). »

Les années s'amassent sur la tête de Mme de Sévigné ; elles n'enlèvent rien à la fraîcheur de son imagination, aux grâces de son esprit. Mais il lui arrive d'exprimer parfois de graves pensées, en jetant un regard mélancolique sur la destinée humaine :

« Je fais souvent, écrit-elle, des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée, malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je le sais, m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit : « Il faut « marcher malgré tout, ou bien si vous ne vou- « lez pas, il faut mourir, » ce qui est une extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un

(1) 3 février 1676.

retour à la volonté de Dieu et à cette loi universelle à laquelle nous sommes condamnés remet la raison à sa place et fait prendre patience (1). »

La foi chrétienne, une foi sincère et profonde, inspire et soutient cette femme douée d'une sensibilité si vive et de facultés si brillantes. Petite-fille de Mme de Chantal, elle ne se montre pas indigne de sa sainte aïeule par la fermeté de ses croyances, par les sentiments qui habitent son cœur et s'échappent de ses lettres.

« Je serais toute prête à souffrir le martyre, a-t-elle dit ; du moins je le crois, tant mon esprit est convaincu. » Elle parle sans cesse de la Providence, de son action divine et miséricordieuse pour les hommes. Elle a la religion de l'espérance. A propos du jubilé, elle écrit à sa fille :

« Je reçois avec respect ces grâces du trésor de l'Église ; mais c'est dans cette occasion où je pourrais dire avec vérité : « Jamais l'intérêt ne « m'a gouvernée. » Je me jette aux pieds de Jésus-Christ, et m'abandonne à lui et pour les coulpes

(1) 30 novembre 1689.

et pour les peines, me trouvant très digne de toutes les peines qu'il voudra me faire souffrir, trop heureuse mille fois s'il ne me rejette point du nombre de ses enfants (1). »

La mort l'atteint à soixante-dix ans, sans la surprendre. Elle la frappe en Provence, à Grignan, près de sa fille, dont les longues absences avaient fait saigner son cœur maternel, et alimenté cette correspondance qui la place au premier rang de nos écrivains.

M. de Grignan, son gendre, achève de nous la faire connaître, dans une lettre écrite peu de temps après la mort de cette femme célèbre :

« Ce n'est pas seulement une belle-mère que je perds; c'est une amie tendre et solide, une société délicieuse; mais ce qui est encore plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte. Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes.

« Cette femme si tendre, et si faible pour tout

(1) Lettre du mois de juillet 1690.

ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. Nous avons dû remarquer par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avait amassées, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures pour lesquelles Mme de Sévigné avait une avidité surprenante. »

Le caractère moral a donc égalé, chez elle, la supériorité de l'esprit; il rehausse son talent et le fait aimer davantage.

M. Gaston Boissier termine par ces lignes le livre qu'il lui consacre, et où il a jugé finement la femme et l'écrivain :

« Durer sans vieillir, se sentir jusqu'au bout vivant et entier, conserver dans l'âge mûr ce qu'il y a de meilleur dans la jeunesse, la vivacité de l'esprit et la fraîcheur des sentiments; puis, quand la fin est venue, retrouver au fond de soi les croyances des premières années et s'endormir doucement avec une ferme espérance, pour des gens qui vivent, comme nous, au milieu des

obscurités et des incertitudes, n'est-ce point un sort digne d'envie (1)? »

Mme de Sévigné fut heureuse, en effet, dans la vie par les dons qu'elle avait reçus du ciel, et son bonheur s'est communiqué à son œuvre. Le temps, qui détruit tant de réputations, n'a fait qu'affermir la sienne. De grands génies, sans cesser de régner, voient s'éclaircir les rangs de leurs fidèles. On les admire volontiers : on cherche moins à faire avec eux, par la lecture de leurs ouvrages, une connaissance intime. Il n'en est pas de même de Mme de Sévigné; on est attiré vers elle, par le double attrait de sa personne et de son esprit. Elle possède le charme, plus sûr encore que l'admiration pour faire vivre une mémoire.

Ses lettres marquent une époque dans la littérature française. Elle a su restituer au genre épistolaire ses vraies qualités, qu'avaient altérées avant elle la prétention au style et à l'esprit. Elle restera le modèle du genre, par l'originalité, le

(1) *Madame de Sévigné. Collection des grands écrivains français*, in-12, 1887.

tour piquant et familier, modèle qu'on ne saurait toutefois chercher à suivre, car son style est à elle, sa manière toute personnelle, et l'on risquerait de la contrefaire, en voulant l'imiter.

Les pages écrites par elle d'une plume légère continueront d'exercer un irrésistible attrait. Si anciennes qu'elles soient déjà, elles paraissent encore nouvelles. Ceux qui les connaissent aiment à y revenir, et c'est avec vérité que l'on a pu en dire : « A chaque lettre qu'on a lue, on a le regret d'en avoir une de moins à lire. »

CHAPITRE VI

MADAME DE MAINTENON

I

Entre Mme de Sévigné et Mme de Maintenon, il n'y a pas seulement des différences d'esprit et de talent, mais de sentiments et de caractère. Chez l'une, le charme, l'imagination, la sensibilité, l'élan; chez l'autre, la raison, le calcul, la précision, un esprit supérieur mais trop positif pour attirer et pour séduire.

Si l'on entreprenait de les comparer, on ne trouverait pas les ressemblances; on n'apercevrait que les contrastes. Est-il étonnant que leurs lettres, reflet de leur âme et de leur

vie, présentent des oppositions frappantes?

Les lettres de Mme de Sévigné étaient vouées d'avance à la célébrité; celles de Mme de Maintenon seraient peut-être tombées dans l'oubli sans l'extraordinaire destinée de cette femme, qui, de bonne naissance, mais pauvre, passa d'une condition subalterne au rang le plus élevé et partagea le trône de Louis XIV.

Mme de Maintenon n'a pas manqué de détracteurs. Une si haute fortune était faite pour exciter l'envie. La malveillance a poursuivi sa mémoire. On a porté sur elle des jugements souvent injustes, toujours sévères. On l'a rendue responsable de certains actes du règne de Louis XIV, de la révocation de l'édit de Nantes, qu'elle ne conseilla peut-être pas, mais qu'elle approuva comme presque tous les contemporains. Elle ne fut pas étrangère au choix des ministres et contribua, notamment, à celui de Chamillart. Les conseils du roi se tenaient chez elle; les questions intéressant la politique et le gouvernement se traitaient en sa présence, sans qu'elle prît part aux discussions, du moins en

apparence. Les ministres désireux de conserver la faveur royale devaient naturellement chercher à ne pas perdre la sienne, et l'influence qu'elle exerçait sur Louis XIV était trop visible, trop connue, pour qu'on ne se crût pas en droit de lui attribuer les décisions du monarque absolu, lors même qu'elle ne les avait pas inspirées. Rien de plus naturel que l'antipathie qui, dans de telles conditions, s'est attachée à sa personne de son vivant, et a pesé sur elle après sa mort. Si elle a joui des avantages de la puissance, elle en a eu les inconvénients, et le plus grand de tous pour une femme est d'appartenir à la politique, d'avoir été mêlée au gouvernement.

Mme de Maintenon était privilégiée par les dons extérieurs, et sa beauté était remarquable encore à quarante-huit ans, à l'époque où mourut la reine, dont elle allait occuper la place.

Le portrait de Mignard qui la représente en sainte Françoise, avec le manteau d'hermine, attribut de la royauté, nous montre un visage agréable, des traits imposants et réguliers. Ces avantages durent seconder son habileté, qui sup-

planta Mme de Montespan, dont la faveur et l'imprévoyance l'avaient introduite dans l'intérieur royal.

Son intelligence et sa conversation charmaient ceux qui l'approchaient. Il faut en croire un bon juge, Mme de Sévigné, qui l'avait connue lorsqu'elle était Mme Scarron. Elle loue son « esprit aimable et merveilleusement droit », et n'hésite pas à proclamer sa « compagnie délicieuse (1) ».

Fénelon voit en elle « la Sagesse parlant par la bouche des Grâces ».

Saint-Simon, dont l'âpreté multiplia sur elle les jugements les plus rigoureux et les plus passionnés, dit la séduction qu'elle exerçait autour d'elle :

« C'était une femme de beaucoup d'esprit que les meilleures compagnies, où elle avait d'abord été soufferte, et dont bientôt elle fit le plaisir, avaient fort polie et ornée de la science du monde...

(1) Lettres du 13 janvier 1672 et du 26 février 1672.

« Une grâce incomparable à tout, un air d'aisance et toutefois de retenue et de respect, qui par sa longue bassesse lui était devenu naturel, aidaient merveilleusement ses talents, avec un langage doux, juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court. »

L'éloge ne saurait continuer bien longtemps sous la plume de Saint-Simon; aussi, se hâte-t-il d'ajouter :

« Le précieux et le guindé ajouté à l'air de ce temps-là, qui en tenait un peu, s'était augmenté par le vernis de l'importance, et s'accrut depuis par celui de la dévotion, qui devint le caractère principal, et qui fit semblant d'absorber tout le reste. Il lui était capital pour se maintenir où il l'avait portée, et ne le fut pas moins pour gouverner...

« Elle eut la maladie des directions, qui lui emportait le peu de liberté dont elle pouvait jouir... Elle se croyait l'abbesse universelle, surtout pour le spirituel, et de là, entreprit des détails de diocèses. C'étaient là ses occupations favorites. Elle se figurait être une

mère de l'Église. Elle en pesait les pasteurs du premier ordre, les supérieurs de séminaires et de communautés, les monastères et les filles qui les conduisaient, ou qui y étaient les principales. De là, une mer d'occupations frivoles, illusoires, pénibles, toujours trompeuses, des lettres et des réponses à l'infini, des directions d'âmes choisies, et toutes sortes de puérilités qui aboutissaient d'ordinaire à des riens, quelquefois aussi à des choses importantes, et à de déplorables méprises en décisions, en événements d'affaires, en choix (1). »

Ce portrait, tracé par la main d'un adversaire, est assez conforme à l'idée qu'on se forme, en général, de Mme de Maintenon, de son rôle et de la nature de sa dévotion. D'autres ont entrepris de la défendre contre les accusations dont elle a été l'objet. Quoi que l'on fasse, on ne parviendra pas à la rendre sympathique. On reconnaîtra ses qualités et ses vertus ; on ne lui refusera pas l'estime ; on n'ira pas jusqu'à l'aimer. A quoi

(1) *Mémoires*, édit. Chéruel, in-12, t. VIII, chap. XI.

cela tient-il? A son caractère, au genre de son esprit. La raison a dicté les actes de sa vie; elle possède la rectitude du jugement. Elle a l'art de gouverner; elle n'a point celui de plaire.

Lorsque Louis XIV lui demandait son avis, il lui disait : « Qu'en pense Votre Solidité? » C'était bien définir Mme de Maintenon, dont le jugement avait été formé par la mauvaise fortune, et qu'on ne saurait apprécier équitablement, si l'on ne tient compte des difficultés de sa jeunesse, des écueils de sa vie. Reconnaissons ce qu'il y eut d'utile et de moralisateur dans son influence sur un roi qu'elle arracha, jeune encore, aux entraînements des passions, aux corruptions de la Cour. N'oublions pas non plus qu'elle fut la fondatrice de cette maison de Saint-Cyr, destinée à l'éducation des jeunes filles, nobles et pauvres, et qui restera un honneur pour son nom et sa mémoire.

Après avoir esquissé sa figure morale, il faut maintenant parler de l'écrivain, et connaître Mme de Maintenon par quelques-unes de ses lettres.

II

Mme de Maintenon a prodigieusement écrit. Ses lettres, nous dit M. Lavallée, qui s'en est fait l'éditeur, formeraient à elles seules 60 à 80 volumes, si la plus grande partie n'en avait été détruite. La lecture de sa correspondance ne semble guère devoir modifier l'opinion commune. L'impression qui s'en dégage est d'accord avec celle qu'elle a laissée dans l'histoire. Elle s'y révèle femme supérieure, judicieuse, mesurée, apte à conduire, à morigéner au besoin. Selon l'appréciation de M. Nisard : « On n'y est pas ébloui de la mobilité féminine, et le naturel en plait davantage, parce qu'il tient de la raison qui dédaigne les gentillesses, sans se priver des vraies grâces. Mais où le sujet manque, ces lettres sont courtes, sèches, sans épanchement. C'est d'un cœur fermé et d'un esprit qui n'a pas connu

l'abandon. On y voit la femme d'affaires qui excelle à donner des conseils, à parler de l'économie d'une maison et qui n'estime de l'esprit que le profit qu'on en tire (1). »

Si agréable dans la conversation, d'après le témoignage de ses contemporains, Mme de Maintenon ne cherche pas à plaire dans ses lettres. Elle a le mot juste et dit simplement ce qu'elle veut dire. Elle ne s'attarde pas en phrases inutiles. On sent que ses nombreuses occupations, les fardeaux de son existence, lui ôtent le loisir nécessaire aux causeries où on laisse courir son imagination avec sa plume.

Chargée du soin d'amuser un roi qui, disait-elle, « n'est plus amusable, » les soucis du pouvoir, les pompes de la Cour, la solennité qui caractérise la personne et les goûts de Louis XIV, ne semblent pas de nature à inspirer la gaieté à une femme déjà triste et livrée à la dévotion. Mme de Maintenon se déride parfois, à Saint-Cyr ou en voyage, et elle fait une description peu

(1) *Histoire de la littérature française*, 5e édit., t. III, p. 424.

séduisante d'une de ses étapes dans cette lettre écrite de Dinant, en Belgique, où elle accompagnait le roi, occupé alors du siège de Namur :

« Imaginez-vous, madame, qu'hier, après avoir marché six heures dans un assez beau chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc qui ne nous parut pas tel que nous puissions nous y loger, quand même on nous y aurait guindés. Nous en approchâmes fort près sans y voir aucun chemin habité; et nous vîmes enfin, au pied de ce château, dans un abîme et comme on verrait dans un puits fort profond, les toits d'un certain nombre de maisons qui nous parurent pour des poupées, et environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur et par leur couleur; ils paraissent de fer et sont tout à fait escarpés. Il faut descendre à cette horrible habitation par un chemin plus rude que je ne le puis dire; tous les carrosses faisaient des sauts à rompre tous les ressorts, et les dames se tenaient à tout ce qu'elles pouvaient. Nous descendîmes après un quart d'heure de ce tourment et nous nous trouvâmes dans une ville composée

d'une rue qui s'appelle la Grande, et où deux carrosses ne peuvent passer de front; il y en a de petites où deux chaises à porteurs ne peuvent tenir. On n'y voit goutte, les maisons sont effroyables, et Mme de Villeneuve y aurait quelques vapeurs : l'eau y est mauvaise, les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, de sorte que les domestiques ne peuvent trouver de pain; les poulets en plume valent trente sous, la viande huit sous la livre et très mauvaise; on porte tout au camp. Il y pleut à verse depuis que nous y sommes, et on nous assure que si le chaud vient, il est insupportable par la réverbération des rochers.

« Je n'ai encore vu que deux églises, elles sont au premier étage et on n'y saurait entrer que par civilité; on vous dit un salut avec une très mauvaise musique, et un encens si parfumé, si abondant, si continuel, qu'on ne voit plus par la fumée, et il y a peu de têtes qui puissent y résister. D'ailleurs, la ville est crottée à ne pouvoir s'en tirer, le pavé pointu à piquer les pieds, et les rues étroites, où les carrosses ne sauraient

passer, tiennent, je crois, lieu de privés pour tout le monde. Suzon assure que le roi a grand tort de prendre de pareilles villes, et qu'il faudrait ne pas les plaindre aux ennemis (1). »

Le mariage de la duchesse de Bourgogne, qui devait égayer la vieillesse morose du grand roi, fut pour Mme de Maintenon l'occasion des lignes suivantes, adressées à la duchesse de Savoie (2) :

« La princesse est arrivée, et je n'ai cessé de désirer que Vos Altesses Royales pussent voir comment on l'a reçue, et à quel point le roi et Monseigneur en sont contents. Il n'est pas possible de se tirer de cette entrevue comme elle a fait; elle est parfaite en tout, ce qui surprend bien agréablement dans une personne de onze ans. Je n'ose mêler mon admiration à celles qui doivent être comptées, mais je ne puis pourtant

(1) Lettre du 28 mai 1692, à Mme de Veilhant, *Correspondance générale*, publiée par Th. LAVALLÉE. Paris, 1866, in-12, t. III, p. 333.

(2) Mère de la duchesse de Bourgogne, elle était fille de Philippe, duc d'Orléans (frère de Louis XIV) et de Henriette d'Angleterre.

m'empêcher de dire à Votre Altesse Royale que cette enfant est un prodige, et que selon toutes les apparences, elle sera la gloire de son temps. Vos Altesses Royales me font trop d'honneur d'approuver que j'y donne mes soins; je crois qu'il les faut borner à empêcher qu'on la gâte, et à prier Dieu de bénir cet aimable mariage (1). »

Le lendemain elle écrit encore à la duchesse de Savoie sur le même sujet :

« Voici une lettre qui ne convient guère au respect que je dois à Votre Altesse Royale, mais je crois qu'elle pardonnera tout au transport de joie où nous sommes du trésor que nous recevons; car madame la duchesse de Lude, qui n'en parle plus que les larmes aux yeux, dit que l'humeur est aussi accomplie que ce que nous voyons; pour l'esprit elle n'a que faire de parler pour le montrer, et sa manière d'écouter, et tous les mouvements de son visage font assez voir que rien ne lui échappe. Votre Altesse Royale, quoiqu'on puisse lui mander, ne croira point jusqu'où va

(1) Lettre du 5 novembre 1696, *Correspondance générale*, t. IV, p. 133.

la satisfaction du roi; il me faisait l'honneur hier de me dire qu'il fallait qu'il fût en garde contre lui, parcequ'on la trouverait excessive. Elle a trouvé (je dis la princesse, car je ne puis finir d'en parler), elle a trouvé Monsieur un peu gros, mais pour Monseigneur, elle le trouve menu, et le roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne permet pas de rien dire de désagréable; je voulus hier m'opposer aux caresses qu'elle me faisait parce que j'étais trop vieille; elle me répondit : « Ah! point si vieille. » Elle m'aborda quand le roi fut sorti de sa chambre en me faisant l'honneur de m'embrasser; ensuite elle me fit asseoir, ayant remarqué bien vite que je ne puis me tenir debout; et se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit : « Maman m'a chargée de vous faire mille amitiés « de sa part, et de vous demander la vôtre pour « moi; apprenez-moi bien, je vous prie, tout ce « qu'il faut faire pour plaire au roi. » Ce sont ses paroles, madame, mais l'air de gravité, de douceur et de grâce dont elles sont accompagnées ne se peut mettre dans une lettre. Quelque lon-

gue que soit celle-ci, je suis persuadée qu'elle n'ennuiera pas Votre Altesse Royale. J'aurai l'honneur de lui en écrire quand je connaîtrai encore mieux l'aimable princesse que je m'en vais voir (1). »

Rien ne sied mieux à Mme de Maintenon que d'avoir une éducation à faire, des conseils à donner. A peine la duchesse de Bourgogne est-elle arrivée, qu'elle entreprend la tâche confiée à son expérience. Elle communique ses projets au marquis de Dangeau, chevalier d'honneur de la princesse, et qui avait été chargé de l'amener en France :

« Il est bizarre de vouloir faire de vous un précepteur, mais vous êtes capable de tout pour le bien, et vous en pouvez plus faire à la princesse que tous les maîtres du monde. Je crois qu'il faudrait lui faire tous les jours deux leçons, l'une de fable, l'autre de l'histoire romaine; vous savez mieux que moi, monsieur, qu'il ne faut point songer à la faire savante, on n'y

(1) 6 novembre 1696, *Correspondance générale*, t. IV, p. 134.

réussirait pas. Il faut se borner à lui apprendre certaines choses qui entrent continuellement dans le commerce des plaisirs et de la conversation (1). »

Le rang élevé des personnages auxquels Mme de Maintenon écrit, la gravité des sujets, la réserve naturelle de son caractère, expliquent pourquoi ses lettres, intéressantes au point de vue historique, offrent, pour la plupart, un attrait médiocre. Elle s'y montre rarement communicative et gaie, sinon dans quelques lettres comme celle-ci, adressée au comte d'Ayen (2), qui avait épousé Mlle d'Aubigné, sa nièce :

« Vous vous éloignez, monsieur le comte (3), et nous nous en apercevons par ne plus recevoir si souvent de vos lettres. Un esprit et un cœur délicat trouveraient bien des choses à dire là-dessus, mais elles arriveraient bien mal à propos. Mon expérience à la Cour m'a appris que

(1) 21 juin 1697, *Correspondance générale*, t. IV, p. 166.

(2) Depuis duc de Noailles.

(3) Le comte d'Ayen accompagnait Philippe V, qui allait régner en Espagne, et se rendait dans son nouveau royaume.

rien n'est plus difficile que d'y prendre bien son temps. Je devrais pourtant juger autrement de la vôtre, si la disposition de l'humeur suit l'égalité des occupations. On est étonné ici (1) que vous ne vous aidiez pas de la musique pour passer vos longues soirées, et que vous ne l'ayez encore entendue qu'à vos messes du matin. Les bouts rimés ont été trouvés beaux et jolis, selon le style des poètes. L'un est dans le sublime, l'autre dans la plaisanterie, et tous deux ont fort bien réussi. Mme d'Heudicourt ne m'a pas paru moins sensible à la poésie de son fils qu'elle le fut quand M. le cardinal d'Estrées lui donna des espérances que son fils l'abbé serait un Père de l'Église. »

Elle lui parle ensuite en plaisantant de plusieurs dames de la Cour :

« Mme de Montgon est rouge, Mme de Lévis est maigre, Mme la comtesse d'Estrées éclate de rire, Mme la comtesse d'Ayen parle en fausset, la dame d'honneur a la goutte, la dame d'atours

(1) A Saint-Cyr, d'où est datée cette lettre.

ne dédaigne pas de tourner le fuseau. Voilà, mon cher comte, l'état de notre petite cour, qui s'assemble les soirs, dans mon cabinet, autour de la jeune princesse (1) qui croît en taille à vue d'œil et un peu plus imperceptiblement en mérite.

« N'est-il pas temps de vous remercier d'un nombre innombrable de boites de cotignac qu'on m'a données de votre part? Elles auraient figuré aux noces de Mlle de Normanville, si je n'avais le bon sens de faire le festin chez M. de Chamillart. Vous perdez là une belle occasion de boire, de manger et de rire. Mes compliments à M. le maréchal (2). Il aura une lettre à son tour, mais je crois que le vôtre n'était pas venu et que ma tendresse m'a trompée (3). »

A Mme de Rochechouart, abbesse de Fontevrault et sœur de Mme de Montespan, elle écrit ces lignes cérémonieuses et d'une politesse recherchée :

(1) La duchesse de Bourgogne.
(2) Le maréchal de Noailles.
(3) 22 décembre 1700, *Correspondance générale*, t. IV, p. 360.

« Je suis toujours ravie, madame, quand je reçois des marques de vos bontés; mais je voudrais bien que vous ne me fissiez point de remerciements, quelque chose que je puisse faire. Jugez par là, madame, si j'en dois attendre pour mes seules bonnes intentions et sur la manière dont je reçois les choses qui me viennent par vous. Il est certain qu'il n'y a rien qui me soit plus précieux, et que les intérêts de Mme de Mortemart et ceux de Mme de Thianges me tiennent trop au cœur. Je n'ai jamais changé de sentiments pour vous; vous avez touché mon goût et rempli mon estime; j'ai cru ne pas vous déplaire, et tout cela, madame, a subsisté et subsistera toujours. Mais je vous demande en grâce de me traiter comme vous me traitiez, et de m'estimer assez pour croire que ce que la fortune fait en ma faveur ne m'a point gâtée. Je souffre volontiers tout ce qu'elle m'attire de gens qui ne me connaissent point et dont l'opinion m'est assez indifférente; il n'en est pas de même de vous, madame, dont l'estime et l'approbation m'ont été précieuses, et je serais au

désespoir que vous me crussiez assez folle pour avoir oublié combien votre amitié m'honore et avec quel respect je dois vous assurer que je la mérite par la manière dont je suis pour vous (1). »

Le grand art de Mme de Maintenon consiste à s'effacer ou paraître s'effacer, à couvrir par des prévenances, des formes, des attentions, le rang qui la place si fort au-dessus de ceux dont elle a été autrefois l'inférieure et l'obligée. On s'adresse souvent à elle pour les recommandations à transmettre, les grâces à obtenir. De là un surcroît d'occupations dont elle se plaint dans ses lettres, où elle trouve à peine le temps de s'épancher avec ses intimes.

« Il est vrai, écrit-elle à Mme de Brinon, une des dames de Saint-Cyr, que je ne vois plus le monde qu'à Marly. Je donne à Saint-Cyr le reste du temps; cette maison est d'un si grand soin, qu'en y donnant ce que je puis, je ne fais pas la moitié de ce qu'il faudrait. Je ne laisse pas d'avoir d'autres affaires : le roi me prend beau-

(1) 27 juillet 1686, *Correspondance générale*, t. III, p. 37.

coup de temps; ma mauvaise santé me rend quelquefois incapable d'agir; il faut s'occuper de soi et de son salut : tout cela fait passer des mois comme des moments, et vous devez en être persuadée, puisque je n'en trouve pas un pour vous écrire, étant pour vous comme j'ai toujours été, et aimant à vous faire plaisir. J'ai pourtant sujet de me plaindre de vous voir douter de mes sentiments, dès que vous n'en avez pas des marques. Ne savez-vous pas que je ne suis pas légère, et que vous m'avez retrouvée la même après de longs intervalles? Mais, encore une fois, je n'ai pas un moment, et c'est un miracle que ma lettre n'ait pas encore été interrompue (1). »

III

C'est sur Saint-Cyr que Mme de Maintenon aime à reporter sa sollicitude; c'est là qu'elle va

(1) 9 juin 1694, *Correspondance générale*, t. III, p. 395.

parfois se reposer du souci des affaires et des agitations de la Cour. Elle avait toujours eu pour l'éducation, pour la pédagogie, un goût qui ne fit qu'augmenter avec l'âge. La maison de Saint-Cyr put être citée comme un modèle qu'on s'efforça d'imiter. La culture intellectuelle s'y joignait à l'éducation la plus chrétienne. La piété n'y avait pas le caractère de l'étroitesse. Mme de Maintenon entendait qu'elle soit « douce et gaie » chez ces jeunes élèves, où s'alliait l'esprit religieux à l'esprit du monde. Que cette piété, disait Mme de Maintenon, « consiste plutôt dans l'innocence de leur vie, dans la simplicité de leurs occupations, que dans les austérités, les retraites et les raffinements de la dévotion... Ne souffrez pas qu'à l'église elles aient la tête de travers et le corps courbé : c'est le cœur qui doit être prosterné devant Dieu (1). »

« Quand une fille instruite dira et pratiquera de perdre vêpres pour tenir compagnie à son mari, tout le monde l'approuvera; quand une

(1) *Lettres et entretiens sur l'éducation*. Publiés par Th. Lavallée, t. I, p. 85 et 89.

fille dira qu'une femme fait mieux de bien élever ses enfants et d'instruire ses domestiques que de passer la matinée à l'église, on s'accommodera très bien de cette religion : elle la fera aimer et respecter (1). »

Sans être ennemie de l'instruction, Mme de Maintenon n'aimait pas les femmes bel esprit, les femmes savantes. Les succès que plusieurs demoiselles de Saint-Cyr avaient obtenus sur le théâtre, où *Esther* fut représentée devant le roi et la Cour, lui ouvrirent les yeux sur des écueils que d'abord elle n'avait pas aperçus, et déterminèrent les réformes de l'enseignement adopté dans la maison dont elle était la fondatrice et le guide. Elle proscrivit l'art dramatique, qui, en développant les talents, exposait les jeunes actrices, dans le voisinage de la Cour, à la vanité, au désir de plaire. Elle formula ainsi pour les dames de Saint-Cyr les préceptes de l'éducation donnée à leurs élèves :

« N'en faites pas des rhétoriciennes... apprenez-

(1) *Règlements et usages des classes*, p. 28 ; *Lettres et entretiens sur l'éducation*, t. II, p. 293.

leur à être extrêmement sobres sur la lecture, à lui préférer toujours l'ouvrage des mains, les soins du ménage, les devoirs de leur état. Elles ont infiniment plus besoin d'apprendre à se conduire chrétiennement dans le monde et à gouverner les familles avec sagesse que de faire les savantes et les héroïnes. Les femmes ne savent amais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides (1). »

Les opinions exprimées par Mme de Maintenon, en matière d'enseignement, montrent cet esprit sensé, cette mesure, qui la distinguent. Soumise à la raison, elle entendait la faire prévaloir dans l'éducation et l'inspirer aux femmes, que leur nature mobile et passionnée livre aux entraînements du cœur, aux erreurs de jugement. Cette rectitude est la qualité maîtresse de Mme de Maintenon. C'est aussi le défaut qui lui enlève le charme de son sexe, car le calcul, la précision, l'esprit positif, vont rarement sans la sécheresse.

(1) Th. Lavallée, *Madame de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr*, 2e édit., p. 117, 118.

Saint-Simon la qualifie ironiquement de « mère de l'Église » . Éducatrice, elle aime à sermonner, à convertir, à diriger. C'est presque le langage d'un directeur de conscience que l'on trouve dans cette lettre adressée par elle, en 1687, au marquis de Montchevreuil :

« Il y a bien longtemps, mon cher marquis, que je désire vous parler sur l'affaire de votre salut ; mais, ne pouvant parvenir à trouver cette occasion, je prends le parti de vous écrire. Vous êtes persuadé de mon amitié et vous avez raison; je le suis de la vôtre comme si je vous voyais tous les jours.

« Vous savez avec quel empressement j'ai souhaité votre bonheur sur la terre et je souhaite votre bonheur dans le ciel à proportion de ce qu'on doit les regarder. Il n'y a rien que je n'eusse été capable de faire pour votre fortune; il n'y a rien à plus juste raison que je ne voulusse pour votre sanctification. Vous avez de l'estime pour moi beaucoup plus que je ne le mérite, et vous avez dit souvent que vous seriez dévot quand je serais dévote; je vous somme de votre parole et

je veux vous dire tout simplement ce que je pense sur cette matière-là...

« Il y aurait un détail infini à traiter sur toutes les obligations des chrétiens en général, sur celles d'un pécheur converti et sur celles d'un homme à qui Dieu fait des grâces particulières, car, mon cher marquis, tout cela sont des degrés différents et raisonnables, et qui ne sont point du tout des effets d'imagination ou des raffinements inutiles.

« Un homme qui a vécu innocemment dans la profession du christianisme peut faire une vie très douce et très commune sans hasarder son salut; un homme qui a beaucoup péché, qui s'est converti tard, a beaucoup à réparer, peu de temps à employer, et doit se hâter s'il veut recevoir la même récompense que ceux qui ont travaillé dès le matin; il faut que les péchés soient effacés en ce monde ici ou en l'autre.

« Un homme à qui Dieu se fait sentir, à qui il donne de fréquentes inspirations, qu'il a prévenu d'un cœur droit, franc et sincère, doit le servir avec délicatesse et perfection. Ce ne sont point

des visions; tout cela est marqué dans l'Évangile; ni je suis capable de vous instruire de tous ces états, ni vous n'avez assez de vie pour en être parfaitement instruit. Que pouvez-vous donc faire? Demander à Dieu un guide, le choisir avec les mêmes vues que vous auriez en choisissant un médecin et vous abandonnant à lui comme un enfant, c'est là le chemin le plus court, le plus facile et le plus sûr.

« Ne regardez pas cette conduite comme n'étant d'usage que pour les femmes; les hommes font tout de même par la disposition du cœur; et pour la docilité, ils ne sont pas conduits de même, parce que les guides conduisent selon l'état de ceux qu'ils ont à conduire, et que trouvant dans les hommes des esprits plus forts et plus solides, ils ne les tiennent point aux détails et aux petites pratiques nécessaires pour occuper et contenter les femmes...

« Il faut avancer, mon cher marquis, il faut se préparer à la mort et prévenir les reproches que vous vous ferez d'avoir donné si peu de temps à votre seule affaire, d'avoir méprisé les sacre-

ments, sources de nos forces, car n'est-ce pas les mépriser de n'en pas approcher souvent? On dit : Mais il faut être bien saint pour communier souvent; ne faut-il pas être bien saint pour mourir et pour aller paraître devant Dieu? En voilà trop, et je ne suis excusable que par la véritable amitié que j'ai pour vous; elle ne le serait pas si je ne désirais ardemment que nous nous retrouvions au ciel pour ne nous séparer jamais (1). »

Les mêmes sentiments inspirent cette lettre écrite à la duchesse de Ventadour :

« Comptez, ma chère duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : la mauvaise conscience trouve un enfer dans le lieu des plaisirs. Que la paix qui vient de Dieu est différente des fausses joies du siècle! elle calme les passions; elle nourrit la pureté des mœurs; elle est inséparable de la justice; elle unit au plus grand et au plus aimable des êtres; elle fortifie contre les tentations.

(1) *Correspondance générale*, t. III, p. 105.

« Mais comment acquérir cette paix ? par une bonne confession générale, suivie de l'usage fréquent des sacrements et d'une véritable aversion pour le mal. Dans cet état de piété, on a souvent des troubles ; mais Dieu ne nous fait sentir notre faiblesse que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connaissance de cette faiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure et de suivre Dieu partout où il veut nous conduire.

« Ce qui vous rebute, ma chère duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la religion vous demande, sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire : que vous seriez ravie si vous saviez ce qu'elle fait aimer ! N'attachez point les yeux sur les croix qu'elle vous présente : vous ignorez encore combien elle les rend légères. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui sont à lui sont toujours contents ; et s'il est pour eux quelques moments qu'inquiétude ou d'ennui, c'est dans les instants où ils n'en sont pas occupés !

« Laissez faire Dieu en vous ; livrez-vous à

la grâce, mais sans mesure et sans condition. Malheur à ces âmes lâches et timides qui osent composer avec Dieu, et qui se partagent entre le monde et lui ! Pourquoi la piété vous effrayerait-elle? la religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien sans vous donner en même temps la force pour l'exécuter.

« Il n'est point nécessaire de quitter le monde, mais il faut que le cœur y renonce. Paroles amères, si vous ne vous rappeliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions, et l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

« Voilà, madame, les conseils que vous trouvez si bons : recevez-les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous; et pour m'en récompenser, gardez m'en le secret et brûlez ma lettre. Je connais le ridicule qu'on y trouverait; mais je vous assure que je hasarderais pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public (1). »

(1) 18 mars 1700, *Correspondance générale*, t. IV, p. 322.

Cette lettre, que n'aurait pas désavouée Fénelon, peut étonner sous la plume d'une femme; mais on n'a point à regretter pour Mme de Maintenon qu'elle ait été conservée. Elle se distingue à la fois par le choix des termes, l'élévation des pensées, la sincérité de l'accent et la profondeur du sentiment religieux. Mme de Maintenon, quand on la lit, ne semble pas avoir eu la dévotion chagrine et intolérante qu'on lui reproche généralement. La raison et la sagesse sont les traits distinctifs et dominants de son caractère. Mais le rôle qu'elle fut appelée à jouer dans un rang élevé, dans une situation équivoque, a prévenu contre elle, en nuisant à ses qualités, en cachant ses vertus. Les préjugés environnent cette figure complexe et austère vers laquelle n'attire pas la sympathie. L'écrivain partage le peu de faveur accordé à la femme. Son style froid a plus de correction que d'agrément, et ses lettres se ressentent d'une existence où elle connut les ennuis du trône, le fardeau des affaires. L'expansion en est absente, et c'est ce qu'on aime surtout à trouver en ce genre d'écrits.

La majesté du grand règne, à laquelle participe Mme de Maintenon, rayonne autour d'elle avec plus de tristesse que d'éclat. Elle en rappelle moins les gloires que le déclin et les revers, et laisse l'impression de ces jours assombris où le soleil ne brille plus que sous un ciel d'hiver.

CHAPITRE VII

MADAME DU DEFFAND ET SES CORRESPONDANTS

I

Par son esprit, son naturel et sa manière d'écrire, Mme du Deffand tient une place importante parmi les épistolières du dix-huitième siècle, et on pourrait lui appliquer ce que disait de lui-même Horace Walpole : « Ma vie n'est qu'une longue lettre (1). » La correspondance fut avec la société la principale occupation de cette aveugle célèbre qui se vit recherchée par l'élite de son temps, et garda, jusqu'à

(1) Mine is a life of letter writing.

l'extrême vieillesse, le sceptre de la conversation.

Née en 1697, morte en 1780, Marie de Vichy-Chamrond, marquise du Deffand, a vu presque tout entier le siècle commencé par les revers de Louis XIV et terminé par les sanglantes catastrophes de la Révolution. Elle en représente les idées, le caractère, les défauts; elle en reproduit les erreurs et les lumières. Incrédule sans impiété, jugeant le monde sans indulgence, sans illusion, et ne pouvant se passer de lui; cherchant un remède à l'ennui et à la tristesse sans le trouver, parce qu'elle ne demande le bonheur qu'aux choses qui ne peuvent le donner, elle doit trouver des excuses dans l'époque au milieu de laquelle s'est écoulée sa vie, et dont elle subit l'action desséchante, aux heures douloureuses où l'âme est avide de consolations et d'espérances.

Séparée de son mari, après quelque années d'une union mal assortie, elle se mêle au monde licencieux de la Régence, non sans y sacrifier sa réputation. Plus son esprit s'aiguise au contact de la société, plus il accueille les décourageantes

doctrines dont l'expression s'exhale en mots amers.

Elle avait dépassé la cinquantaine quand elle connut la cruelle épreuve de la cécité. Le voile qui s'était épaissi sur ses yeux finit par les fermer à la lumière. C'est alors qu'après avoir été en Auvergne, chez son frère, dans l'espoir de distraire son incurable tristesse, elle revint se fixer à Paris, où l'attiraient ses amis, ses relations et l'espoir de tromper le vide de son existence. Elle ne tarda pas à y devenir un des centres de l'aristocratie de la naissance et de celle de l'intelligence.

Les illustrations de l'époque ont traversé son salon. Les étrangers tenaient à honneur d'y être admis. Voltaire correspondait avec elle et déployait, dans les lettres qu'il lui adressait, les séductions de son esprit. En un temps où les salons furent des puissances, elle sut grouper un monde brillant et lettré autour de son fauteuil, de son « tonneau », comme elle se plaisait à l'appeler.

Avec son savoir, sa finesse, sa malignité, les

lettres qu'elle dicta, lorsqu'elle eut perdu la vue, ne pouvaient être celles d'une femme ordinaire. Une existence aussi longue, remplie par les événements du siècle, par les idées échangées entre personnes instruites, spirituelles et d'un rang élevé, alimente les pages écrites au jour le jour, causeries continuant celles qu'a interrompues l'absence.

Les lettres de Mme du Deffand se recommandent à tous ces titres. C'est l'histoire d'un temps et d'une société. C'est aussi l'histoire d'une âme désenchantée, rongée par l'ennui. On n'y éprouvera aucun des sentiments qui attirent vers ceux dont on admire les facultés et les talents.

Mme de Sévigné a conquis tous les suffrages par le charme et la bonté, par les grâces d'un esprit dont la malice sans méchanceté éveille le sourire et répand la gaieté. Mme de Maintenon inspire quelque éloignement par sa froide raison et sa gravité austère ; du moins, on sent en elle les fortes croyances et l'autorité du grand siècle. Mme du Deffand est d'une époque d'affaiblisse-

ment moral et de décadence. Elle a le don d'intéresser, d'amuser ses lecteurs; elle ne saurait avoir en eux des amis, et l'on ressent pour elle le peu de bienveillance dont elle a si souvent donné l'exemple.

Ce qu'elle était en parlant ou en écrivant, nous le savons par ceux qui l'ont connue :

« Personne n'a plus d'esprit et ne l'a plus naturel, nous dit d'elle Mme de Staal-Delaunay, qu'elle avait rencontrée à la Cour de la duchesse du Maine. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même et donne du relief aux simples linéaments. Elle possède, au suprême degré, le talent de peindre les caractères, et ses portraits, plus vivants que les originaux, les font mieux connaître que le plus intime commerce avec eux (1). »

Mme de Genlis vante l'agrément de sa conversation, qui ne trahissait aucune prétention à l'esprit (2). Horace Walpole admire « sa viva-

(1) *OEuvres*, t. II, p. 86.
(2) *Mémoires*, t. III, p. 108 et suiv.

cité, ses saillies » et la rectitude de son jugement sur tous les sujets (1). Mais il lui reproche ses exigences, sa méfiance et son égoïsme (2).

La sévérité, le dénigrement, dictent la plupart de ses appréciations sur le monde qui l'entoure de prévenances et d'assiduités :

« J'admirais, écrit-elle un jour, la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressort qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir; chacun jouait son rôle par habitude : Mme la duchesse d'Aiguillon crevait de rire; Mme de Forcalquier dédaignait tout; Mme de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires; je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais

(1) *Lettres d'Horace Walpole*, traduites par le comte de Baillon, 2e édit., p. 127, 128.

(2) *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, publiée par M. de Lescure, t. II, p. 48.

tombée; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne, que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même (1). »

« J'eus hier douze personnes, dit-elle dans une autre de ses lettres, et j'admirais la différence des genres et des nuances de la sottise; nous étions tous parfaitement sots, mais chacun à sa manière; tous semblables, à la vérité, par le peu d'intelligence, tous fort ennuyeux; tous me quittèrent à une heure, et tous me laissèrent sans regret (2). »

Elle n'est pas plus indulgente dans les lignes suivantes, où elle fait le portrait des personnes que réunit son salon : « Mon Dieu! mon Dieu! qu'il y a peu de gens supportables! mais de gens qui plaisent, il n'y en a point. Plus ma prudence augmente, plus j'observe, car moins on parle,

(1) *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, t. I, p. 381.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 451.

plus on réfléchit. Je trouve tout le monde détestable : celle-ci (Mme de Forcalquier) est honnête personne, mais elle est bête, entortillée, obscure, pleine de galimatias qu'elle prend pour des pensées; celle-là (Mme de Jonsac) est raisonnable, mais elle est froide, commune; tout est conduite, ses propos, ses attentions; cette autre (Mme d'Aubeterre) jabote comme une pie, son élocution est celle des filles d'opéra; cette autre (la duchesse d'Aiguillon) parle comme une inspirée, ne sait presque jamais ce qu'elle dit, et tout ce qu'elle veut conclure, c'est qu'elle est savante, brillante, etc., etc. Voilà la peinture d'un cercle. Il y en aurait bien d'autres à peindre qui seraient encore bien pis, car du moins dans celui-ci il n'y a pas trop de fausseté, de jalousie, de mauvais cœur (1). »

Mme du Deffand excelle à saisir les ridicules et à les dessiner sur la toile, où son crayon ne flatte pas ses modèles. Avant d'être aveugle, elle avait rencontré, aux eaux de Forges, la du-

(1) T. I, p. 480.

chesse de Pecquigny, femme bizarre dont elle fait une amusante description au président Hénault :

« Elle a l'air d'une folle en mangeant; elle dépèce une poularde dans le plat où on la sert, ensuite elle la met dans un autre, se fait rapporter du bouillon pour mettre dessus, tout semblable à celui qu'elle rend, et puis elle prend un haut d'aile, ensuite le corps, dont elle ne mange que la moitié; et puis elle ne veut pas qu'on retourne le veau pour couper un os, de peur qu'on n'amollisse la peau; elle coupe un os avec toute la peine possible; elle le ronge à demi, puis elle retourne à sa poularde : cela dure deux heures.

« Elle a sur son assiette des morceaux d'os rongés, de peaux sucées, et pendant ce temps, ou je m'ennuie à la mort, ou je mange plus qu'il ne faudrait. C'est une curiosité de lui voir manger un biscuit : cela dure une demi heure, et le total, c'est qu'elle mange comme un loup : il est vrai qu'elle fait un exercice enragé. Je suis fâchée que vous ayez de commun avec elle l'impossibi-

lité de rester en repos. Enfin, voulez-vous que je vous le dise? elle est on ne peut pas moins aimable; elle a sans doute de l'esprit; mais tout cela est mal digéré, et je ne crois pas qu'elle vaille jamais davantage (1). »

L'esprit tourné à la critique, à la satire, Mme du Deffand a le don des narrations. Elle sait donner à ses récits un tour agréable et piquant. Voici comment elle raconte un accident qui venait de lui arriver à Paris :

« Je ramenai hier Mme de Forcalquier; elle était dans le fond du carrosse et moi sur le devant. Vis à vis de M. de Praslin, l'essieu de derrière rompit tout auprès de la roue; la roue tomba sans que la glace de devant ni que celle de la portière, du côté que la voiture versa, eussent été cassées : mon cocher fut jeté par terre, ainsi que les trois laquais qui étaient derrière, personne n'a été blessé, et les chevaux, à qui tout cela ne fit rien, s'en revinrent tout seuls avec l'avant train, à la porte de Saint-Joseph : le

(1) T. I, p 37.

portier les reçut très honnêtement, et leur tint compagnie jusqu'à ce que mes gens vinssent les chercher pour les ramener à la voiture. Nous ne fûmes pas si heureuses, Mme de Forcalquier et moi ; le suisse de M. de Praslin nous refusa l'hospitalité : « Monseigneur trouverait mauvais « qu'il nous reçut ; monseigneur n'était point « rentré. » Nous le primes sur le haut ton ; nous entrâmes malgré lui ; le pauvre homme était tout tremblant : monseigneur rentra. Mme de Forcalquier proposa à ce suisse de lui dire que nous étions là. — Oh ! je n'en ferai rien. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît? — Parce que je n'oserais ; monseigneur le trouverait mauvais ; je ne dois pas quitter mon poste. Un laquais d'une mine superbe passe devant la porte ; Mme de Forcalquier lui demanda un verre d'eau. — Je n'ai ni verre ni eau. — Mais nous en voudrions avoir. — Où voulez-vous que j'en prenne? — Allez dire à M. de Praslin que nous sommes là. — Je m'en garderai bien ; monseigneur est retiré. Pendant ce temps là, Mme de Valentinois qui revenait de la campagne et qui était à six chevaux, passe

devant l'hôtel de Praslin, voit notre voiture, demande à qui elle est, vient nous chercher, et nous tire de la chambre du suisse, et nous ramène chez nous. Il est bien dommage que M. le chevalier de Boufflers ne soit pas ici; beau sujet de couplets : il est bon d'avertir les voyageurs de ne pas verser devant l'hôtel de Praslin (1). »

La lettre qu'on va lire rappelle la manière de Mme de Sévigné. C'est le récit d'une plaisante méprise arrivée à la Cour, et dont on se divertissait dans le monde de Paris.

« Voici l'histoire : elle est d'environ huit jours. Le roi, après souper, va chez Madame Victoire; il appelle un garçon de chambre, lui donne une lettre, en lui disant : « Jacques, portez « cette lettre au duc de Choiseul, et qu'il la re- « mette tout à l'heure à l'évêque d'Orléans. » Jacques va chez M. de Choiseul; on lui dit qu'il est chez M. de Penthièvre, il y va; M. de Choiseul est averti, reçoit la lettre, trouve sous sa main

(1) T. I, p. 361.

Cadet, premier laquais de Mme de Choiseul. Il lui ordonne d'aller chercher partout l'évêque, de lui venir dire promptement où il est. Cadet, au bout d'une heure et demie, revient, dit qu'il a d'abord été chez monseigneur, qu'il a frappé de toutes ses forces à la porte, que personne n'a répondu; qu'il a été par toute la ville sans trouver ni rien apprendre de monseigneur. Le duc prend le parti d'aller à l'appartement dudit évêque, il monte cent vingt huit marches et frappe de si furieux coups à la porte, qu'un ou deux domestiques s'éveillent, et viennent ouvrir en chemise. — Où est l'évêque?... — Il est dans son lit depuis dix heures du soir... — Ouvrez-moi sa porte... L'évêque s'éveille. — Qu'est-ce qui est là?... — C'est moi, c'est une lettre du roi... — Une lettre du roi! Eh! mon Dieu, quelle heure est-il?... — Deux heures... Il prend la lettre. — Je ne puis lire sans lunettes... — Où sont-elles?... — Dans mes culottes. Le ministre va les chercher, et pendant ce temps-là, ils se disaient : Qu'est-ce que peut contenir cette lettre? L'archevêque de Paris est-il mort subitement? quelque évêque

s'est-il pendu? Ils n'étaient ni l'un ni l'autre sans inquiétudes. L'évêque prend la lettre; le ministre offre de la lire; l'évêque croit plus prudent de la lire d'abord; il n'en peut venir à bout et la rend au ministre qui lut ces mots : « Monseigneur « l'évêque d'Orléans, mes filles ont envie d'avoir « du cotignac; elles veulent de très petites boîtes, « envoyez-en chercher si vous n'en avez pas, je « vous prie... » Dans cet endroit de la lettre, il y avait une chaise à porteurs dessinée; au dessous de la chaise, « d'envoyer sur le champ dans « votre ville épiscopale en chercher, et que ce « soit de très petites boîtes. Sur ce, monsieur « l'évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte « garde. Signé : *Louis.* »

« Et puis plus bas, en post-scriptum : « La « chaise à porteur ne signifie rien; elle était « dessinée par mes filles sur cette feuille que j'ai « trouvée sous ma main. »

« Vous jugez de l'étonnement des deux ministres; on fit partir sur le champ un courrier; le cotignac arriva le lendemain : on ne s'en souciait plus. Le roi lui-même a conté l'histoire

dont les ministres n'avaient point voulu parler les premiers. Si nos historiens étaient aussi fidèles que l'est ce récit, on leur devrait toute croyance (1). »

II

Mme du Deffand n'est pas ce qu'on appelle « un esprit fort » ; mais toute idée religieuse lui est étrangère. Elle ne nie pas; elle doute. Elle ne croit pas; elle voudrait croire. Ses lettres, d'où s'exhale un amer découragement, nous révèlent à cet égard son état d'âme :

« Vous voulez que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans? écrit-elle à Walpole. Ignorez-vous que je déteste la vie, que je me désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console point d'être née? Je ne suis point faite pour ce monde-ci; je ne sais pas s'il y en a un autre; en cas que celui-ci

(1) T. I, p. 447.

soit, quelque qu'il puisse être, je le crains (1). »

« Dites moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort? Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi; au contraire, je m'aperçois du délabrement de mon esprit ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait aucune impression. Je n'écoute que moi et je ne trouve que doute et obscurité. *Croyez*, dit-on, *c'est le plus sûr ;* mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute; aussi je ne le nie pas; je suis comme un sourd et un aveugle-né; il y a des sons, des couleurs, il en convient; mais sait-il de quoi il convient?... Si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être mille et mille fois plus malheureuse après ma mort que je ne le suis pendant ma vie. A quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer (2)? »

Elle ne se détermina point, et mourut dans cette obscurité plus douloureuse que celle où

(1) T. I, p. 425.
(2) T. I, p. 599.

l'avait plongée la privation de la vue, tourmentée entre le doute et le besoin des consolations qui viennent d'en haut.

Les jugements littéraires de Mme du Deffand sont intéressants à recueillir; ils font honneur à son goût et à sa perspicacité. Après avoir fait un parallèle entre nos deux grands poètes tragiques, Voltaire lui avait écrit : « Racine m'enchante et Corneille m'ennuie. » Elle lui répond :

« Je vous en demande très humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste sur Corneille. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez, du moins, qu'il la peint suivant ce que l'éducation et les mœurs du pays peuvent l'embellir ou la défigurer, et qu'il n'y a point dans ses personnages l'uniformité qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornélie est plus grande que nature, j'en conviens, mais telles étaient les Romaines, et presque toutes les grandes actions des Romains étaient le résultat de sentiments et de raisonnements qui s'éloignaient du vrai. Il

n'y a peut-être que l'amour qui soit une passion naturelle, et c'est presque la seule que Racine ait peinte et rendue, et presque toujours à la manière française. Son style est enchanteur et continûment admirable. Corneille n'a, comme vous le dites, que des éclairs, mais qui enlèvent, et qui font que, malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect et de la vénération (1). »

La justice qu'elle rend à Corneille n'ôte rien à son admiration pour Racine, dont elle parle ainsi à Walpole :

« L'histoire est nécessaire, mais ennuyeuse; la poésie exige le talent, l'esprit seul ne suffit pas; mais c'est pourtant dans ce genre que je choisirais l'ouvrage que je voudrais avoir fait, s'il avait fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me parait à tous égards avoir atteint la perfection. Vous ne le devinez pas, et vous ne penserez peut-être pas de même. C'est *Athalie*. Mes insomnies qui sont, vous le savez, longues et fréquen-

(1) T. I, p. 310.

tes, me font repasser tout ce que je sais par cœur, *Esther*, *Athalie*, sept ou huit cents vers de Voltaire et quelques autres brimborions de différents auteurs ; voilà malheureusement à quoi est bornée toute mon érudition, et cette pièce d'*Athalie* me charme et m'enlève, et ne laisse rien à désirer ni à reprendre (1). »

Elle goûte un grand plaisir dans la lecture des lettres de Cicéron à Atticus. « Je trouve, dit-elle, que l'esprit de Cicéron doit servir de mesure pour tous les autres. Son style m'enchante (2). »

Au sujet de nouvelles lettres de Mme de Sévigné dont on annonçait la publication, elle mande à Walpole : « Je doute qu'elles soient aussi agréables que celles à sa fille ; toute lettre où l'on ne parle pas à cœur ouvert, où l'on ne dit pas tout ce qu'on pense, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on fait, où l'on n'écrit que pour écrire, où l'on démêle de la réserve, de la contrainte, devient une lecture fade (3). » Parlant de sa

(1) T. II, p. 713.
(2) T. II, p. 561.
(3) T. II, p. 365.

manière d'écrire, elle se juge en ces termes : « Mes lettres ne méritent aucune espèce de louanges; je n'ai point de style; mais si l'on voulait absolument m'en supposer, il aurait plus de rapport à celui de Mme de La Fayette qu'à celui de Mme de Sévigné (1).

« Sans oser me comparer à Mme de Sévigné, à nul égard, une très grande différence d'elle à moi, c'est qu'elle se plaisait à écrire et qu'elle était vivement affectée de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle mettait par conséquent beaucoup de chaleur à ce qu'elle racontait (2). »

Il n'y a pas seulement entre Mme du Deffand et Mme de Sévigné des différences de talent et d'époque, mais des oppositions de caractère; et ces oppositions sont tout à l'honneur de Mme de Sévigné. Lisant les lettres de Mme de Maintenon, elle apprécie avec une grande pénétration son esprit et son caractère :

« Je persiste à penser que cette femme n'était point fausse; mais elle était sèche, austère,

(1) T. II, p. 536.
(2) T. II, p. 612.

insensible, sans passion; elle raconte tous les événements de ce temps-là qui étaient affreux pour la France et pour l'Espagne, comme si elle n'y avait pas un intérêt particulier; elle a plus l'air de l'ennui que de l'intérêt. Ses lettres sont réfléchies; il y a beaucoup d'esprit, un style fort simple; mais elles ne sont point animées, et il s'en faut de beaucoup qu'elles soient aussi agréables que celles de Mme de Sévigné. Tout est passion, tout est en action dans celles de cette dernière; elle prend part à tout, tout l'affecte, tout l'intéresse : Mme de Maintenon, au contraire, raconte les plus grands événements, où elle jouait un rôle, avec le plus parfait sang-froid; on voit qu'elle n'aimait ni le roi, ni ses amis, ni ses parents, ni même sa place. Sans sentiment, sans imagination, elle ne se fait point d'illusions; elle connaît la valeur intrinsèque de toutes choses, elle s'ennuie de la vie et elle dit : *Il n'y a que la mort qui termine nettement les chagrins et les malheurs*. Un autre trait d'elle qui m'a fait plaisir : *Il y a dans la droiture autant d'habileté que de vertu*. Il me reste de cette

lecture beaucoup d'opinion de son esprit, peu d'estime de son cœur et nul goût pour sa personne; mais, je le dis, je persiste à ne pas la croire fausse (1). »

On ne saurait mieux définir Mme de Maintenon que dans cette page si judicieuse, d'autant plus frappante que Mme du Deffand a quelques-uns des défauts qu'elle reproche à Mme de Maintenon : le désenchantement et la sécheresse de cœur. Cette disposition à la critique, cette absence d'enthousiasme, lui ôtent l'élan qui communique de la chaleur au style; mais elles la préservent des entraînements et des louanges excessives. Voltaire, dont l'esprit fascinateur le fit régner sur son époque, possède à ses yeux une suprématie incontestée; mais si elle admire ses talents, si elle reconnaît sa supériorité, elle le juge sans idolâtrie, sans partialité :

« Je crois vous avoir mandé, écrit-elle à Walpole en 1779, un an après la mort de Voltaire, que je lis actuellement les *théâtres* de Corneille,

(1) T. I, p. 466.

Racine et Voltaire : je trouve ce dernier bien inférieur, nullement digne d'être comparé aux deux autres; tous ses personnages ne sont que lui-même; autant il est charmant dans ses épîtres et dans plusieurs morceaux de sa *Henriade,* autant il est froid et médiocre dans ses tragédies (1). »

Elle ne partage pas l'engouement de son époque pour Jean-Jacques Rousseau, et n'est nullement captivée par *la Nouvelle Héloïse.*

« Il y a des endroits fort bons; mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse (2). »

Quant à Jean-Jacques, « c'est un sophiste, un esprit faux et forcé; son esprit est un instrument discord; il en joue avec beaucoup d'exécution; mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont (3). »

On la trouvera sévère pour Buffon :

« Il est d'une monotonie insupportable; il sait

(1) T. II, p. 707.
(2) T. I, p. 483.
(3) *Ibid.*

bien ce qu'il sait; mais il ne s'occupe que des bêtes, et il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation. »

Les mémoires de Saint-Simon n'étaient pas encore livrés à la publicité; mais on en connaissait l'existence, et Mme du Deffand avait eu communication du manuscrit. Elle trouve dans cette lecture « des plaisirs indicibles ». Cependant elle ne devine pas le succès réservé à ces pages si vivantes, si animées, qui doivent aux passions et aux rancunes de l'auteur le mouvement des récits, la vigueur du pinceau, le relief des portraits où se meuvent, où parlent et agissent les personnages ressuscités avec leur époque.

Mme du Deffand s'amuse de ces mémoires, dont la malignité ne devait pas lui déplaire; mais, selon elle, le style en est « abominable » et « les portraits mal faits ». « L'auteur, ajoute-t-elle, n'était point un homme d'esprit; mais comme il était au fait de tout, les choses qu'il raconte sont curieuses et intéressantes (1). »

(1) T. II, p. 100, 107.

Le jugement de Mme du Deffand, si souvent perspicace, est en défaut sur Saint-Simon, incorrect écrivain, mais peintre de génie.

La société, la conversation, les livres qu'elle se fait lire occupent Mme du Deffand, sans remplir le vide d'une existence qu'assombrissent la vieillesse et la cécité. Il reste à parler des correspondants, qui lui apportent une distraction passagère, et pour lesquels étaient dictées les lettres où se délassait son esprit.

III

Voltaire tient une place importante dans ce commerce épistolaire. Les nombreuses lettres adressées par lui à Mme du Deffand sont parmi les meilleures qu'il a écrites. Du fond de sa retraite, au milieu des montagnes de Suisse, il correspond avec toute l'Europe : il aime à rece-

voir des nouvelles de la France et de Paris; il s'incline volontiers devant la puissance des salons comme celui de Mme du Deffand. Il sait que ses lettres y seront goûtées et applaudies. Aussi se met-il en frais de coquetterie et d'amabilité, en écrivant à la célèbre aveugle, qu'il essaye d'amuser, et qui, de son côté, lui donne spirituellement la réplique. C'est un assaut où Mme du Deffand ne reste pas inférieure au malicieux et redoutable écrivain, qui se félicite de vivre en ermite et d'échapper au tourbillon de la capitale.

« Je n'ai vécu, lui dit-il, que du jour où j'ai choisi ma retraite : tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire, il me serait mortel : il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

« Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, madame, elle ne vous convient pas; il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à Rameau des connaisseurs en

musique. Le goût de la propriété et du travail est absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Genevois. Ces Genevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être Mme de Pompadour, vivre plus commodément (1). »

Mme du Deffand lui demande de diriger sa conscience littéraire, de lui envoyer ses jugements sur les livres nouveaux, en mettant au-dessus de tous les autres ceux qui sortent de sa plume.

« Il y a quelques années que j'eus des vapeurs affreuses, et dont le souvenir me donne encore de la terreur; rien ne pouvait me tirer du néant où mon âme était plongée que la lecture de vos ouvrages. »

(1) Lettre du 12 janvier 1759.

Voltaire accepte la charge de conseiller et d'amuseur dont il est investi. Pour complaire à Mme du Deffand, il passe en revue les événements du jour, les nouvelles de la librairie et celles du monde. « Ma vie, lui écrit-il, est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-le au feu, et vivez heureuse autant que la pauvre machine humaine le comporte. » Une autre fois, il lui dit : « Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd ; je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé : certainement, c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux. »

Il pousse la flatterie jusqu'à se dire aveugle comme elle.

« Je pense avec vous, madame, que quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris ; il est ridicule de l'être dans une campagne, avec un des plus beaux aspects de l'Europe.

« On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage ; la meilleure compagnie se rend chez

vous et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime. Je sens bien que cette consolation est médiocre. Rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable : on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie; et à la fin tout ce qu'on peut faire c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

« On a encore en vieillissant un grand plaisir qui n'est pas à négliger : c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule des ridicules qui ont passé devant les yeux. Si de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois il y en a encore un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement (1). »

La passion antireligieuse trouble le jugement de Voltaire; elle revient souvent sous sa plume

(1) Lettre du 6 janvier 1764.

et gâte ses plus jolies lettres. Mme du Deffand voudrait lui voir traiter d'autres sujets, et lui donne une fine leçon dans ces lignes :

« Ah! monsieur de Voltaire, croyez-moi, abandonnez le fanatisme ; vous l'avez attaqué par tous les bouts, vous en avez sapé les fondements ; il est infaillible qu'il sera bientôt renversé. Tenez-vous-en là ; que pourriez-vous dire de plus? Ceux qui ont du bon sens n'ont pas été difficiles à persuader, et ce n'est que le charme de votre style qui leur fait trouver aujourd'hui du plaisir dans ce que vous écrivez sur cette matière, car le fond de cette matière ne les intéresse pas plus que la mythologie des anciens (1). »

Voltaire, piqué de ses observations, lui avait reproché de haïr les philosophes. Elle lui répond :

« Où prenez-vous que je hais la philosophie? Malgré son inutilité, je l'adore ; mais je ne veux pas qu'on la déguise en métaphysique, en paradoxe, en sophisme... A l'égard des philosophes,

(1) *Correspondance de Mme du Deffand*, publiée par M. de Lescure, t. I, p. 391.

il n'y en a aucun que je haïsse; mais il y en a bien peu que j'estime (1). »

La mort de Voltaire, survenue à Paris en 1778, la laisse indifférente, et elle l'annonce à Walpole en termes durs, presque méprisants :

« Vraiment, j'oubliais un fait important : c'est que Voltaire est mort; on ne sait ni l'heure, ni le jour; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, de ce que l'on ne sait ce que l'on fera de son corps; le curé de Saint-Sulpice ne veut point le recevoir. L'enverra-t-on à Ferney? Il est excommunié dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strangurie, et j'ajouterais d'un excès de gloire qui a trop secoué sa faible machine (2). »

Mme du Deffand était déjà vieille et aveugle quand elle connut Horace Walpole, qui devait avoir sur elle un si grand ascendant, et avec lequel depuis lors elle entretint une correspon-

(1) *Correspondance*, etc., t. I, p. 539.
(2) T. II, p. 652.

dance suivie. Fils du célèbre ministre Robert Walpole et neveu d'Horace Walpole, ambassadeur en France, c'était un homme spirituel, lettré, ayant de vives sympathies pour notre pays, dont il connaissait et admirait la littérature. On a dit de lui qu'il était le meilleur Français de l'Angleterre. Tandis que l'anglomanie sévissait chez nous, il aimait à passer pour un des nôtres, était attiré vers Paris, où il recevait l'accueil le plus flatteur, et traversa six fois la Manche pour venir en France. Il est frappé de la prospérité qu'il trouve dans le royaume, où il revient pour la seconde fois en 1765 :

« Je trouve, écrit-il d'Amiens, ce pays prodigieusement enrichi depuis vingt-quatre ans que je ne l'avais vu. Boulogne est devenue une ville drue et potelée, avec quantité de maisons neuves. Les moindres villages ont un air de prospérité et les sabots ont disparu. M. Pitt et la Cité de Londres s'imagineront ce que bon leur semblera, mais la France ne viendra pas mendier à Mansion-House d'ici à un an ou deux. » L'orgueil britannique reprenant vite le dessus, il ajoute :

« En réalité, je nous accuse un peu nous-mêmes de cet air d'opulence. Les miettes tombant des chaises de poste de cet essaim d'Anglais qui vont visiter Paris doivent avoir contribué à engraisser cette province (1). »

Enthousiaste de Mme de Sévigné, qu'il appelle « Notre-Dame de Livry », il professe pour elle un véritable culte. Aussi ne manque-t-il pas d'aller voir les lieux qui rappellent son souvenir. A Paris, il contemple l'hôtel Carnavalet, qu'elle habita :

« Je me suis arrêté devant pour dire un *Ave Maria*. C'est un singulier bâtiment qui n'est nullement dans le style français, et qui ressemble à un *ex voto* élevé en l'honneur de cette admirable femme par ses adorateurs étrangers. Selon moi on ne lui rend pas dans son pays la moitié des honneurs qui lui sont dus (2). »

Il fait un pèlerinage à Livry, et a le chagrin

(1) *Lettres d'Horace Walpole écrites à ses amis pendant ses voyages en France, traduites par le comte de Baillon*, 2e édit., p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 37.

de ne plus retrouver les arbres qui lui avaient prêté leur ombrage; mais le « pavillon sacré » bâti pour elle est encore à la même place, et il voit le « petit pont de bois sur lequel la chère femme allait ordinairement attendre le courrier qui lui apportait les lettres de sa fille ».

« Jugez, dit-il à un de ses amis d'Angleterre, avec quel respect et quelle satisfaction j'y ai posé le pied! Si vous voulez venir en France avec moi l'année prochaine, nous irons sacrifier ensemble dans ce lieu consacré (1). »

Il décrit à la comtesse de Suffolk la vie et la société de Paris : « Les femmes sont fort aimables et gracieuses, les hommes assez désagréables. Cependant, comme tout ce qui est anglais est à la mode, notre mauvais français passe par-dessus le marché. Plusieurs d'entre nous sont reçus partout. M. Hume est la mode personnifiée, quoique son français soit presque aussi inintelligible que son anglais. Pour ma part, on me fait toutes les politesses possibles,

(1) *Lettres d'Horace Walpole*, etc., p. 170, 171

et, en général, je m'amuse beaucoup; mais je désirerais vivement qu'il y eût un peu moins de whist et un peu plus de propreté (1). »

Walpole n'a pas à se plaindre de la société française; il y est comblé de prévenances et d'amabilités dont il plaisante dans une de ses lettres :

« J'aurais un cœur de diamant, madame, si je ne devenais pas un Français accompli. Rien ne peut surpasser l'accueil que j'ai reçu. Je ne parle pas seulement de ma chère vieille amie (2) dont l'amabilité croît avec le siècle, mais les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix sont arrivées à Paris tout exprès pour me voir; la duchesse de la Vallière est venue à ma rencontre dans l'antichambre, et m'a embrassé; on m'a barbouillé de rouge comme mon cimier *le Sarrasin*. Bref, j'ai été tant embrassé sur les deux joues que si elles avaient été aussi grandes que celles de Mme de Viry, elles y auraient perdu leur peau (3). »

(1) *Lettres d'Horace Walpole*, p. 27.
(2) Mme du Deffand.
(3) *Lettres d'Horace Walpole*, p. 280.

Dans son désir de le distraire pendant son séjour à Paris, Mme du Deffand fait pleuvoir sur lui les invitations à souper, les voyages à la campagne, et il se plaint de ne pouvoir se coucher qu'à deux ou trois heures du matin. Sa vieille amie, sujette aux insomnies, ne craint pas les veilles prolongées. Tant de plaisirs et d'activité sont pour lui des épreuves qu'il supporte de son mieux.

« Mme du Deffand et moi, écrit-il un jour, nous sommes partis, dimanche dernier, à sept heures du soir; nous avons fait quinze milles pour aller à un bal, et nous en sommes revenus après souper. Une autre nuit, en me ramenant chez moi, comme il n'était qu'une heure du matin, elle a donné l'ordre à son cocher de faire le tour des quais et d'aller doucement, tant il était de bonne heure (1)! »

Mme du Deffand lui communique à voix basse ses réflexions sur les personnes présentes dans son salon, et sa cécité lui occasionne des mé-

(1) *Lettres d'Horace Walpole*, p. 309.

prises. Il lui arrive un jour de prendre pour Walpole l'évêque de Mirepoix, son voisin, et de lui parler en termes peu flatteurs d'une dame qui se trouve à côté d'elle.

On sait qu'elle ne péchait pas par excès d'indulgence envers ses visiteurs. A leur tour, ceux-ci, au témoignage de Walpole, se montraient sans pitié pour elle, abusaient de sa cécité pour se moquer d'elle en clignant des yeux, mangeaient ses soupers, la détestaient et redoutaient son esprit. Dans l'espoir de tromper l'ennui et d'échapper à la solitude, elle recherchait le monde, sans y trouver le plaisir et la distraction qu'elle en attendait. « Son jugement sur tous les sujets, disait Walpole, est aussi juste que possible, et sa conduite sur tous les points n'est qu'une erreur continuelle (1). » Il admirait la vivacité de son esprit et souffrait de son activité : « Elle fait des couplets, elle les chante, elle se rappelle tous ceux qui ont été faits et, ayant vécu depuis l'âge le plus agréable jusqu'à celui de la raison

(1) P. 128.

la plus avancée, elle possède à la fois ce qu'il y a de plus aimable dans l'un et de sensé dans l'autre, sans la vanité du premier, ni le pédantisme impertinent du second. Je l'ai entendue discuter avec toutes sortes de gens sur toutes sortes de sujets, et je ne l'ai jamais vue dans le faux. Elle humilie les savants, redresse leurs disciples et trouve un motif de conversation pour chacun. Affectionnée comme Mme de Sévigné, elle n'a aucun de ses préjugés et son goût est plus universel. Malgré l'extrême délicatesse de sa constitution, son activité la jette au travers d'une vie de fatigues qui me tuerait si je devais séjourner longtemps ici. Revenons-nous à une heure du matin de souper à la campagne, elle me propose de nous faire mener sur le boulevard ou à la *foire de Saint-Ovide,* sous prétexte qu'il est trop tôt pour se coucher. Hier au soir, j'ai eu toutes les peines du monde, quoiqu'elle fût souffrante, à lui persuader de ne pas veiller jusqu'à trois heures du matin en l'honneur de la comète; elle avait donné rendez-vous à un astronome, avec ses télescopes, chez le président Hénault,

dans la pensée que cela pourrait me divertir (1). »

Peu prodigue d'éloges envers les personnes qu'il rencontre dans le monde, Walpole parle avec admiration de la duchesse de Choiseul, « vrai petit modèle en cire, » « la plus gentille, la plus aimable, la plus gracieuse petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté ». Il loue le charme de sa voix, celui de sa conversation pleine de justesse et d'agrément, et cette timidité qui ajoute à ses attraits une grâce de plus.

La duchesse de Choiseul est la personne que Mme du Deffand paraît avoir le plus véritablement aimée.

« Il n'y a pas un habitant du ciel qui vous ait surpassée en vertus, lui disait-elle dans le portrait qu'elle en a tracé; mais ils vous ont surpassée par leurs intentions et leurs motifs.

« Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable, aussi humble qu'ils ont pu l'être; si vous devenez aussi bonne chrétienne, vous devien-

(1) P. 203.

drez tout de suite une aussi grande sainte. En attendant, contentez-vous d'être l'exemple et le modèle des femmes (1). »

Femme du ministre dont la disgrâce fut le triomphe de l'opposition à l'arbitraire du pouvoir royal, Mme de Choiseul (2) devait connaître les extrémités de la fortune, assister à la chute du trône, à la fin de la société brillante qui l'environnait d'universelles sympathies, traverser les prisons de la Terreur et mourir pauvre, après avoir apporté un million de rente à son mari, dont elle voulut payer toutes les dettes. Sa raison, sa bonté, sa douceur, la finesse de son esprit, firent d'elle une personne supérieure et attachante. Mme du Deffand l'appelait sa *grand'maman*, par un gracieux badinage où étaient intervertis les rôles, et où l'affection confondait les âges.

Les lettres écrites par Mme de Choiseul à Mme du Deffand sont le reflet de la sérénité de son âme, de la droiture de sa conscience, de sa

(1) *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, publiée par M. de Lescure, t. I, p. 395.

(2) Née Crozat du Châtel, d'une famille de riches financiers.

vie sans reproche. D'un style agréable, elles dénotent un goût sûr, un jugement éclairé (1). Elle donne à sa vieille amie des conseils empreints d'une sage et douce philosophie :

« Je ne doute pas que vous ne m'aimiez par tout ce que vous pensez de moi, lui dit-elle en réponse au portrait qu'avait fait d'elle Mme du Deffand. Quelqu'un qui serait comme vous me peignez serait, en effet, très aimable et très estimable; mais, hélas!... Que je suis loin de ressembler à ce portrait! Il vaut mieux vous l'avouer que de vous laisser le temps de vous en apercevoir. Vous croyez, par exemple, que je suis sans passions!... Eh bien, apprenez donc que mon caractère est, au contraire, un des plus violents et des plus passionnés qui aient jamais existé, et que si j'ai quelque mérite, c'est d'en avoir un peu triomphé. Jugez donc si j'ai tant de raison que vous m'en supposez et aussi peu de reproches à me faire? Vous croyez encore que

(1) Elles se trouvent dans la *Correspondance complète de Mme du Deffand*, publiée par le marquis DE SAINT-AULAIRE, 3 vol. in-8, 1866.

mon éducation a été excellente parce que ma mère était une femme d'esprit; mais cette éducation a été la plus nulle de toutes, et c'est peut-être encore ce qu'elle a eu de mieux; car, au moins, ne m'a-t-on pas donné les erreurs des autres. Si j'ai acquis quelque chose, je ne le dois ni aux préceptes, ni aux livres, mais à quelques disgrâces. Peut-être l'école du malheur est-elle la meilleure de toutes, quand ces malheurs ne sont pas de nature à avilir l'âme, ou que l'âme n'est pas de trempe à se laisser avilir (1). »

Elle s'efforce de prémunir Mme du Deffand contre le découragement, de lui indiquer les remèdes que l'on trouve en soi-même pour adoucir le mal et rendre la vie meilleure :

« Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant? lui écrit-elle le 23 mai 1765. C'est justement par la peine que vous prenez d'*éviter*, de *prévoir*, de *combattre* l'ennui; vivez au jour la journée, prenez le temps comme

(1) *Correspondance de Mme du Deffand*, publiée par le marquis DE SAINT-AULAIRE, t. I, p. 60.

il vient, profitez de tous les moments, et avec cela vous ne vous ennuierez pas.

« Croyez-moi, le mal que l'on se résout à supporter est bientôt passé, et il n'en reste rien après lui; surtout évitez le malheur toujours dupe et superflu de la crainte. Celui-là n'est pas dans la nature des choses, il n'est que dans la nôtre, et nous doublons le mal par l'action rétroactive que nous lui donnons en le craignant. Je ne prétends pas vous dire que j'en sois déjà venue au point de suivre exactement la morale que je vous prêche; mais, en vérité, à force de réflexions et j'ose dire de courage, je suis bien près de la mettre en pratique; avec un cœur chaud qui a besoin d'aliment, et une imagination vive qui a besoin de pâture, j'étais plus disposée au malheur et à l'ennui que personne; cependant je suis heureuse et je ne m'ennuie pas. Jugez de là, ma chère enfant, qu'il vous est possible aussi d'être heureuse, et soyez la, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, j'ai vieilli avant le temps; mais comme mon expérience m'est heureusement venue dans

la force de l'âge, il me donne le temps et le ressort de la mettre à profit, et par conséquent, mes conseils à cet égard ne sont pas à dédaigner.

« Je m'aperçois, ma chère enfant, que je vous dis des choses bien communes, mais accoutumez-vous à les supporter. Primo, parce que je ne suis pas en état de vous en dire d'autres; secondo parce qu'en morale elles sont toujours les plus vraies, parce qu'elles tiennent à la nature. Après avoir bien exercé son esprit, le philosophe le plus éclairé sera obligé d'en revenir à l'axiome du plus grand sot, de même qu'il partage avec lui l'air qu'il respire, de même qu'il possède en commun avec le dernier des hommes les besoins et les facultés naturels. Les préjugés se multiplient, les arts s'accroissent, les sciences s'approfondissent, mais la morale est toujours la même, parce que la nature ne change pas; elle s'est toujours réduite à ces deux points : être juste pour être bon, être sage pour être heureux. Saadi, poète persan, dit que *la sagesse est de*

jouir, la bonté de faire jouir; j'y ajoute la justice (1). »

Ces conseils, donnés par une femme de vingt-cinq ans à une femme de soixante-neuf ans, peignent le caractère de la duchesse de Choiseul et la maturité de son esprit. Ce qu'elle a été à Versailles, à la cour, pendant le ministère de son mari, elle l'est à Chanteloup, après la disgrâce, dans la magnifique résidence vers laquelle afflue la foule des visiteurs, des parents, des amis. L'abbé Barthélemy se fait le chroniqueur de cette vie de château, et en raconte les événements à Mme du Deffand dans des lettres badines, amusantes, écrites d'une plume alerte et spirituelle. Il est la gaieté, la bonne humeur de cette correspondance; Mme de Choiseul en est la grâce, l'indulgence, la raison aimable et souriante. Au centre, apparaît Mme du Deffand; les personnages gravitent autour d'elle, attirés et retenus par la malice et l'attrait d'un esprit qu'attristent les noires pensées de la vieillesse à

(1) *Correspondance*, etc., t. I, p. 21.

laquelle l'expérience n'apporte que les déceptions et les regrets. Image du pessimisme, à une époque sceptique, elle montre, avec une douloureuse éloquence, l'infériorité morale unie à des facultés brillantes, mais incapables de résoudre l'éternel problème que se pose l'humanité à la recherche du bonheur.

CHAPITRE VIII

VOLTAIRE

I

Voltaire a déclaré la guerre au christianisme et lancé contre lui les flèches perfides de sa raillerie. Il a outragé l'héroïne de la France dans un poème qui a déshonoré sa plume et reste un opprobre pour sa mémoire. Courtisan du roi de Prusse, il n'a pas craint d'applaudir à la défaite de nos armes. Il a offensé à la fois la religion, la morale et le patriotisme. En voilà bien assez pour justifier les anathèmes dont il est l'objet et l'interdit qui pèse sur son nom, devenu synonyme de l'impiété qu'il enseigna à

son époque. L'écrivain garde toutefois une place que nul ne songe à lui contester. Il est l'incarnation du dix-huitième siècle, qu'éblouit son esprit étincelant ; c'est un génie bien français.

Comme historien, il a perdu beaucoup de son autorité. Ses passions, en troublant son jugement, lui ôtent la liberté d'esprit et l'indépendance. Son œuvre historique n'a guère vécu plus que lui. Il faut en excepter le *Siècle de Louis XIV*, où il a fait connaître, glorifié le grand siècle dont l'incomparable éclat a porté si haut l'honneur de la France. Voltaire définit dans une de ses lettres le but qu'il s'est proposé :

« J'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis XIV et contre nous (1). »

On a pu le dire avec raison : « C'est le meilleur ouvrage et peut-être la meilleure action de

(1) 1er février 1752. Lettre au président Hénault.

Voltaire (1). » Et si l'on considère son influence morale et littéraire, on partagera l'opinion exprimée en ces termes : « Le livre de Voltaire n'est pas seulement un bon livre, c'est un bienfait (2). »

Comme poète tragique, Voltaire est descendu du piédestal où l'avait placé l'admiration de ses contemporains. Il est « tombé au rang de Campistron (3) ».

On peut même dire qu'il a disparu de la scène, car on ne joue plus ses pièces.

Dans ses poésies légères, il garde la supériorité de son esprit, auquel ce genre fournit l'occasion de déployer ses dons naturels : la souplesse et la grâce, la verve, l'inspiration heureuse, et de cette source abondante jaillissent des vers, tantôt satiriques, tantôt flatteurs. Il n'est pas moins à l'aise, pas moins lui-même, dans le genre épistolaire, où il triom-

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française*, 5e édit., t. IV, p. 376.

(2) *Ibid.*

(3) E. Legouvé. *Dernier Travail, derniers souvenirs*, chap. x.

phe, et dont il offre un des plus parfaits modèles.

On a pu trouver en défaut l'historien passionné, inexact, mal informé; reprocher au poète tragique ses vers hâtifs, incolores, trop faciles, et Voltaire, ayant touché à tout, abordé tous les genres, risquait d'effleurer sans approfondir, de joindre l'insuffisance à la variété, d'obtenir le succès sans la durée. Dans les lettres, ses défauts deviennent des qualités, et il y est vraiment sans rival; car rien ne convient mieux à sa nature mobile et impressionnable que le genre épistolaire, qui n'exige pas le labeur, mais le naturel, qui ne réclame pas l'étude, mais l'improvisation. Aussi, Voltaire devait-il être et a-t-il été au premier rang des épistoliers; il nous reporte à Cicéron par le feu, la concision, le mouvement, qui distinguent sa correspondance, où la critique littéraire succède aux mille propos d'une conversation écrite, où les épîtres aux têtes couronnées alternent avec les billets adressés aux familiers, aux amis, dans ce style clair, élégant, qui ne cesse pas d'être simple quand il est spirituel.

Personne ne sait mieux tourner un compliment, apprêter la louange et flatter sans s'humilier, sans déprécier l'éloge par la servilité, par l'exagération. Voltaire se montre supérieur à ceux qu'il encense par la manière de les louer. Il est passé maître dans cet art, dont la démocratie a perdu le secret, et qui florissait sous l'ancien régime et aux époques d'une culture raffinée. Il a puisé dans les cours, dans le commerce des grands, l'habitude et le goût des formes qui caressent l'amour-propre de ceux auxquels on veut plaire.

Ses lettres sont certainement son meilleur titre, et la partie de son œuvre par laquelle il mérite le plus de vivre. Mais sa correspondance, si vaste et d'un intérêt inégal, est faite pour décourager beaucoup de lecteurs, et il eût été à souhaiter pour la littérature française que l'on fît des lettres les plus dignes d'être recueillies un choix judicieux et éclairé.

Dans ce chapitre, il faudra nécessairement nous borner à des citations, à des exemples pris un peu partout, à travers les pages de cette

volumineuse correspondance. Nous verrons d'abord de quel style Voltaire écrit à une impératrice, à Catherine II, souveraine du vaste empire où elle propageait le goût et l'admiration de nos grands écrivains; comment il écrivait à des ministres, des grands seigneurs, aux femmes et aux personnes de son intimité. Par là, on pourra juger de celui qui, né avec des talents si variés, n'a nulle part brillé autant que dans le genre épistolaire.

II

Voltaire a toujours de l'esprit, et on ne s'étonnera pas qu'il en ait déployé dans les lettres qu'il adressait aux rois. Mais la solennité des personnages, les formes du respect, peuvent enlever à de pareilles lettres l'aisance, le naturel, et les louanges données aux souverains sont voisines de la flatterie. Voltaire n'évite pas

toujours l'écueil; mais il se sauve par la dextérité, le badinage et les grâces piquantes dont il assaisonne ses épîtres à d'augustes correspondants. Il a été moins heureux avec le grand Frédéric; avec lui, il a été souvent adulateur, courtisan. Il a félicité le vainqueur de Rosbach et oublié qu'il était Français.

Ses lettres à Catherine II lui font plus d'honneur. On lui pardonne aussi plus volontiers les hommages rendus à une impératrice, à une femme qu'a illustrée son génie politique, et qui régna sur la Russie, que de séculaires et invincibles sympathies unissent à la France. Les réponses de Catherine II sont agréables, spirituelles, et dans ce dialogue, elle ne reste pas trop au-dessous du patriarche de Ferney, de l'homme dont l'esprit était une royauté. Voltaire, railleur et enjoué, se surpasse, et s'il fait fumer l'encens, il ne tombe pas dans la fadeur des louanges, et sème, d'une main légère, la gaieté, la fine plaisanterie. Il écrit à la souveraine :

« Madame, chaque lettre dont Votre Majesté

Impériale m'honore, me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu partout de grands désavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peste s'était mise dans vos armées; que tous les revers avaient succédé à vos succès. Votre Majesté est mon médecin, elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur-le-champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit; j'allonge les visages de ceux qui attristent le mien.

« Daignez donc, madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence.

« J'ai encore de petits sentiments de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle positive de la révolution de l'Égypte.

« Il y a un Brahilof, un Bender, qui me causent encore des insomnies; je vois dans mes

rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

« Votre Majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chassés si loin qu'ils ne revinssent jamais.

« Nous autres Français, madame, nous valons mieux qu'eux : nous disons prodigieusement de sottises, nous en faisons beaucoup, mais tout cela passe bien vite; on ne s'en souvient pas au bout de huit jours. La gaieté de la nation semble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue. On dit : c'est dommage, et on va à l'Opéra. Les affaires les plus sérieuses sont tournées en ridicule.

« Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde : voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houssards? Ne se présenteront-ils jamais bien serrés,

pour être enfilés par quelques-uns de mes chars balyloniques?

« Je voudrais, du moins, avoir contribué à vous tuer quelques Turcs; on dit que pour un chrétien, c'est une action fort agréable à Dieu. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes sont pétris de contradictions : et d'ailleurs Votre Majesté me tourne la tête.

« Encore une fois, madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou six villes prises et de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie (1). »

C'est encore sur ce ton léger, avec ce mélange de flatterie et d'enjouement, qu'il félicite la grande impératrice de la continuation de ses victoires :

« Madame, est-il vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre Majesté Impériale daignait me mander par sa lettre du 10 juin que M. le prince Dolgorouky était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches qui arrive tous les jours

(1) Lettre du 11 août 1770. *Voltaire, œuvres complètes. Correspondance.*

du nord au midi, et qui depuis longtemps n'apporte que des sottises du midi au nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

« C'est, du moins, une consolation d'avoir le royaume de Thoas où la belle Iphigénie fut si longtemps religieuse, et où son frère Oreste vint voler une statue, au lieu de se faire exorciser.

« Mais si après avoir pris cette Chersonèse-Taurique, vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce, que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Socrate? J'abandonne volontiers Jérusalem aux Musulmans; ces barbares sont faits pour le pays d'Ézéchiel, d'Élie et de Caïphe. Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le Lycée en écuries. Je m'intéressais fort au sultan Ali-Bey; je me faisais un plaisir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide; faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la

Scythie, le pays des Amazones et celui de Médée; cela fait environ quatre cents lieues, ces bagatelles-là ne me suffisent pas.

« Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que Votre Majesté Impériale se promènerait en bateau sur les bords du Scamandre. Je vois bien qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres.

« Je suis devenu aveugle; mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires et je me dis : Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les moments de ta vie (1). »

Un jeune Suisse veut aller s'établir en Russie. Il s'agit de faire sa fortune en le recommandant à l'impératrice. Voilà un thème tout trouvé, et à l'aide duquel Voltaire saura disposer ingénieusement la souveraine en faveur de son protégé.

« Madame, un jeune homme des premières familles de Genève, qui, à la vérité, a près de six pieds de haut, mais qui n'est âgé que de seize

(1) Lettre du 30 juillet 1771.

ans, assistant chez moi à la lecture de l'instruction que Votre Majesté Impériale a donnée pour la rédaction de ses lois, s'écria : « Mon Dieu, que je voudrais être Russe! » Je lui dis en présence de sa mère : « Il ne tient qu'à vous de « l'être; Pictet (1), qui est plus grand que vous, « l'est bien; vous êtes plus sage et plus aimable « que lui. Madame votre mère veut vous envoyer « dans une université d'Allemagne, apprendre « l'allemand et le droit public; au lieu d'aller en « Allemagne, allez à Riga : vous apprendrez à la « fois l'allemand et le russe; et, à l'égard du droit « public, il n'y en a certainement point de plus « beau que celui de l'impératrice. »

« Je proposai la chose à sa mère, et je n'eus pas de peine à l'y faire consentir. Ce jeune homme s'appelle Galatin; il est de la plus aimable et de la plus belle figure; sa mémoire est prodigieuse; son esprit est digne de sa mémoire, et il a toute la modestie convenable à ses talents. Si Votre Majesté daigne le protéger, il

(1) Surnommé le géant. Il joua la comédie à Ferney et alla en Russie à la cour de Catherine II.

partira incessamment pour Riga, après avoir commencé à suivre votre exemple, en se faisant inoculer. Je suis fâché de n'offrir à Votre Majesté qu'un sujet; mais je réponds bien que celui-là en vaudra plusieurs autres.

« Devrai-je prendre la liberté de demander à Votre Majesté à qui il faudra que je l'adresse à Riga? Sa mère ne peut payer pour lui qu'une pension très modique. J'ose me flatter qu'il n'aura pas été un an à Riga, sans être en état de venir saluer Votre Majesté en russe et en allemand. Qu'est devenu le temps où je n'avais que soixante ans? Je l'aurais accompagné.

« Si Votre Majesté va s'établir à Constantinople, comme je l'espère, il apprendra bien vite le grec; car il faut absolument chasser de l'Europe la langue turque ainsi que tous ceux qui la parlent. Enfin, madame, au nom de toutes vos bontés pour moi, j'ose vous implorer pour le jeune Galatin, et je puis répondre qu'il méritera votre protection (1). »

(1) Lettre du mois d'avril 1769.

Voltaire excelle à présenter des requêtes, à faire des recommandations sur un ton badin. Il écrit au maréchal de Richelieu :

« Est-il bien vrai, monseigneur, que je prends la liberté de vous demander vos bontés pour madame ou mademoiselle Gouet? Quel intérêt ai-je à cela? On dit qu'elle est jeune et bien faite ; c'est votre affaire et non la mienne. Elle veut chanter les *cantiques* de Moncrif chez la reine ; elle demande à entrer dans la musique, et il faut que du pied du Mont Jura, je vous importune pour les plaisirs de Versailles! On s'imagine que vous avez toujours quelque bonté pour moi, et on me croit en droit de vous présenter des requêtes. Mais si mademoiselle Gouet est bien faite, et si elle a une belle voix, la liberté que je prends est bien inutile ; et si elle n'avait par malheur ni voix ni figure, cette liberté serait plus inutile encore. Je devrais donc me borner à vous demander pour moi tout seul la continuation de vos bontés (1). »

La lettre suivante, sur un sujet analogue, est

(1) 26 décembre 1756

plus facétieuse encore; elle est adressée à Tronchin, banquier à Lyon et père de Tronchin, le célèbre médecin genevois :

« J'ai une grâce à vous demander; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques transplantés à Paris par Mme Denis et consorts. Un Pichon vient de mourir à Paris et laisse des petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever; aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon, par le coche, ou par charrette. Comment le savoir? Où le trouver? J'apprends par une Pichon des Délices, que ce petit est au panier de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer; envoyez-nous-le de panier en panier; vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que de servir un roi, fût-ce le roi des Vandales (1). »

(1) Frédéric II. — Lettre du 22 juillet 1757.

Voltaire avait été au collège avec le marquis d'Argenson, l'auteur des *Mémoires*, et ministre des affaires étrangères, ce qui explique le ton d'aimable familiarité qui règne dans les lettres qu'il lui écrit :

« A propos, je suis un infâme paresseux. Ah! que j'ai tort! que je vous demande pardon, monsieur! Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : j'écrirai demain, et demain je faisais une plate comédie-ballet pour l'infante-dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore, mais je passe par-dessus tout cela. Pour Dieu! faites en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de compliments à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances! Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure, et le plus tôt sera le mieux.

« Je vous avertis que je viendrai bientôt cher-

cher la réponse à mon chiffon; et quand vous serez soûl des fermes, et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous lirai ma petite drôlerie pour l'infante, en présence du nouveau marié. Nous partons vers le 20 de ce mois.

« Savez-vous bien, monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour? Je vous la ferai, je vous jure, mais quand? Vous ne soupez point, je ne dîne point; vous allez entendre au conseil des choses assommantes, et j'en fais de frivoles (1). »

« Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire (2). Comptez que quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnez la paix en détail; vous ferez de grandes et bonnes choses et vous

(1) 9 août 1744.

(2) Le bruit de la paix avec la Sardaigne.

les ferez durables, parce que vous avez justesse dans l'esprit et justesse dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante et fait sur moi la même impression que le succès d'*Armide* sur les amateurs de Lulli.

« Il faut que j'aille passer une quinzaine de jours à Versailles; je ne serai point surpris si au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum*. En attendant, voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier, au dessus de l'appartement que vous avez prêté à Mme du Châtelet, sur le chemin de Saint-Cloud? J'y serai un peu loin de la cour, tant mieux; mais je me rapprocherai souvent de vous, car c'est à vous que mon cœur fait sa cour depuis bien longtemps et pour toujours (1). »

Ennemi de l'autorité, Voltaire courtise le pouvoir, et il abandonne volontiers les puissances tombées. Il cherche à se concilier l'appui des ministres, des favorites. N'a-t-il pas dans son

(1) 17 février 1746.

domaine de Ferney des manufactures qu'il veut faire prospérer? N'a-t-il pas surtout des ennemis, ceux que lui suscite sa plume, et sur lesquels il s'efforce d'attirer la foudre? Flatteur avec malice, il a des grâces félines, et sous la main qui caresse, on sent la griffe.

Les ministres changent, mais Voltaire reste; il correspond avec eux et met à profit ses relations, ses influences. Nous venons de citer deux de ses lettres à d'Argenson, un ami de collège. En voici une autre, adressée au duc de Choiseul, un des ministres de Louis XV, le plus célèbre par son rôle et par sa disgrâce. Cette lettre, moitié sérieuse, moitié plaisante, traite de la politique extérieure; sous une forme légère, elle renferme des avis et des leçons d'histoire.

« Monseigneur, vous savez qu'au sortir du grand Conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, Louis XIV rencontra quatre de ses filles qui jouaient et leur dit : Eh bien, quel parti prendriez-vous à ma place? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hasard. Le roi répliqua : De quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

« Vous daignez en user avec moi, vieux radoteur, comme Louis XIV en usait avec ses enfants (1). Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés et ma façon d'être, qui est sans conséquence, me donnent toujours le droit que Gros Jean prenait avec son curé.

« D'abord, je crois fermement que tous les hommes ont été, sont et seront menés par les événements. Je respecte fort le cardinal de Richelieu; mais il ne s'engagea avec Gustave-Adolphe que quand Gustave eut débarqué en Poméranie sans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Weimar; il obtint l'Alsace pour la France et le duché de Rethel pour lui.

« Louis XIV ne s'attendait point, en faisant la paix de Ryswick, que son petit-fils aurait trois ans après la succession de Charles-Quint. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils

(1) Choiseul avait demandé à Voltaire son opinion sur les conditions de la paix à établir entre la France, l'Espagne et l'Angleterre.

abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar...

« Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie; l'Autriche a changé de système et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle et en joue un très petit. Tout a changé et changera; mais comme vous l'avez dit, la France restera un beau royaume et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlements n'y mettent la main...

« Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en faisant faire des balances d'or par le duc de Sully...

« Ah ! Monseigneur, Monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu ! celui de Descartes est

tombé; l'empire romain n'est plus; Pompignan même perd son crédit : tout se détruit, tout passe. J'ai bien peur que dans les grandes affaires il n'en soit comme dans la physique; on fait des expériences, et on n'a point de système.

« J'admire les gens qui disent : la maison d'Autriche va être bien puissante. La France ne pourra résister. Eh! Messieurs, un archiduc nous a pris Amiens, Charles-Quint a été à Compiègne, Henri V d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

« Quoi! point de système? Je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi; alors tout le monde vous respecte.

« Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut (1). »

Le style épistolaire est, par excellence, celui

(1) 13 juillet 1761.

de Voltaire, car il doit prendre toutes les formes, se prêter à toutes les circonstances, se conformer à toutes les situations, exprimer toutes les idées. Comme le Protée de la fable, il doit varier sans cesse, en restant toujours lui-même. Voltaire a précisément l'esprit le plus fait pour triompher en ce genre. Il sait à merveille changer de ton sans changer de plume. Tout à l'heure, il abordait avec le duc de Choiseul les sujets de politique et d'histoire. Dans la lettre suivante, il remercie, Dieu sait avec quelles délicates flatteries! la duchesse de Choiseul de ses bontés pour des protégés.

« Madame, un vieillard presque aveugle et une jeune femme qui serait bien fière si elle avait des yeux comme les vôtres, vous supplient de daigner agréer leurs hommages et leurs remerciements. Nous devons à votre protection tout ce que M. le duc de Choiseul a bien voulu accorder à M. Dupuits (1). Si le vieux bonhomme

(1) Claude Dupuits de la Chaux, voisin de Voltaire à Ferney. Il avait épousé Marie Corneille, descendante d'un cousin du grand Corneille, recueillie par Voltaire, qui avait publié, pour

et moi nous avions quelque petite parcelle de la succession de Pierre Corneille, nous la dépenserions en grands vers alexandrins pour vous témoigner notre reconnaissance; mais les temps sont bien durs et la plupart des vers le sont aussi. Nous nous défions même de la prose. Nous entendons si peu les livres qu'on nous envoie de Paris que nous craignons d'avoir oublié notre langue.

« Nous sommes très honteux l'un et l'autre d'exprimer notre extrême sensibilité dans un style si barbare; mais, Madame, nous vous supplions de considérer que nous sommes des Allobroges. Des gens arrivés de Versailles nous ont dit qu'il fallait absolument avoir de la finesse, de la justesse dans l'esprit, des grâces et du goût pour oser vous écrire. Nous ne les avons point crus. Nous ne sommes pas de votre espèce, et nous nous sommes flattés, au contraire, que la supériorité était indulgente et que les grâces ne rebutaient point la naïveté (1). »

lui venir en aide, une nouvelle édition des tragédies avec des commentaires.

(1) 8 février 1768.

C'est surtout lorsqu'il écrit à des femmes que Voltaire déploie les grâces et les ressources de son esprit. Ses lettres à Mme du Deffand, dont nous avons eu l'occasion de parler, se distinguent par la variété des sujets, l'agrément et les saillies. Ses moindres billets ont cet air leste, ce tour piquant, qui caractérisent son style. Étant à Cirey, chez la marquise du Châtelet, il avait fait la connaissance de la comtesse de la Neuville, qui habitait les environs, et correspondit avec elle. Il lui envoie, un jour, une hure de sanglier avec ces mots :

« Je suis pénétré, Madame, de vos bontés. Ce pays-ci qui n'était d'abord pour moi qu'un asile, est devenu, grâce à vous, un séjour délicieux que je voudrais habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sanglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout à l'heure, pour me donner occasion de vous faire ma cour. Je vous faisais chercher un chevreuil, mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à

vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très peu de cas d'une tête de cochon sauvage, et je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même, dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout (1). »

Voltaire est dans la maturité de l'âge, quand il écrit ces lignes; il a quarante ans. Il mène une vie solitaire dans la retraite où il composa son *Siècle de Louis XIV*, et où sont nées plusieurs de ses tragédies : *Alzire, Mahomet, Mérope.*

Devenu plus tard seigneur de Ferney, il y tient sa cour, il y reçoit toute l'Europe; il entretient une vaste correspondance, captive ceux qui l'écoutent et règne sur ceux qui le lisent. Le prince de Ligne, célèbre par son esprit, fut du nombre de ses visiteurs et, après l'avoir quitté, lui écrivit une lettre à laquelle Voltaire répond par ces lignes :

(1) Année 1734.

« Monsieur le prince, il n'y a que le bel état où mes yeux sont réduits qui m'ait pu priver du plaisir et de l'honneur de vous répondre. Je suis devenu à peu près aveugle, et je suis dans l'âge où l'on commence à perdre tout, pièce à pièce. Il faut savoir se soumettre aux ordres de la nature. Nous ne sommes pas nés à d'autres conditions. Cela fait un peu de tort à notre théâtre : il n'y a point de rôle pour un vieux malade qui n'y voit goutte, à moins que je ne joue celui de Tirésie. Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chère patrie. Je lui ai bien de l'obligation ; car, sans cela ma vie serait assez insipide. Après avoir tâté un peu de tout, j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure. J'ai soin de mes troupeaux comme ces bonnes gens ; mais, Dieu merci ! je ne suis point errant comme eux, et je ne voudrais pour rien au monde mener la vie d'Abraham, qui s'en allait, comme un grand nigaud, de Mésopotamie en Palestine, de Palestine en Égypte, de l'Égypte dans l'Arabie-Pétrée, ou à pied ou à âne, avec sa jeune et jolie petite

femme, noire comme une taupe, âgée de quatre-vingts ans ou environ, et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux. J'aime mieux rester dans mon ermitage avec ma nièce (1) et la petite famille que je me suis faite (2). »

La vie de Paris, loin d'attirer Voltaire, lui semble incompatible avec son âge et ses goûts. Il le dit à ses correspondants qui habitent la capitale; il le répète à sa nièce, la marquise de Florian (3) :

« Ma chère nièce, j'ai été bien charmé de voir de votre écriture, car vous savez que j'aime votre style et surtout votre souvenir. L'idée de n'être point oublié de vous me console dans ma solitude. Il y a aujourd'hui un an que je ne suis sorti de ma chambre et de mon jardin qu'une seule fois. Vous me paraissez avoir pour Paris autant d'aversion qu'il m'inspire d'indifférence. Paris

(1) Mme Denis.

(2) 18 février 1764.

(3) Marie-Élisabeth Mignot, fille d'une sœur de Voltaire, mariée en premières noces à Nicolas-Joseph de Dompierre, seigneur de Fontaine-Hornoy, et en secondes noces au marquis de Florian, oncle de l'auteur des *Fables*.

est fort bon pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions et prodigieusement d'argent, avec des goûts toujours renaissants à satisfaire. Quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce grand tourbillon. Paris a toujours été à peu près ce qu'il est, le centre du luxe et de la misère : c'est un grand jeu de pharaon, où ceux qui taillent embou rsent l'argent des pontes. Mais vous trouveriez Paris le pays de la félicité, si vous aviez vu comme moi le temps du *système* (1) où il était défendu comme un crime d'État d'avoir chez soi pour cinq cents francs d'argent. Vous n'étiez pas née lorsqu'on augmenta de cent francs la pension que l'on payait pour moi au collège, et que moyennant cette augmentation, j'eus du pain bis pendant toute l'année 1709. Les Parisiens sont aujourd'hui des sybarites, et crient qu'ils sont couchés sur des noyaux de pêche, parce que leur lit de roses n'est pas assez bien fait. Laissez-les crier, et allez dormir en paix dans votre beau château d'Hornoy.

(1) De Law.

« Je m'affaiblis tous les jours, ma chère nièce ; je n'ai pas longtemps à vivre, et bientôt je vous dirai bonsoir (1). »

Il ne faut pas prendre Voltaire au pied de la lettre, lorsqu'il se dit malade et mourant. Il prolongera jusqu'à quatre-vingt-quatre ans l'existence dont il annonçait souvent la fin, et la mort l'atteindra justement à Paris, dans la capitale qu'il ne voulait plus habiter, et où il était allé jouir de ses derniers triomphes.

III

Voltaire n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il concourut à l'Académie, en 1712, pour le prix de poésie, dont le sujet était la décoration du chœur de Notre-Dame pour l'accomplissement du vœu de Louis XIII. Voltaire traitant un sujet

(1) 1er mars 1769.

religieux! Voltaire célébrant en vers la commémoration d'un acte chrétien dans la basilique édifiée par la foi chrétienne! N'est-ce pas là une ironie singulière, quand on songe à ce que fut celui dont les premiers essais ne faisaient pas prévoir encore la royauté littéraire? Voltaire ne fut pas vainqueur du tournoi; son concurrent heureux fut un poète aussi dépourvu de savoir que de talent, l'abbé du Jarry. Voltaire s'en vengea par une lettre où il n'eut pas de peine à relever les incorrections et les mauvais vers du lauréat. Il y exprima l'opinion « qu'un auteur déclaré immortel par les quarante » pouvait être « mis au rang des Cotins par le public », « qu'une assemblée de quarante personnes n'est pas infaillible, » que « *le Cid* et le *Dictionnaire de Furetière* se sont soutenus contre l'Académie », et « qu'il pourrait bien se faire qu'elle approuvât de fort mauvais ouvrages, comme elle en a critiqué de fort bons (1) ».

L'Académie ne garda pas rancune à Voltaire,

(1) Lettre à M. D*** au sujet du prix de poésie donné par l'Académie en l'année 1714.

quand elle l'admit, en 1746, au nombre des immortels. Il fut élu par vingt-huit voix sur vingt-neuf. Mais il avait essuyé deux échecs avant d'obtenir le fauteuil.

« Il serait honteux pour l'Académie, avait dit Montesquieu, que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. »

Avant l'élection, Voltaire faisait agir ses amis et ne négligeait pas les moyens de succès. Il écrivait à M. et Mme d'Argental ce billet laconique : « Voltaire sait d'hier la mort du président Bouhier; mais il oublie tous les présidents vivants et morts quand il voit M. et Mme d'Argental. On a déjà parlé à V... de la succession dans la partie de fumée qu'avait à Paris ledit président commentateur. V... est malade; V... n'est guère en état de se donner du mouvement; V... grisonne et ne peut pas honnêtement frapper aux portes, quoiqu'il compte sur l'agrément du roi. Il remercie tendrement ses adorables anges. Il sera très flatté d'être désiré; mais il craindra toujours de faire des démarches. »

A Moncrif, académicien et lecteur de la reine Marie Lecksinska, il adresse ces lignes :

« Mon céleste *Sylphe*, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains et aux pieds de *sainte* Villars (1). Je vous recommande M. Hardion (2). C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment désirable. Un lien de plus qui m'unira à vous, me sera bien cher et bien précieux et pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous (3). »

Voltaire, qui avait de nombreux correspondants, touchait avec eux à tous les sujets, et les questions littéraires revenaient souvent sous sa plume. Ses jugements, semés, au hasard de l'improvisation, comme les propos familiers d'une conversation, sont aussi instructifs qu'agréables dans leur forme simple et négligée. Vrais pour

(1) La maréchale de Villars.
(2) Académicien, ennemi de Voltaire.
(3) Avril 1746.

la plupart, ils ont tout l'intérêt qu'on éprouve à voir de grands écrivains jugés par un grand écrivain. Ayant le caractère confidentiel des lettres, ils n'en sont que plus sincères, et ont le mérite de donner des préceptes de goût, sans prétendre donner des leçons, ni ériger des opinions en doctrines (1).

Les lettres de Voltaire à Vauvenargues renferment des appréciations sur La Fontaine et Molière qui pourront trouver place ici :

« Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple que dans la conversation, il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler : mais comme poète, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là, l'abeille n'est qu'une mouche.

(1) « Je voudrais qu'on en fît un recueil. Ce cours de littérature sans plan et sans dessein, cette poétique sans dissertation, cette rhétorique sans règles d'école, seraient un livre unique. » (NISARD, *Histoire de la littérature française*, t. IV, chap. IX.)

« J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais, sans doute, que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue (1). »

Voltaire prit, en 1769, Boileau pour sujet d'une de ses épîtres en vers, où il le qualifie assez sévèrement de « correct auteur de quelques bons écrits », en y ajoutant toutefois cet éloge :

Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile.

Dans une lettre à Brossette, annotateur du grand satirique, dont il réédita les œuvres, il

(1) 7 janvier 1743.

apprécie en ces termes celui qui mérita d'être nommé le législateur du Parnasse :

« Je ne sais rien de si honorable pour M. Despréaux que d'avoir été commenté par vous et lu par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du Czar et du roi de Pologne que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit tout ce qu'ils ont voulu dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à

l'harmonie ni à la pureté du langage (1). »

L'abbé d'Olivet avait dirigé les études de Voltaire chez les jésuites, au collège Louis-le-Grand, et c'est lui qui le reçut à l'Académie. Avant d'être son confrère dans la docte compagnie, l'élève était devenu un maître, et ne craignait pas, lorsqu'il correspondait avec lui, de le reprendre, de le gourmander, au sujet de questions littéraires. Il lui écrit, en 1736, une lettre remplie de jugements sur les écrivains du dix-septième siècle. Il reproche à Bossuet d'avoir manqué d'exactitude en ce qui concerne les anciens, dans son *Discours sur l'histoire universelle*. « Mais, ajoute-t-il, dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté court. Je ne connais après lui aucun historien où je trouve du sublime, que la *Conjuration* de Saint-Réal. La France fourmille d'historiens et manque d'écrivains.

« De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases hyperboliques et les vers enflés de

(1) 14 avril 1732.

Balzac ! Voiture tombe tous les jours et ne se relèvera point; il n'a que trois ou quatre petites pièces de vers par où il subsiste... Et vous avez loué la naïveté du style le plus pincé et le plus ridiculement recherché. Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée! Parlez-moi des *Lettres provinciales.* Quoi! vous louez Fénelon d'avoir de la variété! Si jamais homme n'a eu qu'un style, c'est lui; c'est partout *Télémaque.* La douceur, l'harmonie, la peinture naïve et riante des choses communes, voilà son caractère; il prodigue les fleurs de l'antiquité; mais ce sont toujours les mêmes fleurs. Je connais peu de génies variés tels que Pope, Addison, Machiavel, Leibnitz, Fontenelle. Pour M. de Fénelon, je ne vois pas par où il mérite ce titre. Permettez-moi, mon cher abbé, de vous dire librement ma pensée : cette liberté est une preuve de mon estime (1). »

Grand admirateur de Montaigne, il loue le

(1) 6 janvier 1736.

comte de Tressan de lui avoir rendu la justice que d'autres lui refusent.

« Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par où vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre et, ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau Monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin,

sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire (1). »

Voltaire, souvent dans le vrai lorsqu'il juge les morts, manque d'impartialité quand il juge les vivants. Il ne voit pas toujours ses contemporains avec les yeux d'un critique, mais avec ceux d'un adversaire. Passionné, il se laisse entraîner par sa nature fougueuse, irascible. Malgré sa clairvoyance et son esprit, il est d'une époque de décadence et subit l'influence des préventions, des erreurs qu'il a contribué lui-même à propager. Ses défauts n'empêchent pas sa supériorité en matière littéraire, et l'on est forcé d'admirer son style, lorsqu'on ne partage pas ses idées.

Il existe une curieuse lettre, écrite par lui, en 1732, à un poète (2) qui mourut jeune et avait réclamé ses conseils. Voltaire cherche à le dé-

(1) 21 août 1746.
(2) Il s'appelait Lefebvre.

tourner d'une carrière pleine de déceptions et d'écueils. Il lui annonce les inimitiés qu'il rencontrera sur sa route, et avec une précoce expérience, une malicieuse franchise, il énumère les tribulations des hommes de lettres :

« Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage : imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur; si votre manière de penser n'est pas la sienne, s'il n'est pas l'ami de vos amis, s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilège qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime : c'est alors qu'il faut ou assoupir les Cerbères de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France et autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont tout intérêt qu'ils soient satiriques : ceux qui y travaillent ser-

vent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la renommée ; vous courtisez les écrivains, les protecteurs des abbés, les docteurs, les colporteurs ; tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez ; il réplique : vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

« C'est bien pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste, mais irrévocable, cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite ; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence ; ils vous jugent, ils se chargent enfin de votre pièce ; il ne faut plus qu'un mauvais plaisant pour la faire tomber...

« Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour ; elle le donne à une femme

de chambre qui en fait des papillottes; et le laquais galonné qui porte la livrée du luxe insulte à votre habit qui est la livrée de l'indigence...

« Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase...

« Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie française, et pour aller prononcer d'une voie cassée, à votre réception, un compliment qui, le lendemain, sera oublié pour jamais. Cette Académie française est l'objet des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses

faveurs, et qu'ils négligent, dès qu'ils en ont la possession.

« Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoiqu'assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tous tant de mal, jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public qui respecte assez l'Académie des sciences, ménage si peu l'Académie française. »

Voltaire en donne la raison. L'Académie française traite, au grand jour, des questions comprises de tous ceux qui savent ou croient savoir la langue ; l'Académie des sciences, entourée d'une sorte de mystère, s'occupe des choses auxquelles la plupart des hommes n'entendent rien. On critiquera de mauvais vers, des discours dont l'éloquence est aussi fausse que les éloges en sont menteurs ; mais on ne saurait exercer sa verve contre des équations algébriques, ni railler des sciences accessibles seulement au petit nombre.

« On est fâché, dit le sarcastique écrivain, de

voir la devise de *l'immortalité* à la tête de tant de déclamations qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées. » Et il ajoute, en terminant :

« Il est très certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses *Remarques sur le Cid;* la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui sont assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs que déjà les concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes, on fait agir tous les intrigants; on fait mouvoir

tous les ressorts, des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches.

« Obtenez-vous la préférence sur vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme : essuyez-vous un refus, votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

Ci-gît au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé.
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

« Quel est le but de ce long sermon que je vous fais? Est-ce de vous détourner de la route de la littérature? Non, je ne m'oppose point ainsi à la destinée, je vous exhorte seulement à la patience. »

Il faut en convenir, de pareils avis ne sont guère encourageants pour les jeunes auteurs, avides de se voir imprimés; mais les débutants feraient peut-être sagement de les méditer, avant de s'aventurer dans la voie où l'on trouve plus de déceptions que de succès.

IV

Le moyen de faire connaître Voltaire n'est pas de parler de lui, c'est de le laisser parler lui-même. Sa correspondance est un vaste champ, qui mérite d'être exploré. On y cueille des fleurs, au milieu d'herbes sèches; là est le triomphe de son esprit; là il se montre vraiment épistolier, car il peut s'abandonner à sa verve, semer à profusion les saillies et les mots piquants, converser avec cette désinvolture, ce naturel, qui sont la marque du genre épistolaire et son plus grand attrait.

Le style de Voltaire, leste, pimpant, a la concision et la clarté. Il a si peu vieilli que la plupart des phrases semblent écrites d'hier. Ce style est resté moderne.

On a appelé Voltaire « un gamin de génie ». Dans cet esprit gouailleur, enclin à voir le côté

plaisant et ridicule, il y a un fond d'espièglerie, de gaminerie.

Selon Montesquieu, « Voltaire n'est pas beau, il n'est que joli. » Cela est vrai, pour la plus grande partie de son œuvre, car s'il nous charme et nous amuse, rarement il nous élève. Victor Cousin le qualifie de « bon sens superficiel ». Cela est vrai encore; lorsqu'il a raison, il glisse, il n'approfondit pas.

« Voltaire, du premier jour qu'il débuta dans le monde et dans la vie, semble avoir été lui tout entier et n'avoir pas eu besoin d'école. Sa grâce, son brillant, sa pétulance, le sérieux et parfois le pathétique qui se cachaient sous ces dehors légers, du premier jour, il eut tout cela (1). »

Sainte-Beuve, lorsqu'il l'apprécie en ces termes, définit le caractère de spontanéité qui est celui de sa nature et de son talent.

Chateaubriand a dit de lui : « Il est bien à plaindre d'avoir eu ce double génie qui force à

(1) *Causeries du lundi.*

l'admirer et à le haïr. Il édifie et renverse... Il charme et fatigue par sa mobilité; il nous enchante et nous dégoûte : on ne sait quelle est la forme qui lui est propre. Il serait insensé s'il n'était si sage, et méchant si sa vie n'était remplie de bonnes actions (1). »

En faisant de ses talents et de son esprit un si coupable usage, il n'a pas seulement rendu son œuvre mauvaise, il l'a rendue stérile. Funeste à son époque, son influence n'a pas été durable, et ses erreurs ont moins vécu que les utopies de Jean-Jacques Rousseau.

Un des maîtres de la littérature contemporaine a eu raison de s'écrier : « Quel homme eût été Voltaire, s'il avait su respecter et se faire respecter (2)! » Et l'on répétera volontiers le mot d'Arsène Houssaye : « Je salue Voltaire comme un maître et n'entre pas à son école (3).»

(1) *Génie du christianisme.*

(2) E. Legouvé, *Une Élève de seize ans.* — L'éducation de Voltaire par ses logements.

(3) *Le Roi Voltaire.*

CHAPITRE IX

LE STYLE ÉPISTOLAIRE CHEZ LES FEMMES

Nous avons passé successivement en revue, dans ces pages consacrées au style épistolaire, les écrivains qui doivent à ce genre leur célébrité, ou s'y sont montrés supérieurs. Beaucoup d'autres ont laissé des lettres dignes d'être lues, et sur lesquelles l'attention a été attirée par leurs ouvrages et leur renommée.

Henri IV aurait droit d'être compté parmi nos meilleurs épistoliers. Quelle verve égala jamais celle du Béarnais, de ce roi de belle humeur, d'allures cavalières, à la riposte prompte, à l'esprit gaulois et plein de saillies? Ses lettres laconiques, ses moindres billets sentent l'homme de guerre et l'homme d'esprit. La plaisanterie s'échappe de sa plume comme de ses lèvres. Il

est naturellement concis, ayant peu de temps à perdre, et il trouve le mot sans le chercher.

Les lettres de Boileau ont été recueillies dans ses œuvres. Celles qu'il adresse à Brossette, son futur commentateur, traitent de sujets littéraires. Sa correspondance avec Racine nous montre les deux amis échangeant leurs nouvelles, leurs pensées, et quoique le ton en soit généralement sérieux, Boileau répand dans ses missives un peu du sel qu'il mettait dans ses satires.

Les lettres de Racine à son fils sont empreintes d'une gravité affectueuse, et témoignent de ses vertus chrétiennes et familiales.

La Fontaine, on le sait, était mauvais mari ; il ne vivait pas avec sa femme, mais il lui écrivait en voyage, et l'on a conservé ses narrations amusantes, familières, où se retrouvent l'esprit et le caractère de l'immortel fabuliste.

Les lettres de Fénelon figurent également dans ses œuvres et rappellent par la grâce et la piété douce le prélat dont on a vanté les formes séduisantes.

Les correspondances d'autrefois ont un inté-

rêt historique, quand elles n'ont pas une valeur littéraire. On y cherche des lumières sur une époque et la peinture morale des personnages. Les lettres de la marquise de Villars à Mme de Coulanges, dont il ne reste qu'un petit nombre, font connaître, dans un style agréable, la cour d'Espagne, où elle avait suivi la jeune reine, Marie-Louise d'Orléans.

La correspondance de la princesse Palatine, duchesse d'Orléans, curieuse, anecdotique, et où la hardiesse du langage est poussée jusqu'au cynisme, a le mérite de la franchise et de la sincérité. Elle apporte sur le temps et la cour de Louis XIV un témoignage souvent récusable, émané, il ne faut pas l'oublier, d'une étrangère qui parlait et écrivait assez mal notre langue.

Une autre correspondance, sur la même époque, a été l'objet d'une tardive publication; c'est celle de la princesse des Ursins avec Mme de Maintenon (1). Elle doit son principal intérêt à l'importance de celles que rapproche l'analogie

(1) Ces lettres, qui forment 4 volumes, ont paru en 1826.

des situations, des caractères, et que la destinée ou l'ambition plaça dans les sphères de la politique, femmes ayant le goût et la capacité des affaires, et qui, volontiers, se prêtaient au rôle de conseillères des rois.

Le président de Brosses a écrit sur l'Italie, de 1739 à 1740, des lettres dont la forme piquante et familière justifie sa réputation d'esprit, et qu'on lit avec plaisir et profit, lorsqu'on veut connaître l'Italie de cette époque.

Les lettres de Mlle Aïssé au chevalier d'Aydie et celles de Mlle de Lespinasse au comte de Guibert sont l'expression des sentiments passionnés qui agitèrent leur vie. Une assez récente publication a mis en lumière les lettres de la comtesse de Sabran au chevalier de Boufflers; elles ont le caractère aimable et le tour facile du XVIIIe siècle, où, dans cette société spirituelle et cultivée, on maniait la plume avec aisance, où presque tout le monde écrivait bien. Ces dons trouvent naturellement leur emploi dans les lettres qui n'exigent pas l'effort et la composition, et ils semblent avoir été de tout temps l'apanage des femmes.

Dans presque chacune d'elles, il existe une épistolière. La Bruyère n'a fait qu'énoncer une vérité reconnue lorsqu'il a dit :

« Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche. Elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit (1). »

(1) *Les Caractères*. Des ouvrages de l'esprit.

Ces incorrections que signale La Bruyère sont moins à craindre chez les hommes, principalement chez les auteurs; mais si leurs lettres sont plus irréprochables dans la forme, il leur manque l'expansion, le naturel, la spontanéité. En écrivant aux autres, ils pensent encore à eux-mêmes; ils ne se livrent pas tout entiers. Lorsqu'on imprime, après leur mort, les lettres des hommes célèbres, on cherche à satisfaire la curiosité qu'inspirent ceux qui ont joué un rôle dans la vie publique, ou brillé par la supériorité de l'esprit et des talents. On espère recueillir leurs confidences, leurs informations sur leurs contemporains, sur les événements où ils ont été acteurs ou témoins. Rarement on y trouve le miroir de la vie, l'âme gravée, pour ainsi dire, dans les lettres dont la trame est faite des sentiments du cœur humain, des petites choses de chaque jour.

Les femmes aiment plus que les hommes ces épanchements qui ne conviennent pas aux livres, mais aux lettres d'un caractère intime et confidentiel. Elles ont plus d'imagination, d'élan, de sensibilité. Le style épistolaire est fait pour elles,

et elles le savent sans l'avoir appris. Des femmes, sans éducation et sans orthographe, écrivent des lettres que ne désavoueraient pas des hommes instruits, et beaucoup d'entre eux leur seraient inférieurs dans la manière d'exprimer ce qu'ils sentent.

On a souvent cité le mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Cela n'est pas vrai pour tous, car il y a des hommes qui parlent mieux qu'ils n'écrivent.

Le style épistolaire, chez les femmes, varie selon leur caractère personnel, selon leur existence et leur milieu. Mais on y retrouve, en général, les dons naturels, les qualités qui leur sont propres.

Mme de Sévigné disait à sa fille : « J'écrirais jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole. »

Cette ardeur dans la manière de sentir et d'exprimer, la plume à la main, n'appartient pas à elle seule; elle est inhérente à son sexe. Les femmes développeront, sans peine, leur pensée; elles risqueront même parfois d'affaiblir une

idée, en l'amplifiant, et de tomber dans la prolixité.

Le style épistolaire ne s'enseigne pas au moyen de préceptes, et rien ne serait plus nuisible que l'imitation d'autrui, puisque dans les lettres, on doit écrire comme on parlerait aux autres d'eux et de soi-même.

Les lettres parvenues à la célébrité, et qu'on relit avec le plus de plaisir, ne sont pas celles qui ont visé à l'effet, couru après l'esprit. Celles-là ont trouvé l'oubli, en cherchant le succès. Balzac et Voiture, si applaudis de leur vivant, n'ont pas triomphé de l'inconstance du goût, ni résisté à l'épreuve du temps. Dans le domaine où ils ont brillé, Voltaire s'est montré supérieur par les qualités qui leur manquent. Il n'a été un de nos meilleurs épistoliers que parce qu'il n'a peut-être pas songé à l'être. Les lettres n'ont été que l'occupation secondaire, l'amusement de cet esprit qui abordait à la fois tant de sujets différents.

Le style épistolaire, dans notre langue, a été illustré à jamais par Mme de Sévigné. C'est une

femme qui, sans rivale en ce genre, en résume la grâce, la délicatesse, et en est devenue le modèle le plus achevé.

L'esprit français est léger, mobile, prompt à saisir et à rendre la pensée. Il n'est pas étonnant que le genre épistolaire ait trouvé en lui son meilleur interprète et son expression la plus parfaite. La vivacité, les saillies, cette humeur changeante qui fait souvenir de l'abeille se posant sur toutes les fleurs, sans s'arrêter longtemps sur aucune; cette nature que La Fontaine a si bien définie, en se définissant lui-même :

Je suis chose légère et vole à tous sujets,

ce sont bien là les caractères de notre race. Ils la distinguent des autres peuples, où la plaisanterie n'a pas la même grâce, où l'esprit n'a pas les mêmes ailes. Le génie de notre langue et celui de notre nation se sont trouvés d'accord avec le style épistolaire, et lui ont fourni les modèles qui servent à le faire connaître et admirer.

Des feuilles, nées du caprice de l'esprit ou

dictées par le sentiment, ont ainsi atteint une renommée à laquelle on n'aurait pas osé prétendre en les écrivant. Le temps leur a donné la consécration qu'il refuse souvent au savoir et au labeur. Des pages éphémères ont obtenu la durée pour laquelle la plupart d'entre elles ne semblaient pas faites, et les lettres, confidentes des pensées, voix de l'absence, entendues dans le secret du foyer, ont pu, traversant les siècles, devenir un titre de gloire et conquérir les suffrages de la postérité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Essais sur Balzac, par Paul FLAT. Un vol. in-18. . . 3 fr. 50

Seconds Essais sur Balzac, par Paul FLAT. In-18. 3 fr. 50

Correspondance complète de madame la marquise du Deffand avec sa famille et ses amis (1739-1780), par DE LESCURE. Deux vol. in-8° avec portraits . . . . 16 fr.

La Famille de madame de Sévigné en Provence, d'après des documents inédits, par le marquis DE SAPORTA. Un vol. in-8° enrichi de deux portraits. . . . . 7 fr. 50

Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle, par FORTUNAT STROWSKY. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Lettres de madame de Villars à madame de Coulanges (1679-1681), par M. DE COURTOIS. Nouvelle édition, avec introduction et notes. In-8°, avec fac-similés d'autographes. 8 fr.

Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers (1778-1788), recueillie et publiée par E. DE MAGNIEU et Henri PRAT. 2° édition. Un vol. in-8°, orné d'un portrait de Mme de Sabran, gravé à l'eau-forte par Rajon, d'après une peinture de Mme Vigée-Lebrun. . . . . 8 fr.

Le Conseiller François Tronchin et ses amis Voltaire, Diderot, Grimm, etc., d'après des documents inédits, par Henry TRONCHIN. Un vol. in-8° avec deux portraits en héliogravure. Prix . . . . 7 fr. 50

Études et Récits sur Alfred de Musset, par Mme la vicomtesse A. DE JANZÉ. 2° édition. Un vol. in-18, avec fac-similé de deux dessins d'Alfred de Musset. . . . . 3 fr. 50

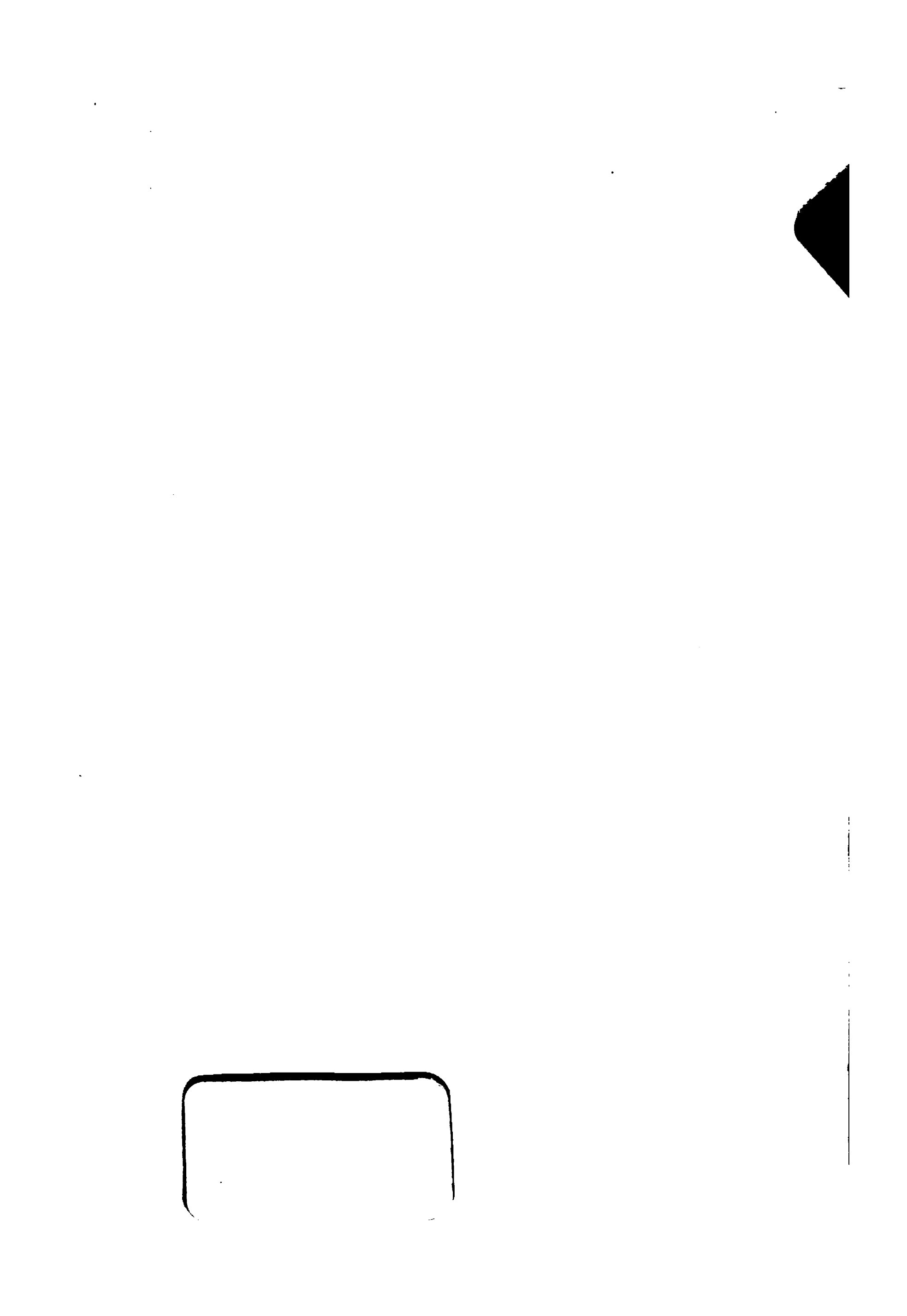
Études littéraires. *Un Poète comique du temps de Molière* (Boursault, sa vie et ses œuvres). — *La Renaissance de la poésie provençale*, par SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie française. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

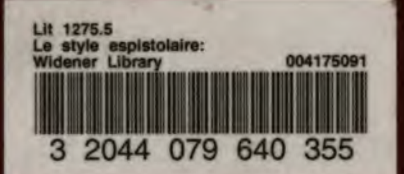
Histoire de la littérature française, illustrée, d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale, par Emile FAGUET, de l'Académie française, et complétée par une table analytique des matières dressée par Léon DOREZ.
I. *Depuis les origines jusqu'à la fin du XVI° siècle*. 8° édition. Un vol. petit in-8°. . . . . 6 fr.
II. *Depuis le XVII° siècle jusqu'à nos jours*. 8° édition. Un vol. petit in-8°. . . . . 6 fr.

Études sur la littérature, depuis Homère jusqu'à l'école romantique, par M. ARTAUD, recteur de l'Académie de Paris, inspecteur général de l'Université, recueillies et publiées par le fils de l'auteur. Un vol. in-8°. . . . . 6 fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929.

\
2775-72




Lit 1275.5
Le style espistolaire:
Widener Library
004175091
3 2044 079 640 355